21
3-B
9
BIBLIOTECA
VITTORIO
6
17
3

Digitized by Google

31-3-B.9

LE

THEATRE

DE

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION.

Qui contient un Recuëil complet de toutes les Piéces de Théâtre que l'Auteur a données juſqu'ici.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS-CANUT RICHOFF,
près le comptoir de Cologne.

M. DCC. LXIV.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

TABLE

Des Ouvrages Dramatiques contenus en ce Volume : avec les Piéces qui ſont rélatives à chacun.

Avertiſſement ſur l'Oedipe. Page 3
Lettre de M. de Voltaire au Pére Porée, Jéſuite. 4
Préface d'une Edition d'Oedipe de 1719. 7
ŒDIPE, *Tragédie.* 23
Avertiſſement ſur Hérode & Mariamne. 89
Préface. 91
MARIAMNE, *Tragédie.* 99
Dédicace à Madame la Marquiſe de Prie. 165
L'INDISCRET, *Comédie.* 167
Diſcours ſur la Tragédie à Mylord Bolingbrooke. 205
BRUTUS, *Tragédie.* 225
Lettera del Signor Conte Algarotti al Signor Abate Franchini inviato del Gran Duca di Toſcana à Parigi. 295
LA MORT DE CÉSAR, *Tragédie.* 303
Avertiſſement ſur Samſon. 350
SAMSON, *Opéra.* 353
PANDORE, *Opéra.* 389

Fin de la Table du premier Volume.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

PRÉFACE.

QUOIQUE M. de Voltaire ſoit partout lui-même, & que tout ce qui eſt véritablement de lui dans les Livres qui paraiſſent ſous ſon nom, ſoit digne de lui, il ſuffit qu'il ait écrit dans différens genres, pour qu'il ne puiſſe, par chaque ſorte de production, plaire également à chaque ſorte de Lecteurs. Ses ouvrages Philoſophiques & Didactiques peuvent faire les délices des eſprits ſérieux, des Philoſophes, & ne piquer que médiocrement le goût de ceux qui ne liſent que pour s'amuſer. Toute ſa Proſe, fût-elle inférieure à ſes Poëſies, leur ſera préférée par ceux à qui le plus beau langage des Dieux plaît toujours moins que celui des hommes; & une collection qui la leur préſenterait de ſuite leur ferait, ſans doute, plus de plaiſir, que celles où elle ſe trouve éparſe parmi ſes Piéces en Vers. Entre les amateurs même de la Poëſie, il y a autant de différens goûts qu'il y a de diverſes ſortes de Poëmes. Le ſublime & le merveilleux de l'Epopée enchantent les uns. Les Epigrammes, les Madrigaux, & les autres Piéces légéres, qui ne fixent qu'un moment l'attention, s'accordent mieux avec la vivacité, ou, ſi l'on veut, avec l'inapplication des autres. L'Ode a ſes partiſans; la Satyre, les ſiens, & peut-être en plus grand nombre. L'un veut de la pompe & de l'emphaſe dans les

Vers : l'autre y préfére la naïveté. En un mot, il n'eſt aucun genre de Poëme, auquel ceux qui aiment à lire des Vers, comme ceux qui s'amuſent à en faire, ne s'attachent par préférence, quelquefois même à l'excluſion de tous les autres. Mais parmi ceux qui, ſans ſe mêler d'en faire, ſe bornent au plaiſir d'en lire, le goût le plus commun eſt, ſans contredit, celui du Poëme Dramatique. La raiſon en eſt dans nous-mêmes, dans notre cœur, dans ſa ſenſibilité, dans ſes paſſions. Les eſprits ne ſe reſſemblent non plus par le diſcernement, que par le goût : mais par le ſentiment preſque tous les cœurs ſe reſſemblent. Le brillant d'un trait d'imagination, le ſel d'un bon mot, la délicateſſe d'une alluſion, la ſubtilité d'une penſée, la juſteſſe d'un raiſonnement, enfin, tout ce qui n'eſt fait que pour l'eſprit peut être autant de perdu pour l'eſprit même, faute de pénétration de ſa part. Mais rien ne ſe perd pour le cœur de ce qui eſt fait pour lui, quand c'eſt un Ouvrier habile qui l'a manié. Or les Piéces de Théâtre ſont faites pour le cœur. C'eſt au cœur, que viſent leurs Auteurs, quand ils viſent droit. Leur objet eſt de l'émouvoir ; le grand ſecret de leur art, eſt d'y réuſſir ; & le plus ou le moins de leur ſuccès dépend du plus ou du moins d'émotion qu'ils cauſent. Cette émotion, qui fait la gloire & la vogue de l'Auteur qui l'excite, fait en même-tems les délices des Spectateurs ou des Lecteurs qui la reſſentent. Que ce ſoit une émotion de joye, comme dans la Comédie ; de compaſſion ou de terreur, comme dans la Tragédie, elle eſt toujours délicieuſe. Tel eſt le pouvoir de la peinture des paſſions, quand elle eſt de main de maître. Quelque affligeantes ; quelque turbulentes,

quelque horribles même que ſaient ces paſſions dans la réalité, rien ne nous plaît tant que ce qui nous les repréſente mieux : plus elles ſont vivement dépeintes, plus nous trouvons de charmes dans le ſaiſiſſement que leur peinture nous cauſe, dans les larmes qu'elle nous fait répandre, & dans l'horreur même qu'elle nous inſpire. Ne cherchons pas d'autre raiſon de la prédilection qu'on a communément pour les Piéces de Théâtre, puiſqu'elles ſont (car il s'agit ici des bonnes) les peintures les plus expreſſives, les plus vivantes, les plus pathétiques des paſſions humaines. C'eſt donc pour s'accommoder à ce goût, qu'on ſuppoſe avec tant de fondement le plus général, qu'on s'eſt borné dans cette Edition à donner au public le Théâtre de M. de Voltaire ; c'eſt-à-dire, les Tragédies, les Comédies & les Opéra que ce grand Poëte a juſqu'ici mis au jour. On a ſuivi la derniére Edition faite à Genève ſous les yeux de l'Auteur ; on a employé de petits caractéres, pour tout renfermer en quatre volumes ; & on a mis les volumes en petite forme, pour les rendre plus commodes à porter. Bien de perſonnes aiment à lire en Campagne, à la promenade, à l'ombre d'un arbre, ſur le bord d'un ruiſſeau ou d'une riviére. Si quelques Ouvrages peuvent augmenter d'agrémens par ces circonſtances, les Tragédies & les Comédies doivent pour le moins aller en cela du pair avec les Romans. La petiteſſe des volumes facilitera ce plaiſir à ceux qui voudront en aſſaiſonner la lecture des Piéces dont on leur préſente ici le Recuëil.

L'ŒDIPE,

TRAGEDIE.

Avec des Chœurs & une Préface, dans laquelle on combat les ſentimens de M. de la Motte ſur la Poëſie.

Repréſentée pour la premiére fois en 1718.

AVERTISSEMENT
SUR
L'ŒDIPE.

L'AUTEUR composa cette Piéce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en mille sept-cent dix-huit, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le Sieur du Frêne, célebre Acteur, de l'âge de l'Auteur, qui joua le rôle d'Oedipe; Mademoiselle Desmarès, très-grande Actrice, joua celui de Jocaste, & quitta le Théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle Edition le rôle de Philoctete tel qu'il fut joué à la premiére représentation.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE,
AU PERE PORE'E,
JESUITE.

JE vous envoye, mon cher Pere, la nouvelle Edition qu'on vient de faire de la Tragédie d'Œdipe. J'ai eu ſoin d'effacer autant que je l'ai pû, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avois mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce ſujet exige.

Je veux d'abord que vous ſachiez pour ma juſtification, que tout jeune que j'étois quand je fis l'Œdipe, je le compoſai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étois plein de la lecture des Anciens & de vos leçons, & je connaiſſois fort peu le Théâtre de Paris, je travaillai à peu près comme ſi j'avois été à Athénes. Je conſultai Monſieur Dacier, qui étoit du Païs. Il me conſeilla de mettre un Chœur dans toutes les Scénes à la maniére des Grecs. C'étoit me Conſeïller de me promener dans les ruës de Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les Comédiens de Paris voulûſſent exécuter les Chœurs, qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la Piéce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une Tragédie preſque ſans amour.

Les Comédiennes ſe moquerent de moi, quand elles virent, qu'il n'y avoit point de rôle pour l'*Amoureuſe*. On trouva la Scéne de la double confidence entre Œdipe & Jocaſte, tirée en partie de Sophocle, tout-à-fait inſipide. En un mot, les Acteurs, qui étoient dans ce tems-là petits Maîtres & grands Seigneurs, refuſerent de repréſenter l'Ouvrage. J'étois extrêmement jeune, je crus qu'ils avoient raiſon. Je gâtai ma Piéce pour leur plaire en affadiſſant par des ſentimens de tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande Scéne entre Jocaſte & Œdipe, on ſe moqua de Sophocle & de ſon Imitateur. Je tins bon, je dis mes raiſons, j'employai des amis. Enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on joueroit Œdipe. Il y avoit un Acteur nommé Quinaut, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il falloit jouer la Piéce telle qu'elle étoit avec ce mauvais quatriéme Acte tiré du Grec. On me regardoit d'ailleurs comme un téméraire, d'oſer traiter un ſujet où Pierre Corneille avoit ſi bien réüſſi. On trouvoit alors l'Œdipe de Corneille excellent, je le trouvois un fort mauvais Ouvrage, & je n'oſois le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de douze ans, quand tout le monde eſt de mon avis. Il faut ſouvent bien du tems pour que juſtice ſoit exactement renduë. On l'a fait un peu plûtôt aux deux Œdipes de Monſieur de la Motte. Le Réverend Pere de Tournemine a dû vous communiquer la petite Préface dans laquelle je lui livre bataille. Monſieur de la Motte a bien de l'eſprit, il eſt un peu comme cet Athlete Grec, qui, quand il étoit terraſſé, prouvoit qu'il avoit le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête-homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour exeminateur de cette Préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne, & il a lui-même approuvé ma petite diſſertation polémique. Voilà comme les Gens de Lettres devroient ſe combattre, voilà comme ils en uſereoint s'ils avoient été à votre école ; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des Avocats, & plus emportés que des Janſeniſtes. Les Lettres humaines ſont devenuës très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant qu'il ſoit permis de dire aux gens par écrit, ce qu'on n'oſeroit pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher Pere, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

Les Muſes filles du Ciel
Sont des Sœurs ſans jalouſie,
Elles vivent d'Ambroiſie
Et non d'abſinte & de fiel,
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle,
Aux Fêtes, qu'il donne aux Dieux,
Il défend que le Satire
Trouble le ſon de leur lire
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher & Réverend Pere, je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours.

A Paris,
ce 7. Janvier 1729.

PRÉFACE
D'UNE EDITION D'OEDIPE
de mille ſept-cent vingt-neuf.

L'ŒDIPE, dont on donne cette nouvelle Edition, fut repréſentée pour la premiére fois au commencement de l'année 1718. Le Public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette Tragédie s'eſt toujours ſoûtenuë ſur le Théâtre, & on la revoit encore avec quelque plaiſir malgré ſes défauts; ce que j'attribuë en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le Pere Folard, Jéſuite, & M. de la Motte de l'Académie Françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs Piéces; mes critiques, & même mes louanges paraîtroient également ſuſpectes. (*a*)

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une Poëtique à l'occaſion de cette Tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques

(*a*) M. de la Motte donna deux Œdipes en 1726. l'un en rimes; & l'autre en proſe non rimée. L'Œdipe en rimes fut joué 4. fois, l'autre n'a jamais été joué.

années, ne valent pas une Scéne de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans Polyeucte & dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'Abbé d'Aubignac. Sévere & Pauline ſont les véritables Maîtres de l'Art. Tant de Livres faits ſur la Peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un éleve, que la ſeule vûë d'une tête de Raphaël.

Les principes de tous les Arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les Pradons & les Boyers les ont connus auſſi bien que les Corneilles & les Racines; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les Auteurs d'Armide & d'Iſſé, & les plus mauvais Compoſiteurs, ont eu les mêmes régles de Muſique. Le Pouſſin a travaillé ſur les mêmes principes que Vignon. Il paraît donc auſſi inutile de parler des régles à la tête d'une Tragédie, qu'il le ſeroit à un Peintre de prévenir le Public par des diſſertations ſur ſes Tableaux, ou à un Muſicien, que ſa Muſique doit plaire.

Mais puiſque M. de la Motte veut établir des régles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands Maîtres; il eſt juſte de défendre ces anciennes; mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourroient avoir dans un homme de ſon mérite un Adverſaire redoutable.

Des trois Unités. M. de la Motte veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les Nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages régles du Théâtre; les autres Peuples ont été long-tems ſans vouloir recevoir un joug, qui paraiſſoit ſi ſévere; mais comme ce joug étoit juſte, & que la raiſon triomphe enfin de

tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les Auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs Piéces, que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs Maîtres.

Toutes les Nations commencent à regarder comme barbares le tems où cette pratique étoit ignorée des plus grands Génies, tels que Don Lopez de Vega & Shakeſpear. Elles avoüent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurois autre choſe à dire à M. de la Motte, ſinon que Meſſieurs Corneille, Racine, Moliere, Addiſſon, Congreve, Maffey, ont tous obſervé les Loix du Théâtre, c'en ſeroit aſſez pour devoir arrêter quiconque voudroit les violer: Mais M. de la Motte mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une Piéce de Théâtre? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule & non de deux ou trois? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois; c'eſt que l'intérêt, qui ſe partage, s'anéantit bientôt; c'eſt que nous ſommes choqués de voir même dans un Tableau deux événemens; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon l'unité de lieu eſt eſſentielle; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois, ſont à Athénes au premier Acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond? M. le Brun a-t-il peint Alexandre

Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? » Je ne ſerois pas étonné, dit adroitement M. » de la Motte, qu'une Nation ſenſée, mais » moins amie des régles, s'accommodât de » voir Coriolan condamné à Rome au premier » Acte, reçu chez les Volſques au troiſiéme, » & aſſiégeant Rome au quatriéme, &c.

Premiérement, je ne conçois point qu'un Peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des régles, toutes puiſées dans le bon ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois Tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux Vers ne ſeroit jamais qu'une Piéce de Jodelle ou de Hardy verſifiée par un Morderne habile.

L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premiéres. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible.

J'aſſiſte à une Tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre Auguſte dans Rome : je veux ſavoir ce qui va arriver d'Auguſte & des Conjurés. Si le Poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis-là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il falloit marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la Comédie pour entendre l'hiſtoire d'un

Héros ; mais pour voir un ſeul événement de ſa vie.

Il y a plus. Le Spectateur n'eſt que trois heures à la Comédie, il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Œdipe, ſoit celui du grand Corneille, ſoit celui de M. de la Motte, ſoit même le mien, (ſi j'oſe en parler) ne durent pas davantage. Si quelques autres Piéces exigent plus de tems, c'eſt une licence, qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'Ouvrage; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un Palais. Plus de ſévérité rendroit quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvriroit la carriére à de trop grands abus. Car s'il étoit une fois établi, qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelqu'Auteur y employeroit deux ſemaines, & un autre deux années; & ſi on ne réduiſoit pas le lieu de la Scène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des Piéces telles que l'ancien Jules Céſar des Anglais, où Coſſius & Brutus ſont à Rome au premier Acte, & en Théſſalie dans le cinquiéme.

Ces Loix obſervées, non-ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais elles amenent de vrayes beautés; de même que les régles de la belle Architecture exactement ſuivies, compoſent néceſſairement un Bâtiment qui plaît à la vûë. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile qu'une Piéce ne ſoit pas ſimple; auſſi voilà le mérite de toutes les Piéces de M. Racine, & celui que demandoit Ariſtote. M. de la Motte, en défen-

dant une Tragédie de ſa compoſition, préfére à cette noble ſimplicité la multitude des événemens ; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de la Bérénice, par l'eſtime où eſt encore le Cid.

Il eſt vrai que le Cid eſt plus touchant que Bérénice, mais Bérénice n'eſt condamnable que parce que c'eſt une Elégie plûtôt qu'une Tragédie ſimple, & le Cid, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens; mais il plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cauſe de l'infante.

M. de la Motte croit qu'on ſe mette au-deſſus de toutes ces régles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe : Mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs Perſonnes*, dit-il, *ſont diverſement intéreſſés dans le même événement, & s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'Action & non pas unité d'intérêt.*

Depuis que j'ai pris la liberté de diſputer contre M. de la Motte ſur cette petite queſtion, j'ai relû le Diſcours du grand Corneille ſur les trois unités, il vaut mieux conſulter ce grand Maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action conſiſte en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le Lecteur liſe cet endroit de Corneille, & il décidera bien vîte entre M. de la Motte & moi ; & quand je ne ſerois pas fort de l'autorité de ce grand Homme, n'ai je pas encore une raiſon plus convaincante ? C'eſt l'expérience. Qu'on liſe nos meilleures Tragédies Françaiſes, on trouvera toujours les

Perſonnages principaux diverſement intéreſſés ; mais ces intérêts divers ſe rapportent tous à celui du Perſonnage principal, & alors il y a unité d'action.

Si au contraire tous ces intérêts différens ne ſe rapportent pas au principal Acteur, ſi ce ne ſont pas des lignes qui aboutiſſent à un centre commun, l'intérêt eſt double, & ce qu'on appelle *action* au Théâtre, l'eſt auſſi. Tenons-nous-en donc comme le grand Corneille, aux trois unités, dans l'eſquelles, les autres régles, c'eſt-à-dire, les autres beautés ſe trouvent renfermées.

M. de la Motte les appelle *des principes de fantaiſie*, & prétend qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos Tragédies, parce qu'elles ſont négligées dans nos Opera. C'eſt ce me ſemble, vouloir réformer un Gouvernement régulier ſur l'exemple d'une Anarchie.

De l'Opéra.

L'Opéra eſt un Spectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la Muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *Ariettes* dans la deſtruction d'une Ville, & danſer autour d'un Tombeau, où l'on voit le Palais de Pluton & celui du Soleil, des Dieux, des Démons, des Magiciens, des Preſtiges, des Monſtres, des Palais formés & détruit en un clin d'œil. On tolére ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le Païs des Fées, & pourvû qu'il y ait du Spectacle, de belles Danſes, une belle Muſique, quelques Scénes intéreſſantes, on eſt content. Il ſeroit auſſi ridicule d'exiger dans Alceſte l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des Danſes & des Démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant quoique les Opéra ſoient diſpenſés de ces trois régles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont les moins violées : On les trouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le Spectateur. Comment donc M. de la Motte peut-il reprocher à notre Nation la légereté de condamner dans un Spectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre ?

Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. de la Motte : J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une Tragédie que d'un Opéra ; parce qu'à une Tragédie mon attention n'eſt point partagée ; que ce n'eſt ni d'une Sarabande, ni d'un pas de deux que dépend mon plaiſir ; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſçû amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par dégrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme, & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir je trouve que je ſuis de l'avis de M. Deſpreaux, qui dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Théâtre rempli.

J'ai pour moi encore, pourra-t-il dire, l'autorité du grand Corneille ; j'ai plus encore, j'ai ſon exemple & le plaiſir que me font ſes Ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette régle.

M. de la Motte ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du Théâtre ſes principales régles, il

vent encore lui ôter la Poëſie, & nous donner des Tragédies en proſe.

Cet Auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des Vers en ſa vie, ou des Ouvrages de Proſe à l'occaſion de ſes Vers, écrit contre ſon Art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité Homere, que pourtant il a traduit. Jamais Virgile, ni le Taſſe, ni M. Deſpreaux, ni M. Racine, ni M. Pope, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des Vers, ni M. de Lully contre la Muſique, ni M. Newton contre les Mathématiques. On a vû des hommes qui ont eu quelquefois la foibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur Profeſſion, ce qui eſt le sûr moyen d'être au-deſſous; mais on n'en avoit point encore vû qui voûluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la Poëſie faute de la connaître. Paris eſt pleins de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la Muſique n'eſt que du bruit, & à qui la Poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de Vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres Poëtes comme des foux, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue. Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'Art, & j'oſe dire pour l'honneur d'un Païs qui doit une partie de ſa gloire, chez les Etrangers, à la perfection de cet Art même.

M. de la Motte avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les Peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme qu'on a trouvé la

rime établie chez les Sauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une Chanſon en rimes Amériquaines traduite en Français; on trouve dans un des Spectateurs de M. Addiſſon une traduction d'une Ode Laponne rimée, qui eſt pleine de ſentimens.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un Ciel plus heureux, & favoriſés par la Nature d'organes plus délicats que les autres Nations, formérent une Langue dont toutes les ſyllabes pouvoient par leur longueur ou leur briéveté exprimer les ſentimens lents, ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations, réſultoit dans leurs Vers, & même auſſi dans leur Proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imiterent, & qu'aucune Nation n'a pû ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la Poëſie, contre laquelle M. de la Motte ſe révolte, a été & ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant Hérodote, l'Hiſtoire même ne s'écrivoit qu'en Vers chez les Grecs, qui avoient pris cette coûtume des anciens Egyptiens, le Peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coûtume étoit très-raiſonnable; car le but de l'Hiſtoire étoit de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre des Grands Hommes, qui lui devoient ſervir d'exemple. On ne s'étoit point encore aviſé de donner l'Hiſtoire d'un Couvent ou d'une petite Ville en pluſieurs volumes *in-folio*. On n'écrivoit que ce qui en étoit digne, que ce que les hommes devoient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervoit de l'harmonie des Vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers Philoſophes, les Légiſlateurs,

giſlateurs, les Fondateurs des Religions, & les Hiſtoriens, étoient tous Poëtes.

Il ſemble que la Poëſie dût manquer communément dans de pareils ſujets ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que Virgile à réuni ces deux grands mérites qui paroiſſent ſi incompatibles, depuis que M. M. Deſpreaux & Racine ont écrit comme Virgile, un homme qui les a lûs tous trois, & qui ſait, que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les Langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos Deſpreaux & nos Racines à côté de Virgile pour le mérite de la Verſification ; parce que ſi l'Auteur de l'Eneïde étoit né à Paris, il auroit rimé comme eux, & ſi ces deux Français avoient été du tems d'Auguſte, ils auroient fait le même uſage que Virgile de la meſure des Vers Latins. Quand donc M. de la Motte appelle la Verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands Poëtes, mais tous ceux de l'Antiquité. Virgile & Horace ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos Auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles, étoit bien auſſi pénible que nos rimes & nos hemiſtiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'Eneïde après onze années n'étoit pas encore dans ſa perfection.

M. de la Motte prétend, qu'au moins une Scéne de Tragédie miſe en Proſe ne perd rien de ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver il tourne en Proſe la premiére Scéne de Mithridate, & perſonne ne peut la lire.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs Tragédies. Cela eſt vrai ; mais ces Piéces ſont en Vers parce qu'il faut de l'har-

monie à tous les Peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir, ſi nos Vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille & Racine ont employé la rime, craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carriére, ce ne ſoit plûtôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces Grands Hommes, que par le déſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur Langue a des inverſions, & leur Poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes invertions, ſes verbes auxilliaires, &c. Le génie de notre Langue eſt la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre Poëſie, qui doit marcher comme notre Proſe dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre Poëſie ne ſoit pas confonduë avec la Proſe. Tout le monde connaît ces Vers :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon Pere y tient l'Urne fatale,
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévéres mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon Pere y tient l'Urne funeſte,
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévéres mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque Poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépoüillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diroient

également, comme les Grecs & les Romains, *les pâles humains* Minos *aux Enfers juge*, & enjamberoient avec grace sur l'autre Vers. La maniére même de reciter des Vers en Italien & en Anglais fait sentir des syllabes longues & bréves, qui soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre Langue nous laisse?

M. de la Motte compare nos Poëtes, c'est-à-dire, nos Corneilles, nos Racines, nos Despreaux, à des faiseurs d'Acrostiches, & à un Charlatan, qui fait passer des grains de millet par le trou d'une éguille; & ajoûte, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée.

J'avouë, que les mauvais Vers sont à peu près dans ce cas. Ils ne différent de la mauvaise Prose que par la rime, & la rime seule ne fait ni le mérite du Poëte ni le plaisir du Lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans Virgile & dans Homere. Ce qui enchante toute la Terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux Tableaux, de belles Statuës, de bonne Musique, de bons Vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils sont nés.

Je pourrois prendre encore la liberté de disputer avec M. de la Motte sur quelques

autres points ; mais ce ſeroit peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réfléxions judicieuſes & fines qu'il a répanduës dans ſon Livre, que m'engager à en refuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vrayes que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un Art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, (ſi M. de la Faye veut bien me le permettre) à l'occaſion de l'Ode en faveur de l'Harmonie, dans laquelle il combat en beaux Vers le ſyſtême de M. de la Motte, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en Proſe. Voici une Stance dans laquelle M. de la Faye a raſſemblé en Vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe,
Qui l'éleve au plus haut dégré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée
L'onde s'éleve dans les airs,
Et la régle qui ſemble auſtére
N'eſt qu'un art plus certain de plaire
Inſéparable des beaux Vers.

Je n'ai jamais vû de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. de la Motte, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'éleve, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon

élevation. Or où trouvera-t-on, continue-t-il, *dans les Vers plûtôt que dans la Proſe cette premiére hauteur des Penſées*, &c.

Je croi que M. de la Motte ſe trompe comme Phyſicien, puiſqu'il eſt certain, que ſans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleveroit point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât: mais ne ſe trompe-t-il pas encore plus comme Poëte? Comment n'a-t-il pas ſenti, que comme la gêne de la meſure des Vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vûë? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? M. de la Faye a pris ſans doute un meilleur parti que moi. Il s'eſt conduit comme ce Philoſophe, qui pour toute réponſe à un Sophiſte qui nioit le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. de la Motte nie l'harmonie des Vers: M. de la Faye lui envoye des Vers harmonieux; cela ſeul doit m'avertir de finir ma Proſe.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ACTEURS.

OEDIPE, Roi de Thébes.

JOCASTE, Reine de Thébes.

PHILOCTETE, Prince d'Eubée.

LE GRAND-PRETRE.

ARASPE, Confident d'OEdipe.

EGINE, Confident de Jocaſte.

DIMAS, Ami de Philoctete.

PHORBAS, Viellard Thébain.

ICARE, Vieillard de Corinthe.

CHOEUR de Thébains.

La Scène eſt à Thébes.

L'ŒDIPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHiloctete, eſt-ce vous ? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort ?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colére ?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire ;
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thébe depuis long-tems aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée ;
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux.
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux ;

Et dis-moi, ſi des Dieux la colére inhumaine,
En accablant ce Peuple a reſpecté la Reine.

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon Trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidéle,
Et la mort par dégrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le Ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous.
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux ſi ſévere?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi....

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? quoi Laïus....

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce Héros ne vit plus:

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille?
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille?
Quoi, Jocaſte! les Dieux me ſeroient-ils plus doux?
Quoi! Philoctete enfin pourroit-il être à vous?
Il ne vit plus?... Quel ſort a terminé ſa vie!

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la derniére fois le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes Sujets ce Prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi! Dimas, votre Maître eſt mort aſſaſſiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la premiére origine;
Ce crime a de l'Empire entraîné la ruïne.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,

A répandre des pleurs nous étions occupés :
Quand du courroux des Dieux Miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent ſans punir le coupable,
Un Monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors)
Un Monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le Ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance
Avoit à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cithéron,
Ce Monſtre à voix humaine, Aigle, Femme & Lion,
De la Nature entiére exécrable aſſemblage,
Uniſſoit contre nous l'artifice & la rage.
Il n'étoit qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le Monſtre chaque jour dans Thébe épouvantée
Propoſoit une Enigme avec art concertée,
Et ſi quelque mortel vouloit nous ſecourir,
Il devoit voir le Monſtre, & l'entendre, ou périr;
A cette loi terrible il nous fallut ſouſcrire;
D'une commune voix Thébe offrit ſon Empire
A l'heureux Interprête inſpiré par les Dieux,
Qui nous dévoileroit ce ſens myſtérieux.
Nos Sages, nos Vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Oſerent ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du Monſtre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirerent tous.
Mais Œdipe, héritier du Sceptre de Corinthe,
Jeune & dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte;
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce Monſtre affreux, l'entendit & fut Roi.
Il vit, il régne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon Trône enchaînoient les Deſtins.

Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrois point ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-tems ce feu ſi puiſſant & ſi doux,
Il nâquit dans l'enfance, il croiſſoit avec vous.
Jocaſte par un pere à ſon hymen forcée,
Au Trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet Hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les Deſtins en ſecret préparoient nos malheurs.
Que j'admirois en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du Trône, & vainqueur de ſoi-même!
En vain l'amour parloit à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre: ouï, je te le confeſſe,
Je luttai quelque-tems, je ſentis ma faibleſſe:
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'Univers tremblant au nom d'Alcide
Attendoit ſon deſtin de ſa valeur rapide;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier,
Je marchai près de lui ceint du même Laurier.
C'eſt alors en effet que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des Dieux?
Je liſois mon devoir & mon ſort dans ſes yeux
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage,
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage:
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi,
Qu'euſſai-je été ſans lui? Rien que le fils d'un Roi;
Rien qu'un Prince vulgaire, & je ſerois peut-être
Eſclave de mes ſens, dont-il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte & ſon nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment? que dites-vous? un nouvel hymenée?

DIMAS.

Œdipe à cette Reine a joint ſa deſtinée,

PHILOCTETE.

Œdipe eſt trop heureux. Je n'en ſuis point ſurpris.
Et qui ſauva ſon Peuple eſt digne d'un tel prix.
Le Ciel eſt juſte.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître,
Tout le Peuple avec lui conduit par le Grand-Prêtre,
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi du haut des Cieux veille ſur ta Patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie,
Hercule, ſois le Dieu de tes Concitoyens,
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens!

SCENE II.

LE GRAND-PRETRE, LE CHŒUR.

(*La porte du Temple s'ouvre, & le Grand-Prêtre paraît au milieu du Peuple*)

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

ESprit contagieux, Tyrans de cet Empire,
Qui ſoufflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,

Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans, vos Victimes ſont prêtes :
O Monts, écraſez nous....Cieux, tombez ſur nos têtes !
O Mort, nous implorons ton funeſte ſecours !
O Mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours !

LE GRAND-PRETRE.

Ceſſez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible ſoulagement aux maux des miſérables ;
Fléchiſſons ſous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous ſauver.
Il ſait, que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon Trône,
Le Roi vient, par ma voix, le Ciel va lui parler,
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler ;
Les tems ſont arrivés, cette grande journée
Va du Peuple & du Roi changer la deſtinée.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

PEuples, qui dans ce Temple apportant vos douleurs,
Préſentez à nos Dieux des Offrandes de pleurs,

Que ne puis-je ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences !
Mais un Roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

Au Grand-Prêtre.

Vous, Miniſtres des Dieux que dans Thébe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore ?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours ?
Ces Maîtres des humains ſont ils muëts & ſourds ?

LE GRAND-PRETRE.

Roi, Peuple, écoutez-moi... Cette nuit à ma vûë
Du Ciel ſur nos Autels la flâme eſt deſcenduë.
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le courroux,
Une effrayante voix s'eſt faite alors entendre :
» Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la » cendre ;
» Le meurtrier du Roi reſpire en ces Etats,
» Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le pu» niſſe,
» Peuple, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

ŒDIPE.

Thébains, je l'avouërai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment ;
Laïus vous étoit cher, & votre négligence
De ſes Mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des Rois,
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs Loix :
On porte juſqu'aux Cieux leur juſtice ſuprême,
Adorés de leur Peuple, ils ſont des Dieux eux-mêmes ;
Mais après leurs trépas, que ſont-ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux ;

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du Ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre Roi s'éleve contre vous.
Appaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'Héca-
tombe
Le ſang du Meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
Achercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi, de la mort du Roi n'a-t-on point de té-
moins ?
Et n'a-t-on jamais pû parmi tant de prodiges
De ce crime impuni retrouver les veſtiges ?
On m'avoit toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon Prince une coupable main.

A Jocaſte.

Pour moi qui de vos mains recevant ſa Couronne
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon Trône,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs ?
Et de vos ſeuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autre ſoins ſembloit être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin, me réſervant à vous,
Par un coup imprévû m'enleva mon époux,
Lorſque de ſes Etats parcourant les frontiéres,
Ce Héros ſuccomba ſous des mains meurtriéres,
Phorbas en ce voyage étoit ſeul avec lui,
Phorbas étoit du Roi le conſeil & l'appui.
Laïus qui connaiſſoit ſon zéle & ſa prudence,
Partageoit avec lui le poids de ſa puiſſance :
Ce fut lui qui du Prince à ſes yeux maſſacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré :
Percé de coups lui-même il ſe traînoit à peine
Il tomba tout ſanglant aux genoux de ſa Reine.
» Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands
» coups,
» Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux,
» Ils m'ont laiſſé mourant, & le pouvoir céleſte

» De mes jours malheureux a ranimé le reſte.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité.
Voyoit fuir loin de lui la triſte vérité :
Et peut-être le Ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite :
Peut-être accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après déſola cette rive,
A ſes ſeules fureurs Thébe fut attentive,
Et l'on ne pouvoit guére en un pareil effroi
Venger la mort d'autruit, quand on tremblcit pour ſoi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidéle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zéle :
Tout l'Empire en ſecret étoit ſon ennemi :
Il étoit trop puiſſant pour n'être point haï ;
Et du peuple & des grands la colére inſenſée
Brûloit de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thébe entiére à grands cris me demanda ſa mort ;
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblois d'ordonner ſa grace, ou ſon ſupplice,
Dans un Château voiſin conduit ſecrettement
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là depuis quatre hyvers ce Vieillard vénérable,
De la faveur des Rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

ŒDIPE.

A ſa Suite.

Madame, c'eſt aſſez. Courez que l'on s'empreſſe,
Qu'on ouvre ſa priſon qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger ;
J'ai tout mon Peuple enſemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil ſévere.

Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'Aſſaſſin, vous qui le connaiſſez.
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mere,
Errant, abandonné, proſcrit dans l'Univers,
Il raſſemble ſur lui tous les maux des enfers;
Et que ſon corps ſanglant, privé de ſépulture,
Des Vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRETRE.

A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin nos coups;
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice.
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéïr.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au Temple, allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une ſeconde fois:
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre;
Et conduiſant un Roi facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHŒUR.

ARASPE.

OUI, ce Peuple expirant dont je ſuis l'interprête,
D'une commune voix accuſe Philoctete,
Madame, & les Deſtins dans ce triſte ſéjour,
Pour nous ſauver ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême....

JOCASTE.

Qui, lui! qui, Philoctete?

ARASPE.

Ouï, Madame, lui-même,
A quel autre en effet pourroient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſoit Laïus, on le ſait, & ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachoit qu'à peine,
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit;

Son front mal déguiſé découvroit ſon dépit,
J'ignore quel ſujet animoit ſa colére :
Mais, au ſeul nom du Roi, trop prompt & trop ſincére,
Eſclave d'un courroux qu'il ne pouvoit dompter.
Juſques à la ménace il oſoit s'emporter.
Il partit : & depuis ſa deſtinée errante
Ramena ſur nos bords ſa fortune flottante ;
Même il étoit dans Thébe en ces tems malheureux,
Que le Ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal avec quelque apparence
De nos Peuples ſur lui tomba la défiance.
Que dis-je, aſſez long-tems les ſoupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottérent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre ſi fameux de Vengeur de la Terre,
Ce reſpect qu'aux Héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos ſoupçons, & ſuſpendit nos coups.
Mais les tems ſont changés, Thébe en ce jour funeſte,
D'un reſpect dangereux dépoüillera le reſte,
En vain ſa gloire parle à ces cœurs agités,
Les Dieux veulent du ſang, & ſont ſeuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Reine, ayez pitié d'un Peuple qui vous aime :
Imitez de ces Dieux la juſtice ſuprême ;
Livrez-nous leur victime, adreſſez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur ſi digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie :
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,

Je vous offre mon ſang, n'exigez rien de plus.
Allez....

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUE je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter votre ſort eſt affreux.
Ces Peuples qu'un faux zéle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux ?

JOCASTE.

Lui ! qu'un aſſaſſinat ait pû ſoüiller ſon ame !
Des lâches Scélerats c'eſt le partage infâme.
Il ne manquoit, Egine, au comble de mes maux,
Que d'entendre d'un crime accuſer ce Héros ;
Apprens ; que ces ſoupçons irritent ma colére,
Et qu'il eſt vertueux puiſqu'il m'avoit ſçû plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant...

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pû nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu....cependant, chere Egine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,

De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre,
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre,
Et la vertu ſévere en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chere Egine, & mon cœur & mes maux ;
J'ai deux fois de l'Hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plûtôt de ſupplice,
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devoit être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai dompté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis, l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés.
Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même,
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du Diadême,
Il fallut oublier dans ſes embraſſemens
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entiére attachée,
J'étouffai de mes ſens la révolte cachée,
Et déguiſant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'oſois à moi-même avoüer mes douleurs.

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'Hymenée,

Une ſeconde fois tenter la deſtinée ?

JOCASTE.

Hélas !

EGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher :
Et votre cœur du moins ſans trop de réſiſtance,
De vos États ſauvés donna ſa récompenſe.

JOCASTE.

Ah, grands Dieux !

EGINE.

Étoit-il plus heureux que Laïus ?
Ou Philoctete abſent ne vous touchoit-il plus !
Entre ces deux Héros étiez-vous partagée !

JOCASTE.

Par un Monſtre cruel Thébe alors ravagée,
A ſon Libérateur avoit promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx étoit digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe,
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe !
Ce n'étoit point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cette brûlante flâme
Que le ſeul Philoctete a fait naître en mon ame ;
Et qui ſur mon eſprit répendant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentois pour Œdipe une amitié ſévere.
Œdipe eſt vertueux, ſa vertu m'étoit chere,
Mon cœur avec plaiſir le voyoit élevé
Au Trône des Thébains qu'il avoit conſervé.
Mais enfin ſur ſes pas aux Autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée,

Des tranſports inconnus que je ne conçus pas :
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet Hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Egine, je voyois dans une nuit obſcure,
Près d'Œdipe & de moi je voyois des Enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts,
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſoit ménaçante :
Il me montroit mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avoit été formé de ſon malheureux ſang :
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avoit fait à nos Dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſembloient m'ordonner !
Tous deux dans le Tartare ils ſembloient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentoit toujours cette effroyable idée ;
Et Philoctete encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentoit la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le voi qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble ; évitons ſa préſence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler :
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler ;
Ne craignez point ici que mes jalouſes larmes

De votre Hymen heureux trouble les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi de reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires ;
Un cœur qui vous cherit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avoit quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenoient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pû ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout que je m'en juſtifie.
Je vous aimois, Seigneur : une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi ;
Et du Sphinx & des Dieux la fureur trop connuë,
Sans doute à votre oreille eſt déja parvenuë.
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Œdipe ....

PHILOCTETE.

Je ſai qu'Œdipe eſt votre époux ;
Je ſai qu'il en eſt digne, & malgré ſa jeuneſſe
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe :
Ses exploits, ſes vertus, & ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Ah ! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportoit-elle ailleurs ma valeur imprudente;
Si le Vainqueur du Sphinx devoit vous conquérir,
Falloit-il loin de vous ne chercher qu'à périr ;
Je n'aurois point percé les ténébres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.

Ce

Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le ſer étoit accoûtumé.
Du Monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête...
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête :
Un autre a pû joüir de cet excès d'honneur ! ....

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous, qu'aurai-je à craindre encore ?

JOCASTE.

Vous êtes dans des lieux qu'un Dieu vengeur abhorre ?
Un feu contagieux annonce ſon courroux,
& le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous :
Du Ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce Roi la cendre négligée ?
On doit ſur nos Autels immoler l'aſſaſſin :
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais ; une pareille offenſe
Étonne mon courage & me force au ſilence.
Qui moi de tels forfaits ! moi des aſſaſſinats !
Et que de votre époux.... vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point, & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait ; nous nous aimions en vain,
Les Dieux vous réſervoient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux ; leur ſageſſe profonde

N'a pû fixer dans Thébe un bras utile au Monde,
Ni ſouffrir que l'amour rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lieu charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Déja de tous côtés les Tyrans reparaiſſent,
Hercule eſt ſous la tombe, & les Monſtres renaiſſent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'Univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe:
Non que mon cœur troublé rédoute ſa faibleſſe;
Mais j'aurois trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimois, & qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

ŒDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

ŒDIPE.

ARaſpe, c'eſt donc là le Prince Philoctete?

PHILOCTETE.

Oüi, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le Ciel encor à ſa perte animé
A ſouffrir des affronts n'a point accoûtumé.
Je ſai de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas,
Que vous puiſſez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.

Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Theſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré :
Ne deshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms, où votre nom s'allie,
Et ſoutenez ſur-tout par un trait généreux
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Etre utile aux Mortels ; & ſauver cet Empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrêmités
Les Héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime ;
Si le Ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurois immolé de victime que moi.
Mourir pour ſon Païs, c'eſt le devoir d'un Roi :
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres ;
J'aurois tranché mes jours, & défendu les vôtres ;
J'aurois ſauvé mon Peuple une ſeconde fois :
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre ;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma Cour un Héros tel que vous,
Et je me tiens heureux s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avoüer, ſur la foi de mon nom
J'avois oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infâmes aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avoit inſtruit mon bras :
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrés

Vos mains par des forfaits se soient deshonorées,
Seigneur, & si Laïus est tombé sous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira sous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en Guerrier magnanime,
Je vous rends trop justice.

PHILOCTETE.

Et ! quel seroit mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un Roi pour ses Sujets est un Dieu qu'on révére;
Pour Hercule & pour moi c'est un homme ordinaire.
J'ai défendu des Rois, & vous devez songer
Que j'ai pû les combattre, ayant pû les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctete à ces illustres marques;
Des Guerriers comme vous sont égaux au Monarques.
Je le sai; cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le Vainqueur de Laïus est digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,
Et vous....

PHILOCTETE.

Ce n'est point moi; ce mot doit vous suffire,
Seigneur, si c'étoit moi j'en fairois vanité;
En vous parlant ainsi je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires.
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un Prince, un Guerrier tel que vous, tel que moi.
Qand il a dit un mot, en est crû sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me soupçonne !
Ah ! ce n'est point à vous d'en accuser personne.
Son Sceptre & son Epouse ont passé dans vos bras,
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas;
Ce n'est pas moi sur-tout de qui l'heureuse audace
Disputa sa dépoüille & demanda sa place.

Le Trône eſt un objet qui n'a pû me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignoit de monter.
Toujours libre avec lui, ſans Sujets, & ſans Maître,
J'ai fait des Souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre & trop m'humilier;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'eſt chere, & votre orgueïl m'offenſe.
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence
De l'équité des Loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous....

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le Ciel qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé, de l'affront,
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

JE l'avoüerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable.
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens;
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infâme
Je te dirai bien plus, je rougiſſois dans l'ame
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur;
Je me plaignois à moi de mon trop de rigueur.

Néceſſité cruelle, attachée à l'Empire !
Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire,
Souvent ſur l'innocence ils ſont tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience!
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance;
Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur ſilence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le Ciel ici ſe faſſe entendre;
Ces Dieux dont le Pontife a promis le ſecours,
Dans leurs Temples, Seigneur, n'habitent point toujours;
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles,
Ces antres, ces Trépieds, qui rendent leurs Oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont point animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs Prêtres;
Au Pied du Sanctuaire il eſt ſouvent des Traîtres,
Qui nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les Deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême.
Philoctete, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce ſont-là nos Trépieds, nos Oracles, nos Dieux.

ŒDIPE.

Seroit-il dans le Temple un cœur aſſez perfide;
Non ſi le Ciel enfin de nos deſtins décide;
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.

Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUi, j'attends Philoctete, & je veux qu'en ces lieux
Pour la derniére fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſçavez juſqu'à quelle inſolence
Le Peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable:
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos Dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? dûſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,

Sous

Sous ces murs tous fumans dûssai-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits.
Mon cœur de ce Héros fut autrefois épris ;
On le ſait, on dira, que je lui ſacrifie
Ma gloire, mes Epoux, mes Dieux & ma Patrie,
Que mon cœur brûle encore ....

EGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais ....

JOCASTE.

Que dis-tu ? Crois-tu qu'une Princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des Courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts :
A travers les reſpects leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénétrent dans nos cœurs, & cherchent nos faibleſſes :
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit,
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice & leur perſéverance
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets
Portant ſur notre vie une triſte lumiére,
Vont de nos paſſions remplir la terre entiére.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous ?
Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire,
On ſait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui

Peut-être à m'accuſer toujours prompte & ſévere,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtére :
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctete a regné ſur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée,
Ma vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne ſai, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours.
Ma pitié me paraît trop ſenſible & trop tendre,
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins,
Je le ſervirois mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Ouï, je le veux ſans doute
C'eſt ma ſeule eſpérance, & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma priére ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir :
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuye,
Qu'il ſauve en s'éloignant & ma gloire & ſa vie;
Mais qui peut l'arrêter ? il devroit être ici :
Chere Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

AH ! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émuë,

Je ne m'excuſe point de chercher votre vuë,
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain Peuple en tumulte a demandé ma tête:
Du jour qui m'importune il veut me délivrer.

JOCASTE.

Ah! de ce coup affreux ſongeons à nous parer:
Partez, de votre ſort vous êtes encore maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier peut-être,
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;
Préferez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuye,
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéïſſant.
Des biens que m'a ravis la colére céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vêcu j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre Epoux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçû de moi,
Je ne ſai point encor, comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flâme,
Dont la triſte Jocaſte avoit touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié

Vous conſervez encore un reſte de pitié ;
Enfin s'il vous ſouvient, que promis l'un à l'autre
Autrefois mon bonheur a dépandu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carriére,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entiére;
J'ai vêcu loin de vous ; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le Ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice ?
Qui ſait ſi ſa clémence au ſein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas ?
Sans doute il me devoit cette grace infinie
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, SUITE.

ŒDIPE.

PRince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un Peuple dont la voix preſſe votre ſupplice,
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le Peuple a dû le faire.
Moi, qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrois que perçant un nuage odieux,

Déja votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pû réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au Ciel que j'implore à me déterminer.
Ce Ciel enfin s'appaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du Grand-Prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos Dieux, plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon Peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des Loix que nous ſuivons la premiére eſt l'Honneur.
Je me ſuis vû réduit à l'affront de répondre
A de vils Délateurs que j'ai trop ſçû confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſoit de moi ſeul pour témoin:
C'étoit, c'étoit aſſez d'examiner ma vie;
Hercule, appui des Dieux, & vainqueur de l'Aſie,
Les Monſtres, les Tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe;
Nous apprendrons de lui, ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attends leur Arrêt.
Par pitié pour ce Peuple, & non par intérêt.

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, SUITE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

EH bien, les Dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe!
Quelle main parricide a pû les offenſer.

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND-PRETRE.

Fatal préſent du Ciel! ſcience malheureuſe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe!
Plût aux cruels Deſtins qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien, que venez-vous annocer de ſiniſtre?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le Miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas;

LE GRAND-PRETRE

à Oedipe.

Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le Ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux ;
Songez qu'Œdipe....

LE GRAND-PRETRE.

Œdipe eſt plus à plaindre qu'eux,

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Œdipe a pour ſon Peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous, à qui le Ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs :
Nommez cet Aſſaſſin, ce Monſtre, ce Perfide.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez vous ?

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRETRE.

Quand vous ſerez inſtruit du deſtin qui l'accable,
Vous fremirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajoûteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payez à ce prix.

ŒDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRETRE

à Oedipe.

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous le voulez....eh bien....c'eſt....

ŒDIPE.

Acheve, qui ?

LE GRAND-PRETRE

à Oedipe.

Vous.

ŒDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprête des Dieux, qu'oſez-vous nous apprendre ?

à Oedipe.

Quoi ! vous de mon Epoux vous ſeriez l'aſſaſſin ?
Vous à qui j'ai donné ſa Couronne & ma main ?
Non, Seigneur, non, des Dieux l'Oracle nous abuſe ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Ciel, dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez un autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous preſſe à mes yeux ;
Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.

Je vous rends la justice enfin qui vous est dûë,
Et que ce Peuple & vous ne m'avez point rendue!
Contre vos ennemis je vous offre mon bras,
Entre un Pontife & vous je ne balance pas.
Un Prêtre, quel qu'il soit, quelque Dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses Rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en Demi-Dieu, l'autre en Prêtre imposteur.

Au Grand-Prêtre.

Voilà donc des Autels quel est le privilége,
Grace à l'impunité, ta bouche sacrilége,
Pour accuser ton Roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des Dieux!
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le Ministère saint que ta main deshonore.
Traître, aux pieds des Autels il faudroit t'immoler
A l'aspect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRETRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être,
Aujourd'hui votre Arrêt vous sera prononcé,
Tremblez malheureux Roi, votre Régne est passé;
Une invincible main suspend sur votre tête
Le glaive ménaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous même épouvanté.
Fuyant loin de ce Trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés & des eaux salutaires,
Rempliſſant de vos cris les Antres solitaires,
Par-tout d'un Dieu vengeur vous sentirez les coups,
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le Ciel, ce Ciel témoin de tant d'objets funébres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténébres.

Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colére à t'entendre ;
Si ton ſang méritoit qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendroient les effets.
Va, fui, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un courroux que ta préſence irrite;
Fui, d'un menſonge indigne abominable Auteur.

LE GRAND-PRETRE.

Vous me traitez toujours de Traître, d'Impoſteur ;
Votre pere autrefois me croyoit plus ſincere.

ŒDIPE.

Arrête...que dis-tu ? quoi Polibe...mon pere ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeſte ſort,
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux ſavez-vous quel ſang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hymenée !
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'Univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

ŒDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

ŒDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſai où je ſuis, ma fureur eſt tranquile :
Il me ſemble qu'un Dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports, enchaîne mon courroux,
Et prêtant au Pontiſe une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruïne.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctete avec vous combattroit ſur vos loix;
Mais un Prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des Oracles vains,
Un Pontife eſt ſouvent terrible aux Souverains,
Et dans ſon zéle aveugle un Peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécile idolâtre,
Foulant par piété les plus ſaintes des Loix,
Croit honorer les Dieux en trahiſſant ſes Rois;
Sur-tout quand l'intérêt, pere de la licence,
Vient de leur zéle impie enhardir l'inſolence.

ŒDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs,
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis! Eſt-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime:
A ce Peuple expirant il faut une victime,
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop differer:
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux Epoux l'ombre errante & plaintive.
De ſes Mânes ſanglans j'appeſerai les cris;
J'irai....puiſſent les Dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre.

ŒDIPE.

Vous mourir, vous Madame! ah! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible:
Le ſort de votre Epoux eſt déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez....

ŒDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

CENE PREMIERE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JON, quoique vous diſiez, mon ame inquiétée
ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Grand-Prêtre me gêne, & prêt à l'excuſer.
commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
r tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
mille événemens de mon ame effacés
ſont offert en foule à mes eſprits glacés.
paſſé m'interdit, & le préſent m'accable;
lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
le crime par-tout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

quoi, votre vertu ne vous raſſure pas?
êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

ı eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

ı! d'un Prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
:ſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleſte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avoit-il près de lui des Gardes, des Soldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un ſeul ſuivoit ſes pas.

ŒDIPE.

Un ſeul homme?

JOCASTE.

Ce Roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignoit comme vous une pompe importune:
On ne voyoit jamais marcher devant ſon Char
D'un Bataillon nombreux le faſtueux rempart:
Au milieu des Sujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il étoit ſans crainte, il marchoit ſans défenſe;
Par l'amour de ſon Peuple il ſe croyoit gardé.

ŒDIPE.

O Héros! par le Ciel aux mortels accordé,
Des véritables Rois exemple auguſte & rare,
Œdipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare;
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux,
Malgré le froid des ans dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brilloient encor du feu de ſa jeuneſſe;
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis
Imprimoit le reſpect aux mortels interdits;
Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance,
Et je m'applaudiſſois de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon Epoux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre;
Je crains que par les Dieux le Pontife inſpiré

t mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
)i, j'aurois maſſacré! Dieux! ſeroit-il poſſible?

JOCASTE.

t organe des Dieux eſt-il donc infallible?
ı Miniſtère ſaint les attache aux Autels:
approchent des Dieux; mais ils ſont des mortels.
nſez-vous qu'en effet au gré de leur demande
ı vol de leurs oiſeaux la vérité dépende?
ıe ſous un fer ſacré des Taureaux gémiſſans
évoilent l'avenir à leurs regards perçans,
que de leurs feſtons ces Victimes ornées,
es humains dans leurs flancs portent les deſtinées?
)n, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,
'eſt uſurper les droits de la Divinité.
os Prêtres ne ſont point ce qu'un vain Peuple penſe,
otre crédulité fait toute leur ſcience.

ŒDIPE.

h Dieux! s'il étoit vrai, quel ſeroit mon bonheur!

JOCASTE.

eigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur;
omme vous autrefois pour eux préoccupée,
élas! pour mon malheur je fus bien détrompée,
t le Ciel me punit d'avoir trop écouté
'un Oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
l m'en coûta mon fils: Oracles que j'abhorre,
ans vos ordres, ſans vous, mon fils vivroit encore.

ŒDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel Oracle ſur vous les Dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez dans ce péril extrême,
Ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même,

Et d'un Oracle faux ne vous allarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus :
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiéte
Conſulta de nos Dieux la fameuſe Interprête.
Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher ?
Mais enfin j'étois mere, & pleine de faibleſſe,
Je me jettai craintive aux pieds de la Prêtreſſe.
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir.
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
» Ton fils tuera ſon pere, & ce fils ſacrilège,
» Inceſte & parricide.... ô Dieux ! acheverai-je ?

ŒDIPE.

Eh bien, Madame ?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce Monſtre entreroit dans mon lit ;
Que je le recevrois, moi, Seigneur, moi ſa mere,
Dégoûtant dans mes bras du meurtre de ſon pere,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerois de fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte,
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

ŒDIPE.

Ah Madame ! achevez... dîtes... que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux ?

JOCASTE.

Je crus les Dieux : Seigneur, & ſaintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſoit à nos Dieux & condamnoit leurs Loix;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînoit au crime,
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe !

d'un Oracle faux obſcurité trompeuſe !
uel fruit me revient-il de mes barbares ſoins ?
on malheureux Epoux n'en expira pas moins :
ans le cours triomphant de ſes deſtins proſpéres
fut aſſaſſiné par des mains étrangéres.
e ne fut point ſon fils qui lui potta ces coups,
t j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon Epoux.
ue cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire ;
anniſſez cet effroi qu'un Prêtre vous inſpire,
ofitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

près le grand ſecret que vous m'avez appris,
eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
aſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
orſque vous aurez ſçû par ce triſte entretient
e rapport effrayant de votre ſort au mien,
eut-être ainſi que moi frémirez-vous de crainte.
Le deſtin m'a fait naître au Trône de Corinthe;
ependant de Corinthe & du Trône éloigné,
voix avec horreur les lieux où je ſuis né.
n jour, ce jour affreux préſent à ma penſée,
tte encor la terreur dans mon ame glacée :
our la premiére fois par un don ſolemnel
es mains jeunes encore enrichiſſoient l'Autel.
u Temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent,
e traits affreux de ſang les Marbres ſe couvrirent,
e l'Autel ébranlé par de longs tremblemens
ne inviſible main repouſſoit mes préſens,
: les vents au milieu de la foudre éclatante,
rterent juſqu'à moi cette voix effrayante :
Ne viens plus des lieux ſaints ſoüiller la p oreté,
Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté ;
ls ne reçoivent point tes Offrandes impies,
Va porter te préſens aux Autels des Furies :
Conjure leurs Serpens prêts à te déchirer ;

» Va, ce ſont-là les Dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnois mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame,
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le Ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit que je ſerois l'aſſaſſin de mon pere.

JOCASTE.

Ah Dieux!

ŒDIPE.

Que je ſerois le mari de ma mere.

JOCASTE.

Où ſuis-je? Quel Démon en uniſſant nos cœurs,
Cher Prince, a pû dans nous raſſembler tant d'horreur?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encor tems de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'allarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler:
Du ſein de ma Patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidéle,
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mere éplorée;
Je partis, je courus de Contrée en Contrée,
Je déguiſai par-tout ma naiſſance & mon nom,
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une avanture en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidoit ſeconda mon courage:
Heureux ſi j'avois pû dans l'un de ſes combats
Prévenir mon deſtin par un noble trépas:
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin je me ſouvieus qu'aux Champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliois juſqu'ici ce grand événement;
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpen-

Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient ſur ma vûë,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux Guerriers,
Sur un Char éclatant que traînoient deux Courſiers,
Il fallut diſputer dans cet étroit paſſage
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étois jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang:
Inconnu, dans le ſein d'une Terre étrangére,
Je me croyois encor au Trône de mon pere,
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venoit offrir,
Me ſembloient mes Sujets, & faits pour m'obéïr.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des Courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du Char à l'inſtant ces Guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans! je ne ſai ſi c'eſt faveur ou haine;
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez.
Et l'un & l'autre enfin tomberent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déja glacé par l'âge.
Coucher ſur la poſſiére obſervoit mon viſage;
Il me tendit le bras, il voulut me parler,
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étois.... vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, SUITE.

ŒDIPE.

Viens, malheureux Vieillard, viens, approche; à ſa vûë
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émuë :
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger ;
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien ! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe ?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice?
Vous ne fûtes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, & répondez au Roi.

PHORBAS.

Au Roi !

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux ! Laïus eſt mort, & vous êtes mon Maître.
Vous, Seigneur ?

ŒDIPE.

Épargnons les diſcours ſuperflus :
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur; Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre;
N'inſultez point du moins au malheureux deſtin
D'un fidéle Sujet bleſſé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai bleſſé ? qui ? moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie,
chevez de m'ôter une importune vie.
eigneur, que votre bras, que les Dieux ont
trompé,
erſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé ;
t puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte,
ù mon Roi....

ŒDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
ai tout fait, je le voi, c'en eſt aſſez... ô Dieux !
nfin après quatre ans vous déſillez mes yeux.

JOCASTE.

élas ! il eſt donc vrai !

ŒDIPE.

Quoi ! c'eſt toi que ma rage
ttaqua vers Daulis en cet étroit paſſage ?
ui, c'eſt toi, vainement je cherche à m'abuſer ;
out parle contre moi, tout ſert à m'accuſer ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vû tomber mon
Maître ;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné ;
J'ai vêcu dans les fers, & vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je te rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice ;
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JOcaſte... car enfin la fortune jalouſe,
M'interdit à jamais le tendre nom d'Epouſe,
Vous voyez mes forfaits, libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

ŒDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage;
Plongez le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, moderez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe,
Ecoutez ma priére.

ŒDIPE.

Ah! je n'écoute rien;
J'ai tué votre Epoux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

ŒDIPE.

N'importe il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſére !

ŒDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont pas éteints, vous êtes mon Epoux.

ŒDIPE.

Non, je ne le ſuis plus, & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie,
Je remplis ces Climats du malheur qui me ſuit :
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit,
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendra juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel,
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains alloient répandre.
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez ....

ŒDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encore ! & me fuyant moi-même,
Méditer par le meurtre un nouveau Diadême ?

Irai-je dans Corinthe où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main?
Corinthe que jamais ta déteſtable rive.

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEigneur en ce moment un Etranger arrive ;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons dans un moment je vais le recevoir.
A Jocaſte.
Adieu que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Œdipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'Epoux;
En ceſſant d'être Roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars : je vais chercher dans ma douleur mortelle,
Des Païs où ma main ne ſoit point criminelle ;
Et vivant loin de vous ſans Etats, mais en Roi,
Juſtifier les pleurs que vous verſez pour moi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, SUITE.

ŒDIPE.

Iniſſez vos regrets, & retenez vos larmes,
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
a fuite à vos malheurs aſſure un prompt ſecours,
n perdant votre Roi vous conſervez vos jours.
u ſort de tout ce Peuple il eſt tems que j'ordonne.
ai ſauvé cet Empire en arrivant au Trône ;
en deſcendrai du moins comme j'y ſuis monté,
a gloire me ſuivra dans mon adverſité.
lon deſtin fut toujours de vous rendre la vie,
: quitte mes enfans, mon Trône, ma Patrie,
coutez-moi du moins pour la derniére fois,
uiſqu'il vous faut un Roi, conſultez-en mon choix ;
hiloctete eſt puiſſant, vertueux, intrépide ;
In Monarque eſt ſon Pere *, il fut l'ami d'Alcide,

* *Il étoit Fils du Roi d'Eubée, aujourd'hui Nérepon.*

Que je parte & qu'il régne ; allez chercher Phorbas,
Qu'il paraiſſe à mes yeux, & qu'il ne craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et deſcendre du moins de mon Trône en Monarque.
Que l'on faſſe approcher l'Etranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCENE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, SUITE.

ŒDIPE.

ICare, eſt-ce vous que je voi ?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon pére.
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?
Mon pere....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre ;
Ses jours étoient remplis, il eſt mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, Oracles de nos Dieux !
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide,
Mon pere eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.

algré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point
trempé :
nſi de mon erreur eſclave volontaire,
:cupé d'écarter un mal imaginaire,
ıbandonnois ma vie à des malheurs certains ;
rop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.
O Ciel ! & quel eſt donc l'excès de ma miſére ?
le trépas des miens me devient néceſſaire ?
trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
)ur moi la mort d'un pere eſt un bienfait des
Dieux.
llons, il faut partir, il faut que je m'acquitte
es funébres tributs que ſa cendre mérite.
ıtons : vous vous taiſez, je voi vos pleurs
couler ;
ue ce ſilence !...

ICARE.

O Ciel ! oſerai-je parler ?

ŒDIPE.

ous reſte-t-il encor des malheurs à m'ap-
prendre ?

ICARE.

n moment ſans témoins daignerez-vous m'en-
tendre ?

ŒDIPE *à ſa ſuite.*

llez retirez-vous....Que va-t-il m'annoncer ?

ICARE.

Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
i vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

ŒDIPE.

h ! qui de mes Etats me défendroit l'entrée ?

ICARE.

u Sceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

ŒDIPE.

ſt-ce aſſez ? & ce trait ſera-t-il le dernier ?
ourſuis, Deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'a-
battre,

Eh bien, j'allois régner, Icare, allons combattre.
A mes lâches Sujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrois en coupable,
Je dois périr en Roi. Quels ſont mes ennemis ?
Parle, quel Etranger ſur mon Trône eſt aſſis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le Diadême.
A ſon Maître nouveau tout le Peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi ! mon pere auſſi, mon pere me trahit ?
De la rebellition mon pere eſt le complice ?
Il me chaſſe du Trône !

ICARE.

Il vous a fait juſtice,
Vous n'êtiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Icare....

ICARE.

Avec regret
Je revele en tremblant ce terrible ſecret :
Mais il le faut, Seigneur, & toute la Province...

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils ?

ICARE.

Non, Seigneur, & ce Prince
A tout dit en mourant ; de ſes remords preſſé
Pour le ſang de nos Rois il vous a renoncé,
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau Roi la ſévere juſtice,
Je venois implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étois point ſon fils ! & qui ſuis-je, grands Dieux ?

ICARE.

Le Ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance ;
Et je ſai ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un Mont déſert à périr deſtiné,
La lumiére ſans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étois dès le berceau l'horreur de ma Maiſon.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le Mont Cithéron

ŒDIPE.

Près de Thébe ?

ICARE.

Un Thébain qui ſe dit votre pere,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque Dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas,
La pitié me ſaiſit, je vous prens dans mes bras,
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte :
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au Prince admirez votre ſort,
Le Prince vous adopte au lieu de ſon fils mort ;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe.
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avoit ſauvé.
Mais le Trône en effet n'étoit point votre place ;
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des Rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs Oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles ?

Mais ce Viellard, ami, de qui tu m'as reçû ;
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vû ?

ICARE.

Jamais, & le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître ;
Mais long-tems de ces traits mon esprit occupé
De son image encor est tellement frappé,
Que je le connaîtrois, s'il venoit à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrois bien plûtôt, d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin ; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sai ; mais malgré les maux que je prévoi,
Un désir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude ;
J'abhorre le flambeau, dont je veux m'éclairer ;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

AH ! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma surprise est extrême,
Plus je le voix, & plus....Ah ! Seigneur, c'est lui-même,

C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus...

ICARE.

Quoi ! du Mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous rémites,
Cet enfant qu'au trépas....

PHORBAS.

Ah ! qu'eſt-ce que vous dites,
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler ;

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler,
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joye;
Œdipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Quel le Ciel te foudroye !
Malheureux, qu'as-tu dit ;

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas,
Quoi que ce Thébain diſe, il vous mit dans mes bras.
Vos deſtins ſont connus, & voilà votre pere.

ŒDIPE.

O ſort qui me confond ! ô comble de miſére !
A Phorbas.
Je ſerois né de vous.. le Ciel auroit permis,
Que votre ſang verſé....

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Et quoi ! n'avez-vous pas expoſé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,

Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos Enfans & la Reine.

ŒDIPE.

Répons-moi ſeulement, la réſiſtance eſt vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deſtiné,

En montrant Icare.

Le mis-tu dans ſes bras ?

PHORBAS.

Ouï, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

ŒDIPE.

Quel étoit ſon Païs ?

PHORBAS.

Thébe étoit ſa Patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étoit point ſon pere ?

PHORBAS.

Hélas ! il étoit né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel étoit-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez vous faire ?

ŒDIPE.

Acheve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte étoit ſa mere.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins !

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux !

ŒDIPE.

Je n'attendois pas moins.

ICARE.

gneur. . . .

ŒDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence,
vos affreux bienfaits craignez la récompenſe,
yez, à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
vous punirois trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

ŒDIPE.

E voilà donc rempli cet Oracle exécrable,
Donc ma crainte a preſſé l'effet inévitable,
t je me vois enfin par un mêlange affreux
ceſte & parricide, & pourtant vertueux.
iſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,
oi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
mon noir aſcendant tu n'as pû réſiſter,
: tombai dans le piége, en voulant l'éviter.
n Dieu plus fort que moi m'entraînoit vers le crime,
ous mes pas fugitifs il creuſoit un abîme,
t j'étois malgré moi dans mon aveuglement,
'un pouvoir inconnu l'eſclave & l'inſtrument.
'oilà tous mes forfaits, je n'en connois point d'autres,
mpitoyables Dieux, mes crimes ſont les vôtres,
t vous m'en puniſſez....où ſuis-je ! quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs ſont teints de ſang, je vois les Eumenides
ecouer leurs flambeaux vengeurs des parricides,
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi,
L'Enfer s'ouvre....ô Laïus!ô mon pere eſt-ce toi?

Je vois, je reconnois la bleſſure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un Monſtre déteſté,
D'un Monſtre qui ſoüilla les flancs que l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les Ombres.
Viens, je te ſuis.

SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

SEigneur, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouve tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévû vous accable;

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel Epoux!

ŒDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre Epoux! quittez ce titre abominable
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

u'entens-je ?

ŒDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
aïus étoit mon pere, & je ſuis votre fils.

Il ſort.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

crime ?

SECOND PERSONNAGE.

O jour affreux ? jour à jamais terrible !

JOCASTE.

gine, arrache-moi de ce Palais horrible.

EGINE,

élas ?

JOCASTE.

Si tant de maux ont dequoi te toucher ;
i ta main ſans frémir peut encore m'approcher,
ide-moi ſoutien-moi, prens pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

ieux ! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine ?
eprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
ruels, il valoit mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

OCASTE, EGINE, LE GRAND-PRETRE, LE CHŒUR.

LE GRAND-PRETRE.

PEuple un calme heureux écarte les tempêtes,
Un Soleil plus ſerein ſe leve ſur vos têtes ;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés,
Vos tombeaux qui s'ouvroient ſont déja refermés,
La mort fuit, & le Dieu du Ciel & de la Terre

Annoce ſes bontés par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE.

Quels éclats ! Ciel ! ou ſuis-je, & qu'eſt-ce que j'entends ?
Barbares !....

LE GRAND-PRETRE.

C'en eſt fait, & les Dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encore de regner & de vivre ;
Le ſang d'Œdipe enfin ſuffit à ſon courroux.

LE CHŒUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon Epoux ?
O des noms les plus chers aſſemblages effroyable!
Il eſt donc mort ?

LE GRAND-PRETRE.

Il vit, & le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer ;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vû dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon pere avoit été trempée ;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du Ciel, dont la fureur ſe laſſe :
Comme il veut aux mortels il fait juſtice ou grace ;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle ſe frappe.

Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul Dieu qui me reſte.

ius reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts:
i vêcu vertueuſes, & je meurs ſans remords.

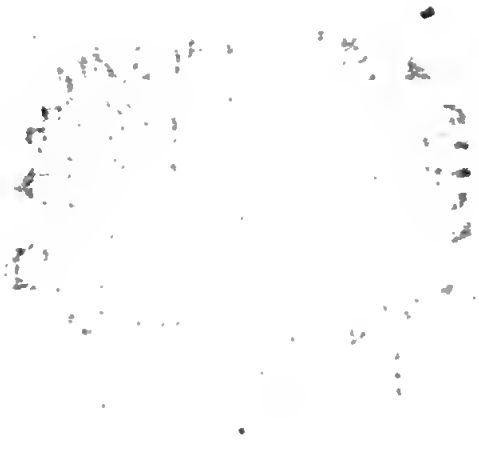
LE CHŒUR.

malheureuſe Reine! ô deſtin que j'abhorre!

JOCASTE.

: plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore,
êtres, & vous Thébains, qui fûtes mes Sujets,
)norez mon bucher, & ſongez à jamais,
u'au milieu des horreurs du deſtin qui m'op-prime,
ıi fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



HERODE
ET
MARIAMNE,
TRAGEDIE.

présentée pour la premiére fois le 6. Mars 1723.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LA MARIAMNE *fut jouée en* 1723. *pour la premiére fois. Baron, qu'on a ſurnommé* Æſopus *des Français, joua le rôle d'Hérode ; mais il étoit trop vieux pour ſoutenir le caractère violent. Adrienne le Couvreur, la meilleure Comédienne qui ait jamais été, repréſenta Mariamne. L'Auteur faiſoit mourir cette Princeſſe par le poiſon, & on le lui donnoit ſur le Théâtre. C'étoit vers le tems des Rois que la Piéce fut jouée. Un Petit-Maître dans le Parterre, voyant donner la coupe empoiſonnée à Mariamne, s'aviſa de crier,* la Reine boit. *Tous les Français ſe mirent à rire, & la Piéce ne fut point achevée. On la redonna l'année ſuivante. On fit mourir Mariam-*

ne d'un autre genre de mort. La Piéce eut quarante repréſentations.

Le Sieur Rouſſeau, qui commençoit à être un peu jaloux de l'Auteur, fit alors une Mariamne d'après l'ancienne Piéce de Triſtan ; il l'envoya aux Comédiens, qui n'ont jamais pû la jouer, & au Libraire Didot, qui n'a jamais pû la vendre. Ce fut là l'origine de la longue querelle entre notre Auteur & Rouſſeau.

PREFACE.

JE ne donne cette Édition qu'en tremblant. Tant d'Ouvrages, que j'ai vûs applaudis au Théâtre & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des Acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pû m'attirer des ſuffrages aux Repréſentations; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'Impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière. Ce ſeroit peu même d'intéreſſer. Tout Ouvrage en Vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les Vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi on n'y trouve pas une élégance continuë, ſi la Piéce n'a point ce charme inexprimable de la Poëſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſauroit jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal & ſi inutilement depuis la mort de M. Deſpreaux.

C'eſt une erreur bien groſſiére de s'imaginer, que les Vers ſoient la derniére partie d'une Piéce de Théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. Racine, c'eſt-à-dire, l'Homme de la terre, qui après Virgile, a le mieux connu l'art des Vers, ne penſoit pas ainſi. Deux années entiéres lui ſuffirent à peine pour écrire ſa PHEDRE. Pradon ſe vante d'avoir

compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des Repréſentations d'une Tragédie ne dépend point du ſtile, mais des Acteurs & des ſituations, il arriva que les deux Phédres ſemblerent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. Pradon, ſelon la coûtume des mauvais Auteurs, eût beau faire une Préface inſolente, dans laquelle il traitoit ſes Critiques de malhonnêtes-gens; ſa Piéce tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite, & ſans la Phédre de M. Racine, on ignoroit aujourd'hui que Pradon en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux Ouvrages? La conduite en eſt à-peu-près la même: Phédre eſt mourante dans l'une & dans l'autre. Theſée eſt abſent dans les premiers Actes; il paſſe pour avoir été aux Enfers avec Pirithoüs: Hippolite ſon fils veut quitter Threzene; il veut fuïr Aricie qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à Aricie, & reçoit avec horreur celle de Phédre; il meurt du même genre de mort, & ſon Gouverneur fait le reçit de ſa mort.

Il y a plus. Les perſonnages des deux Piéces ſe trouvent dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt-là qu'on diſtingue le grand Homme, & le mauvais Poëte. C'eſt lorſque Racine & Pradon penſent de même, qu'ils ſont les plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'Hippolite à Aricie. M. Racine fait ainſi paler Hippolite.

Moi qui contre l'amour fiérement révolté
Aux fers de ſes Captifs ai long-tems inſulté;

ui des faibles mortels déplorant les nauffra-
ges ,
enſois toujours du bord contempler les orages ,
ſervi maintenant ſous la commune loi ,
ar quel trouble me voi-je emporté loin de moi?
n moment a vaincu mon aud ce imprudente ;
ette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante
epuis près de ſix mois , honteux , déſeſperé ,
ortant par-tout le trait dont je ſuis déchiré ,
ontre vous , contre moi , vainement je m'é-
prouve ,
réſente je vous fuis , abſente je vous trouve.
ans le fond des Forêts votre image me ſuit ;
a lumiére du jour , les ombres de la nuit ,
out retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
out vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
loi-même pour tout fruit de mes ſoins ſuperflux,
laintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
lon Arc , mes Javelots , mon Char , tout
m'importune ,
e ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
les ſeuls gémiſſemens font retentir les Bois ,
t mes Couliers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comme Hippolite s'exprime dans Pradon.

ſſez & trop long-tems , d'une bouche profane ,
e mépriſai l'amour , & j'adorai Diane ;
olitaire , farouche , on me voyoit toujours
haſſer dans nos Forêts les Lions & les Ours.
Mais un ſoin plus preſſant .m'occupe & m'em-
barraſſe ;
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe.
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux ,
Et quand j'y vais , ce n'eſt que pour penſer à
vous.

On ne ſauroit lire ces deux Piéces de comparaiſon, ſans admirer l'une, & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fond de ſentimens & de penſées ; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées : Mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point ; l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit ; & le Poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. Racine, il faudroit avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes Ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes Ouvrages ? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette Piéce, auſſi bien que dans la diction. J'en aurois corrigé quelques-unes, ſi j'avois pû retarder cette Édition ; mais j'en aurois encore laiſſé beaucoup. Dans tous les Arts il y a un terme par-delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent ; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une Critique détaillée de cette Piéce : les Lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une Critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de Mariamne. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes, on diſoit que le ſujet de Mariamne n'étoit autre choſe qu'*un vieux mari amoureux & brutal*, à

i ſa femme refuſe avec aigreur le devoir conju-
l ; & on ajoûtoit, qu'une querelle de ménage
: pouvoit jamais faire une Tragédie. Je ſup-
ie qu'on faſſe avec moi quelques réflexions
r ce préjugé.

Les Piéces tragiques ſont fondées ou ſur les
térêts de toute une Nation, ou ſur les intérêts
rticuliers de quelques Princes. De ce pre-
ier genre ſont l'*Iphigenie en Aulide*. ou la
réce aſſemblée demande le ſang du fils d'Aga-
emnon, *les Horaces*, où trois combattans ont
ıtre les mains le ſort de Rome : l'*Oedipe*, ou
: ſalut des Thébains dépend de la découverte
u meurtre de Laïus. Du ſecond genre ſont
ritannicus, *Phédre*, *Mithridate*, &c.

Dans ces trois dernier tout l'intérêt eſt ren-
ermé dans la Famille du Héros de la Piéce :
'out roule ſur des paſſions que des Bourgeois
eſſentent comme les Princes. Et l'intrigue de
es Ouvrages eſt auſſi propre à la Comédie
u'à la Tragédie. Otez les noms, *Mithridate*
'eſt qu'un Vieillard amoureux d'une jeune fille ;
s deux fils en ſont amoureux auſſi, & il ſe ſert
'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux
ui eſt aimé.

Phédre eſt une belle-mere, qui enhardie par
ne intriguante, fait des propoſitions à ſon beau-
ls, lequel eſt occupé ailleurs.

Neron eſt un jeune homme impétueux qui devient
'moureux tout d'un coup : qui dans le moment veut
e ſéparer d'avec ſa femme, & ſe cache derriére
ne Tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa Mai-
treſſe. Voilà des ſujets que Moliere a pû traiter
:omme Racine. Auſſi l'intrigue de l'Avare eſt
:lle préciſément la même que celle de Mithri-
late. Harpagon & le Roi de Pont ſont deux

Vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur Maîtreſſe : & les deux Piéces finiſſent par le marige du jeune homme.

Moliere & Racine ont également réuſſi en traitant ce deux intrigues : l'un a amuſé, a réjoüi, a fait rire les honnêtes-gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. Moliere a joué l'amour ridicule d'un vieil Avare : Racine a repréſenté les faibleſſes d'un grand Roi, & les a renduës reſpectables.

Que l'on donne une Nôce à peindre à Vateau & à le Brun. L'un repréſentera ſous une treille des Païſans pleins d'une joye naïve, groſſiére & effrenée, autour d'une table ruſtique, où l'yvreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immoderé regneront. L'autre peindra les Nôces de Pelée & de Thétis, les feſtins des Dieux, leur joye majeſtueuſe. Et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur Art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les *tracaſſeries* d'une belle-ſœur, ſont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi à qui la Terre a donné le nom de *Grand*, éperdûment amoureux de la plus belle femme de l'Univers ; la paſſion furieuſe de ce Roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens : ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes Miniſtres, la ſituation cruelle d'une Princeſſe dont la vertu & la beauté ſont célébres encore dans le

ıonde ; qui avoit vû ſon pere & ſon frere li-
; à la mort par ſon mari, & qui pour com-
de douleur ſe voyoit aimée du meurtrier de
Famille ; quel champ ! quelle carriére pour
autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un
ſujet ſoit indigne de la Tragédie ? C'eſt-là
tout que *ſelon ce qu'on peut être, les choſes*
ıngent de nom.

ACTEURS.

VARUS, Préteur Romain, Gouverneur de Syrie.

HERODE, Roi de Paleſtine.

MARIAMNE, Femme d'Hérode.

SALOME, Sœur d'Hérode.

ALBIN, Confident de Varus.

MAZAEL, } Miniſtres d'Hérode.
IDIMAS, }

NABAL, ancien Officier des Rois Aſmonéens.

ELIZE, Confidente de Mariamne.

Un Garde d'Hérode, parlant.

Suite de Varus.

Suite d'Hérode.

Une Suivante de Mariamne, muette.

La Scéne eſt à Jéruſalem.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OÜi, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Eſt par-tout reconnuë, & par-tout affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain
Des Champs de Samarie aux Sources du Jourdain.
Madame, il étoit tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondit l'eſpérance.
Hérode votre frere à Rome retenu,
Déja dans ſes Etats n'étoit plus reconnu.
Le peuple pour ſes Rois toûjours plein d'injuſtices,

Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publioit hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage étoit abandonné,
Et que la Reine aſſiſe au rang de ſes Ancêtres,
Feroit régner ſur nous le ſang de nos Grands-Prêtres.
Je l'avouë à regret, j'ai vû dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.
Iſraël aime encore avec idolâtrie.
Le ſang de ſes Héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſur-tout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs,
Et leurs vœux indiſcrets la nommant Souveraine,
Sembloient vous annocer une chûte certaine.
J'ai vû par ces faux bruits tout un peuple ébranlé:
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance;
Son nom ſeul a par-tout répandu la terreur,
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Vous ne vous trompiez point, Hérode va paraître,
L'indocile Sion va trembler ſous ſon Maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon Char;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar;
Sa Politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévûë à reparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

Eh! que deviendrez-vous,
Quand la Reine en ces lieux reverra ſon Epoux?
De votre autorité cette fiére Rivale,
Madame, auprès du Roi vous fut toujours fatale:
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour vous la même inimitié.

Elle vous outragea, vous l'avez offenſée ;
A votre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh ! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux Tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hymenée
D'Hérode & de la Reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux dont ce Prince eſt épris,
Se nourrit par la haine, & croît par le mépris.
Vous avez vû cent fois ce Monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa Majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvoit jamais.
Vous l'avez vû frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flâter, l'irriter, la ménacer, la craindre ;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon Palais, Héros par-tout ailleurs.
Que dis-je ! en puniſſant une ingrate Famille,
Fumant du ſang du Pere il adoroit la Fille :
Le fer encor ſanglant & que vous excitiez,
Etoit levé ſur elle & tomboit à ſes pieds.
Il eſt vrai que dans Rome éloigné de ſa vûë,
Sa chaîne de ſi loin ſembloit s'être rompuë,
Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats,
Il l'aimoit, il verra ſes dangereux appas ;
Ces yeux toujours puiſſans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur Empire ordinaire,
Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire,
Songeons à la gagner, n'ayant pû la détruire ;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus...

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein ? Que pértendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le Roi....

SALOME.

Le Roi conſent à me vanger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime,
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime ;
Le lieu, le tems, le bras, tout eſt choiſi par lui;
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré ſon amour Hérode a pû vous croire ?
Il vous la ſacrifie ! il prend de vous des loix !

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choiſir le tems de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeuroit expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé :
Mazaël, tu m'as vûë avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſurant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avois trouvé l'accès:
Quand je croyois ſon ame à moi ſeule renduë,
Il voyoit Mariamne, & j'étois confonduë.
Un coup d'œil renverſoit ma brigue & mes deſſeins,
La Reine a vû cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avoit avec adreſſe
D'un Epoux amoureux ménagé la tendreſſe ;
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon Roi,
Ce coup que je lui porte auroit tombé ſur moi.

lais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance!
ai ſçû mettre à profit ſa fatale imprudence.
lle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
ue lui lancer les traits qu'a préparé ſa main.
u te ſouviens aſſez de ce tems pleins d'allarmes,
orſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
pprit à l'Orient, étonné de ſon ſort,
u'Auguſte étoit vainqueur, & qu'Antoine étoit
mort,
u ſais comme à ce bruit nos peuples ſe trou-
blerent,
e l'Orient vaincu les Monarques tremblerent.
on Frere enveloppé dans ce commun malheur,
rut perdre ſa Couronne avec ſon Protecteur.
l fallut, ſans s'armer d'une inutile audace,
u Vainqueur de la Terre aller demander grace.
appelle en ton eſprit ce jour infortuné;
onge à quel déſeſpoir Hérode abandonné,
it ſon Epouſe altiére, abhorrant ſes approches,
éteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
edemander encor en ce moment cruel,
t le ſang de ſon frere, & le ſang paternel.
érode auprès de moi vient déplorer ſa peine;
e ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine:
ans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir,
'enflâmai ſon courroux, j'aigris ſon déſeſpoir,
'empoiſonnai le trait dont il ſentoit l'atteinte;
u le vis plein de trouble & d'horreur & de
crainte,
urer d'exterminer les reſtes dangereux
'un ſang toujours trop cher aux perfides Hé-
breux;
t dès ce même inſtant ſa facile colére
eshérita le Fils, & condamna la Mere.
Mais ſa fureur encor flâtoit peu mes ſouhaits:
L'amour qui la cauſoit en repouſſoit les traits;
De ce fatal objet telle étoit la puiſſance;

Un regard de l'ingrate arrêtoit ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, & depuis
Mes Lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la Reine, il vit mieux ſon outrage,
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avoit couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peine à ſon eſprit cette Reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus, j'ai moi-même armé ſa jalouſie ;
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais, que dès long-tems en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il rédoute, & dans ſa défiance
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſçû fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'Arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire :
Mais avez-vous prévû, ſi ce Préteur auſtére,
Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet Etat,
Verroit d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre Maître :
En vain le Peuple Hébreux prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce Trône ébranlé :
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce Palais, des mains de Varus même,
Votre Frere ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes Etats encor agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t il que l'on oſe à ſa vûë,
Immoler une Reine en ſa garde reçûë ?

connais les Romains ; leur eſprit irrité
ngera le mépris de leur autorité.
us allez ſur Hérode attirer la tempête ;
ns leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête ;
s vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
ſur-tout leur orgueïl aime à punir les Rois.

SALOME.

on, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſçû plaire;
arus en eſt inſtruit, Varus le conſidere.
oyez-moi, ce Romain voudra le ménager ;
ais quoiqu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace;
emain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
ui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment
pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment ?
ui vous a répondu qu'Hérode en ſa colére,
'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévere?
connais ſa tendreſſe, il la faut prévenir,
t ne lui point laiſſer le tems du répentir.
Qu'après Rome ménace, & que Varus foudroye,
eur courroux paſſager troublera peu ma joye.
Les plus grands ennemis ne ſont pas les Romains ;
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
l faut que je périſſe ou que je la prévienne,
t ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous, il le faut éviter.
Zarès à mes regards devoit ſe préſenter.
e vais l'attendre, allez & qu'aux moindres alarmes
Mes Soldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL,
Suite de Varus.

VARUS.

SAlome & Mazaël ſemble fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez ; mandez à votre Maître,
Que ſes cruels deſſeins ſont déja découverts :
Que ſon Miniſtre infâme eſt ici dans les fers,
Et que Varus peut-être au milieu des ſupplices
Eût dû faire expirer ce Monſtre...& ſes complices.
Mais je reſpecte Hérode aſſez pour me flâter.
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter,
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la Vertu qu'ils accuſent.
Vous, ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur :
Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes :
Songez que les Romains ſont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connaît, qu'il commande en ces lieux,
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux,
Allez, que Mariamne en Reine ſoit ſervie,
Et reſpectez ſes loix, ſi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur....

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus ;
Obéiſſez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Inſi donc ſans tes ſoins, ſans ton avis fidelle
Mariamne expiroit ſous cette main cruelle?

ALBIN.

retour de Zarès n'étoit que trop ſuſpect,
ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
trouble, ſon effroi fut mon premier indice.

VARUS.

e ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice!
ſt par toi qu'elle vit; c'eſt par toi que mon cœur
oûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
voir pû ſecourir la Vertu qu'on opprime.

ALBIN.

reconnais Varus à ces ſoins généreux,
tre bras fut toujours l'appui des malheureux.
and de Rome en vos mains vous portiez le Tonnerre,
us étiez occupé du bonheur de la Terre.
iſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour
tre noble pitié plûtôt que votre amour!

VARUS.

ıfaut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe?
ui n'auroit comme moi chéri ſon innocence?
uel cœur indifférent n'iroit à ſon ſecours?
t qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours?

ALBIN.

inſi l'amour trompeur, dont vous ſentez la flâme,

Se déguiſe en vertu pour mieux vaincre votre ame,
Et ce feu malheureux....

VARUS.

Je ne m'en défends pas,
L'infortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime, il eſt trop vrai, mon ame toute nuë
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vûë:
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur!
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur,
Moi qui rechercherois la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvoit la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avoit outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévere,
Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces Beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu reſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables Beautés
Offroient des vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyois leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyois leur orgueïl, accrû du deshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur;
L'altiére ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,

z les Romains ſéduits prenant le nom d'a-
mour,
verner Rome entiére, & régner tour-à-tour.
horrois, il eſt vrai, leur indigne conquête,
ur joug odieux je dérobois ma tête;
nour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
la triſte Syrie établi Gouverneur,
rivai dans ces lieux, quand le droit de la
Guerre
au pouvoir d'Auguſte abandonné la Terre,
ju'Hérode à ſes pieds au milieu de cent Rois,
ſon ſort incertain vint attendre des loix.
u funeſte à mon cœur! malheureuſe Contrée!
ſt-là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
Univers étoit plein du bruit de ſes malheurs,
i paricide Epoux faiſoit couler ſes pleurs.
Roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
neux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
ident, mais ſoupçonneux; vaillant, mais in-
humain,
ſang de ſon beau-pere avoit trempé ſa main.
ce Trône ſanglant il laiſſoit en partage
a fille des Rois la honte & l'eſclavage.
ſort qui l'a pourſuit tu connais la rigueur:
vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
in de la Cour des Rois la Vérité proſcrite,
imable vérité ſur ſes lévres habite.
a unique artifice eſt le ſoin généreux
aſſurer des ſecours aux jours des malheureux.
n devoir eſt ſa loi, ſa tranquille innocence
rdonne à ſon Tyran, mépriſe ſa vengeance,
près d'Auguſte encor implore mon appui,
ur ce barbare Epoux qui l'immole aujourd'hui.
ant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
ontre ma liberté ſont de trop fortes armes.
l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
ue le caprice enfante & détruiſe en un jour;

Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement par les ſens aveuglée ;
Ce cœur qu'elle a vaincu ſans l'avoir amoli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili ;
Et plein du noble feu, que ſa vertu m'inſpire,
Je pretends la venger, & non pas la ſéduire.

ALBIN.

Mais ſi le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ſes Etats....

VARUS.

Et c'eſt ce que je crins.
Hélas ! près du Sénat je l'ai ſervi moi-même ;
Sans doute il a déja reçû ſon Diadême,
Et cet indigne Arrêt que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah ! ſon retour ici lui peut être funeſte ;
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr ;
L'Univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENfin vous le voyez, ma haine eſt confonduë,
Mariamne triomphe, & Salome eſt perduë.
Zarès fut ſur les eaux trop long-tems arrêté,
La Mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire;
Et les Mers & l'Amour, & Varus & le Roi,
Le Ciel, les Elémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avois bien dit, que dans le fond du cœur
Le Roi ſe repentoit de ſa juſte rigueur:
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'Arrêt dicté dans ſa colére.
J'en ai déja reçû les funeſtes avis;
Et Zarès à ſon Roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Qu'un opprobre éternel, & qu'un crime inutile.
Déja de ma rivale adorant la faveur,
Le Peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.

Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle ;
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit,
Ma mort va ſignaler ma chûte & ſon crédit.
Je ne me flâte point, je ſai comme en ſa place
De tous mes ennemis je confondrois l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régnier,
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes,
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes,
J'ai toujours craint du Roi les ſentimens ſecrets ;
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colére d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenuë une haine implacable.
Il déteſte la Reine, il a juré ſa mort ;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminoit ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance ;
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête,
Mariamne aiſément groſſira la tempête :
La foudre gronde encor : un Arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine ;
Irriter ſon Epoux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper :
Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colére,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des appas, Varus a pû lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit ;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flâteur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Qu'elle goûte à loiſir ce dagereux bonheur.
Moi, je veux de mon Roi partager la grandeur ;
Je veux qu'à mon parti la Cour ſe réüniſſe,
Que ſous mes volontés tout tremble, tout fléchiſſe.
Voilà mes intérêts & mes vœux aſſidus.
Vous, obſervez la Reine, examinez Varus,
Faites veiller ſur eux les regards mercenaires
De tous ces Délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs Concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais, la voici. Pourquoi faut-il que je la voye ?

SCENE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joye,
Rome me rend un Frere, & vous rend un Epoux
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avoit contre vos jours allumé ſa vengeance :
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé ;
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand* dont l'Univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon Empire :
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien,
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice ;
Je vous connais, Madame, & je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.

Ne me redoutez point ; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vû tous vos deſſeins, & je vous les pardonne;
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne,
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

Je n'ai point mérité cette injuſte colére.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frere,
Contre tous vos ſoupçons vont me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier,
Dans l'état où je ſuis c'eſt aſſez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Éternel,
Que mes ſoins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au Roi, voilà votre partage.
A mes Tyrans vendu, ſervez bien leur courroux,
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

A Salome.

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les ſecrets de mon ame.
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos Délateurs armez la calomnie :
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tâche, & qu'un juſte mépris.

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe,
Viens, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NABAL.

ÉLISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter!
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpenduë,
Sur votre tête encor eſt peut-être étenduë
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignoit de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuye:
Ce Défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Varus, aux Nations qui bornent cet État,
Ira porter bientôt les Ordres du Sénat.
Hélas! grace à ſes ſoins, grace à vos bontés même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir ſuprême:
Il revient plus terrible & plus fier que jamais,
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits:
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chere Éliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frappée:
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés.
Que Varus vienne ici; vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

VOs vertus, votre zéle, & votre expérience,
Ont acquis dès long-temstoute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins.
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vû ma mere au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit agité d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les Vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains,
Je ſai qu'il mes permis de fuir mes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu ſoit faibleſſe,
Prêtre à fuir un Epoux mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NABAL.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire,
Tout injuſte qu'il eſt la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecrettes;

Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt-là que répandu par les mains d'un Epoux,
Le ſang de votre pere a rejalli ſur vous.
Votre frere en ces lieux a vû trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie,
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui,
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mere,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre pere,
La cruauté du Roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée,)
La mort en ce jour même à vos yeux préſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonne pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas :
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le Roi leur a du Trône arraché l'eſpérance,
Et vous connaiſſez trop ces Oracles affreux,
Qui depuis ſi long-tems vous font trembler pour eux.
Le Ciel vous a prédit qu'une main étrangére
Devoit un jour unir vos fils à votre pere.
Un Arabe implacable a déja ſans pitié
De cet Oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accompliroit le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui,
Eh! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante ménace,
Et des Aſmonéens anéantir la race ;
Il eſt tems déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt tems épargner un meurtre à votre Epoux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos Tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce Palais près des Rois vos Ayeux
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout tems, en tous lieux

Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du Sénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le Peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vente à bon droit ſon régne heureux & juſte,
Si la Terre avec joye embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibere.
Je cede à vos conſeils, aux larmes de ma mere:
Au danger de mes fils, au ſort dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mere, allez quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de mon Palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut; je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ÉLISE.

VARUS.

JE viens m'offrir, Madame, à vos ordres ſuprêmes,
Vos volontés pour moi ſont les loix des Dieux mêmes.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis;
Commandez, j'entreprens: parlez & j'obéïs.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être importune
Ni de ſolliciter par d'inutiles vœux,
Les bontés d'un Héros, l'appui des malheureux.
Lorſqu'Hérode attendoit le Trône ou l'eſclavage,
J'oſai long-tems pour lui briguer votre ſuffrage.
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon Epoux; je le ferois encore.
Souffrez que pour moi-même enfin je vous implore;
Souffrez que je dérobe à d'inhumaines loix,
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos Rois.
J'aurois dû dès long-tems, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au Sénat un azile honorable.
Mais, Seigneur, je n'ai pû dans les troubles divers
Dont vos diviſions ont rempli l'Univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partoient les orages,
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix,
Sur toute la Nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la Terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les Rois:
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans que rien ne peut défendre,
Et qu'une mere en pleurs amene auprès de lui,

Du

Du bout de l'Univers implorer ſon appui ?
Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon Trône;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes Ennemis ſon bras s'appéſantiſſe :
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprenent à régner des Maîtres des Humains.
Pour conſerver les fils, pour conſoler la mere,
Pour finir mes maux, c'eſt en vous que j'eſpére.
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux Protecteur ;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire ;
Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſques ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards & de ce long ſilence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

VARUS.

Moi.... je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes Gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie ;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le Roi. Rompez vos nœuds infortunés.
Il eſt aſſez puni ſi vous l'abandonnés.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice,
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice....
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
Tout mon crime eſt connu. Mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Le malheureux Varus ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flâtois, Seigneur, & j'avois lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts vous chériſſiez ma gloire;
Et quand le Grand Varus a conſervé mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devois ſon ſecours.
Je ne m'attendois pas, que vous duſſiez vous-même,
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême,
Ni que dans mes périls il ne fallût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance :
Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus ;
J'oublierai votre flâme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un Héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourroit vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

VOus vous troublez, Seigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avouë, ébranler mon courage
Ami, pardonne au feu, dont je ſuis conſumé,
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Je ne connaiſſois pas tout le poids de ma chaîne,
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.

Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſoit ſilence à ma témérité !
Sans trouble & ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenoit mon devoir, & plaignoit ma faibleſſe,
J'adorois, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſpérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux ! ma conſtance eſt réduite !

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite ?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs ?
Quel eſt votre deſſein ?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne !
Que je déſobéiſſe aux loix qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encore eſt trop digne du ſien,
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes Tyrans elle aille auprès d'Auguſte,
Sa fuite eſt raiſonnable & ma douleur injuſte
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe au moins la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour ;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VARUS, NABAL, ALBIN, Suite de Varus.

NABAL.

OUï, Seigneur, en ces lieux l'heureux Hérode arrive,
Les Hébreux pour le voir ont volé ſur la rive.
Salome, qui craignoit de perdre ſon crédit,
Par ſes conſeils flâteurs aſſiége ſon eſprit.
Ses Courtiſans en foule autour de lui ſe rendent:
Les palmes dans les mains nos Pontifes l'attendent.
Idamas le dévance, & député vers vous,
Il vient au nom d'Hérode embraſſer vos genoux.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zéle,
Qui toujours à la Reine eſt demeuré fidéle;
Qui ſage Courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur:
Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prêt à le tenter,
Son auſtére vertu craint de l'exécuter.
Sa mere eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'allarmes,

Lui préſente ſes Fils, la baigne de ſes larmes :
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ,
La Reine flotte, hélite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie,
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la Terre ayent accordé les Cieux.
Protegez, conſervez une auguſte Famille ;
Sauvez de tant de Rois la déplorable Fille.
Vos Gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

VARUS.

Oüi, j'ai tout ordonné, la Reine peut partir.

NABAL.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un Serviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

VARUS.

Allez, ſur mes Vaiſſeaux accompagnez ſes pas,
Ce ſéjour odieux ne la méritoit pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des Ondes;
Que le Ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un Soleil plus ſerein.
Et vous, Veillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des Serviteurs des Rois, ſage & parfait modelle
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, Suite de Varus.

VARUS.

MAis déja le Roi vient. Déja dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.

Quel retour, juſtes Dieux! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.
Plût au Ciel que la Reine eût déja pour jamais
Abandonné ces lieux conſacrés aux forfaits!
Hélas! je ne puis même accompagner ſa fuite,
Plus je l'adore, & plus il faut que je l'évite.
C'eſt un crime pour moi d'oſer ſuivre ſes pas,
Et tout ce que je puis....mais je vois Idamas.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

AVant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même.
Recevoir de vos mains le ſacré Diadême,
Et vous ſoumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, ſouffrirez-vous?...

VARUS.

Idamas, arrêtez,
Le Roi peut s'épargner ces frivoles hommages,
De l'amitié des Grands importuns témoignages,
D'un Peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un Maître,
Hérode eſt Souverain, eſt-il digne de l'être?
La Reine en ce moment eſt-elle en ſureté?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté?

IDAMAS.

Veüille le juſte Ciel, formidable au parjure,

Ouvrir les yeux du Roi qu'aveugle l'impoſture.
Mais qui peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens?
Il obſerve avec vous un ſilence farouche;
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche.
Il ménace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtoit Mariamne eſt formée;
Il la hait d'autant plus qu'il l'avoit trop aimée.
Le perfide Zatès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours:
Ils l'aſſiégent ſans ceſſe, & leur haine attentive
Tient toujours loin de lui la vérité captive.
Ainſi, ce Conquérant qui fit trembler les Rois,
Ce Roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée allarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon Epouſe, abuſé par ſa Sœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
Mais je le plains, Seigneur, & crains tout pour la Reine;
Daignez la protéger....

VARUS.

Il ſuffit, Idamas,
La Reine eſt en danger; Albin, ſuivez mes pas;
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du Roi vous fuirez la préſence?

VARUS.

Je ſai qu'en ce Palais je dois le recevoir,
Le Sénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir:
Mais un autre intérêt, un autre ſoin m'anime;

Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

Il ſort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi ! Varus auſſi ſemble éviter ma vûë !
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répanduë !
Ciel ! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi ?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la Reine, à mon Peuple à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le Diadême.
Hérode en arrivant, recuëille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes allarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous verſez des larmes ?
Vous, ce Roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins,
Vous, la terreur du Parthe & l'ami des Romains ?

Songez, Seigneur, ſongez, à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnoient jadis Antoine & la Victoire.
Songez, que près d'Auguſte, appellé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des Rois.
Renvoyez à vos loix Jéruſalem renduë,
Jadis par vous conquiſe & par vous défenduë,
Reprenant aujourd'hui ſa premiére ſplendeur,
En contemplant ſon Prince au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la Paix, dans la Guerre....

HERODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la Terre:
Le deſtin ma frappé de ſes plus rudes coups,
Et pour comble d'horreurs, je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte,
Ce Trône auguſte & ſaint qu'environne la crainte,
Seroit mieux affermi s'il l'étoit par l'amour;
En faiſant des heureux un Roi l'eſt à ſon tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourroit tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus, que d'indignes diſcours
Oſent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flâteurs écartent de leur Maître,
Des cœurs infortunés qui vous cherchoient peut-être.
Bientôt de vos vertus, tout Iſraël charmé....

HERODE.

Eh! croyez-vous encor, que je puiſſe être aimé?

MAZAEL.

Seigneur, à vos deſſeins Zarès toujours fidéle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zéle,

De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce Monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté...Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel ! qui pourra calmer un trouble ſi cruel ?....
Demeurez, Idamas ; demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS,

HERODE.

EH bien ! voilà ce Roi ſi fier & ſi terrible !
Ce Roi dont on craignoit le courage inflexible,
Qui ſut vaincre & régner, qui ſut briſer ſes fers,
Et dont la politique étonna l'Univers
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non : je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eſt-ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;
C'eſt-ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Seigneur, votre clémence augmente encor ſa haine,
Elle fuit votre vûë.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux.
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune Cour.
Quelle entrevûë, ô Cieux ! quels combats ! quel ſupplice !
Dans ſes yeux indignés j'ai lû mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſoient tomber ſur moi.
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentoit ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez, ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nouriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieux ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un Epoux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colére,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon pere ?

Le ſang qui la forma, fut un ſang ennemi ;
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi,
Et des Aſmonéens la brigue étoit ſi forte,
Que ſans un coup d'Etat vous n'auriez pû....

HERODE.

N'importe.
Hircan étoit ſon pere, il falloit l'épargner ;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa Famille,
J'ai fait périr le Pere, & j'ai proſcrit la Fille :
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſçû l'opprimer ;
Le Ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu loin d'être une faibleſſe :
Digne de tant de biens que le Ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes ſacrés, fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la Reine auſſi l'oublier comme vous.

HERODE.

O Pere infortuné ! plus malheureux Epoux !
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon pere,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chére.
Si ſon cœur...ſi ſa foi....mais c'eſt trop différer,
Idamas en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver ; dis-lui que mon ame aſſervie,
Met à ſes pieds mon Trône, & ma gloire & ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſouffert elle accuſe ma Sœur;

C'en eſt aſſez ; ma Sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez....

HERODE.

Ouï, je l'ai réſolu.
Ouï, mon cœur déſormais la voit, la conſidére,
Comme un préſent des Cieux qu'il faut que je révere.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avoüer, on m'a vû dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du Peuple, admiré, mais haï,
J'ai des Adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma Sœur, que trop long-tems mon cœur à daigné croire,
Ma Sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main faiſoit couler le ſang de mes Sujets,
Les accabloit du poids de mon Sceptre terrible:
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine & s'oubliant pour eux,
Portoit à ſon Epoux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait. Je prétens, plus juſte & moins ſévere.
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
Sion va reſpirer ſous un régne plus doux ;
Mariamne a changé le cœur de ſon Epoux.
Mes mains loin de mon Trône écartant les allarmes,
Des Peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes Sujets régner en Citoyen,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſur-tout à ſa vûë
Peins bien le répentir de mon ame éperduë.

Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole & reviens. Que vois-je ! c'eſt
ma Sœur.

A Mazaël.

Sortez... Termine, ô Ciel ! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE bien, vous avez vû votre chére ennemie,
Avez-vous eſſuyé des outrages nouveaux ?

HERODE.

Madame, il n'eſt plus tems d'appéſantir mes maux.
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſé-
rable,
Aſſez & trop long-tems ſur ma triſte Maiſon,
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la Reine & de vous les diſcordes cruelles
Seroient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma Sœur, pour mon repos, pour vous, pour
toutes deux,
Eloignez-vous, partez, fuyez ces triſtes lieux ;
Il le faut.

SALOME.

Ciel qu'entens-je ! ah fatale Ennemie !

HERODE.

Un Roi vous le commande, un Frere vous en
prie.
Que puiſſe déſormais, ce Frere malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à pren-
dre,

De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre,
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai plus de plaintes à vous faire;
Vous croyez mon exil & juſte & néceſſaire;
A vos moindres déſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez je ne ſai qu'obéïr.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang & la Nature;
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux Rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié ſincére,
Dont le zéle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes ſervices paſſés,
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie,
Qu'Hérode en ce jour même attenta ſur ſa vie.
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours,
Pourront de ſes complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et penſez-vous enfin que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine....

HERODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine,
Laiſſez-moi me flâter de regagner ſon cœur,

Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois que votre haine altiére
Entre la Reine & moi mettoit une barriére ;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre,
A quel point....

HERODE.

Non, ma Sœur, je ne veux rien entendre,
Mariamne à ſon gré peut ménacer mes jours,
Ils me ſont odieux, qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chére.

SALOME.

Ah! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir,
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé ;
C'eſt peu de vous haïr;....un autre en eſt aimé.

HERODE.

Un autre en eſt aimé! pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma Sœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés!
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage?
Mariamne.... mais non, je ne veux rien ſavoir,
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir,
Je vous ai long-tems cruë, & les Cieux m'en puniſſent ;

Mon

Mon ſort étoit d'aimer des vœux qui me haïſſent?
Ouï, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOME.

Hé bien donc loin de vous....

HERODE.

Non, Madame, arrêtez....
Un autre en eſt aimé! nommez-moi donc, cruelle,
Le ſang qui doit verſer ma vengeance nouvelle;
Pourſuivez votre ouvrage, achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez....

HERODE.

Frappe, voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi: mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être;
Ouï, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle, à ce prix....

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien....

SALOME.

C'eſt....

SCENE VII.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'acheve:

Votre Epouſe vous fuit, & Varus vous l'enleve.

HERODE.

Mariamne ! Varus ! où ſuis-je ? juſtes Cieux !

MAZAEL.

Varus & ſes Soldats ſont ſortis de ces lieux.
Il prépare à l'inſtant cette indigne retraite ;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrette.
Mariamne l'attend pour ſortir du Palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme eſt rompu, le jour enfin m'éclaire.
Venez, à ſon courroux connaiſſez votre Frere.
Surprenons l'infidéle, & vous allez juger,
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAmais, je l'avouerai, plus heureuſe apparence,
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité
Confondoit l'artifice avec la vérité.
Mais lorſque ſans retour Mariamne eſt perduë,
Quand la fureur d'Hérode à vos vœux eſt renduë;
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger?
Madame, en ſe vengeant le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble, & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vû tantôt ce ſpectacle inhumain;
Ces Eſclaves tremblans, égorgés de ſa main;
Près de leurs corps ſanglans la Reine évanouïe,
Le Roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie;
Ses Fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
En préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus? Que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le Roi: je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,

Cette colére enfin, facile à s'enflâmer ;
Mais qui toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ces tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Mazaël, mon triomphe eſt encore incertain,
J'ai deux fois en un jour vû changer mon deſtin :
Deux fois j'ai vû l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, GARDES.

MAZAEL.

IL vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſureté ?

MAZAEL.

Me préſerve le Ciel que ma voix téméraire,
D'un Roi clément & ſage irritant la colére,
Oſe ſe faire entendre entre la Reine & lui :
Mais, Seigneur, contre vous Varus eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point ; mais ſauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiſcrette furie :
Ce ſuperbe Préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HERODE.

Ah ! ma Sœur, à quel point ma flâme étoit trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.
De ma douleur mortelle ayez quelque pitié,
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.

Hélas ! plein d'une erreur trop fatale & trop chére,
Je vous ſacrifiois au ſeul ſoin de lui plaire ;
Je vous comptois déja parmi mes Ennemis ;
Je puniſſois ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah ! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux, ſur-tout, je veux dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avoit ſur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle,
Et toi Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime & le ſang d'un Romain ?
Non, je te punirai dans un autre toi-même ;
Tu verras cet objet qui m'abhorre & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens, expirant à tes yeux.
Que ſur toi, s'il ſe peut, tout ſon ſang rejalliſſe.
Tu l'aime, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice....
Mais.... croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur ?

SALOME.

Il la conſeilleroit ; n'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des Autels où le Romain l'adore ;
Mais de ſes Ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les Rois a pris ſoin d'enſeigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie,
Tout condamne la Reine, & tout vous juſtifie.

MAZAEL.

Ménagez cependant des momens précieux,
Et tandis que Varus eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa Garde eſt diſpoſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais ſur-tout aux Hébreux cachez votre douleur;

D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux, témoins de votre outrage
Fuyez de tant d'objets la douloureuſe image.
Venez, Seigneur, venez au fond de mon Palais,
A vos eſprits troublés daignez rendre la paix.

HERODE.

Non, ma Sœur, laiſſez-moi la voir & la confondre.
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre :
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi ! Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vûë ?

HERODE.

Ah ! ne redoutez rien. Sa perte eſt réſoluë :
Vainement l'infidéle eſpére en mon amour ;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avoient trop ſçû plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colére.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir ;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma Sœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la Reine. Et vous qu'on ſe retire.

SCENE III.

HERODE *ſeul.*

TU veux la voir, Hérode, à quoi te réſous-tu ?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu ?

Quoi ! ſon crime à tes yeux n'eſt il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reſte ?
Quel fruit eſpéres-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas ! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre.
Tu prétens te venger ! Pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir ! ah ! lâche, indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner....
Va voir cette Beauté ſi long-tems adorée....
Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes Ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes vaines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici. Grand Dieu ! quel ſpectacle funeſte !

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ÉLISE, GARDES.

ÉLISE.

REprenez vos eſprits, Madame, c'eſt le Roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je ? où vais-je ? ô Dieu ! je me meurs.... je le vois.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent ?

MARIAMNE.

Éliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ÉLISE.

Avançons.

MARIAMNE

Quel tourment !

HERODE.

Que lui dirai-je ? ô Cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux ?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte ?
Vous le pouvez: frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oüi, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez ; défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-tems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oublioit le paſſé :
Lorſque vous partagiez mon Empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire ?
Quel deſſein ! quelle haine a pû vous poſſéder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile:
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque azile,
Si Mariamne enfin, pour la premiére fois,
Du pouvoir d'un Epoux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéïſſance ;
Songez à tous ces Rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi ! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie,
Quand Varus....

MARIAMNE.

Arrêtez ; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir ;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen

L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon Epoux.

HERODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me deshonore!
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe ou ma haine?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes allarmes?
Vous, de tous mes Parens deſtructeur odieux?
Vous, teint du ſang d'un Pere expirant à mes yeux?
Cruel! ah! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre Epouſe,
Les Cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chériroit encore en mourant par vos coups:
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez ſoin de mes Fils, reſpectez votre ſang;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de Pere,
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur Mere.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné.

Que ſeul dans l'Univers vous avez ſoupçonné :
Ce cœur qui n'a point ſçû, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître ;
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé ſi vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? Quel charme & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colére & m'arrache à moi-même?
Mariamne....

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

...O faibleſſe ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur,
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait : je me rends, banniſſez votre effroi;
Puiſque vous m'avez vû, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe,
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô Ciel ! en eſt-ce aſſez, Amour!
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable ?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter ;
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter ?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton Pere & mon Roi.
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe ;
J'ai fait plus, ma fureur a pû te ſoupçonner,
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte & quelle eſt ma faibleſſe ;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux :... Mariamne...,

MARIAMNE.

Ah ! barbare,
Un juſte répentir produit-il vos tranſports ?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords ?

HERODE.

Ouï tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſçû la ralumer ;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.

Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes
larmes ;
Je te jure....

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ÉLISE, UN GARDE.

LE GARDE.

SEigneur, tout le Peuple eſt en armes.
Dans le ſang des Bourreaux il vient de renverſer
L'Echaffaut que Salome a déja fait dreſſer.
Au Peuple, à vos Soldats, Varus commande en
Maître :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi ! dans le moment même où je ſuis à vos
pieds,
Vous auriez pû, perfide !...

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, vous croiriez?...

HERODE.

Tu veux ma mort ! eh bien, je vais remplir ta
haine :
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'en-
traîne,
Et qu'unis malgré toi....Qu'on la garde, Soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ÉLISE, GARDES.

SALOME.

AH ! mon Frere, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le Peuple ſoulevé demande votre vie.
Le nom de Mariamne excite leur furie ;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je ſuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma ſœur, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort : mais j'atteſte les Cieux....

MAZAEL.

Eh ! Seigneur, les Romains ſont déja ſous vos yeux.

HERODE.

Courons...Mais quoi ! laiſſer la coupable impunie ?
Ah ! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie ;
Je veux, j'ordonne, hélas ! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ÉLISE, GARDES.

MARIAMNE.

ELoignez-vous, Soldats, daignez laiſſer du moins
Votre Reine un moment reſpirer ſans témoins.

Les Gardes ſe retirent au coin du Théâtre.

Voilà donc, juſte Dieu! quelle eſt ma deſtinée!
La ſplendeur de mon ſang la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſembloit promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance! ô Jeuneſſe! Eh toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flâteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur que vous m'avez trompée!
Sous ce Trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.

Dans les eaux du Jourdain j'ai vû périr mon Frere;
Mon Epoux à mes yeux a massacré mon Pere,
Par ce cruel Epoux condamnée à périr,
Ma vertu me restoit; on n'ose la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes Ayeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte, & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang. Défens au moins ma gloire.
Commande à mes Tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager;
Honorer la vertu c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles allarmes!
Ce Palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'est-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, VARUS, ÉLISE, ALBIN, Soldats d'Hérode, Soldats de Varus.

VARUS.

FUyez, vils ennemis qui gardez votre Reine,
Hébreux, disparaissez. Romains, qu'on les enchaîne.

Les Gardes & les Soldats d'Hérode s'en vont.

Venez, Reine, venez, secondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des Morts;

A vos Perſécuteurs vous n'êtes plus livrée :
Ils n'ont pû de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage.
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage.
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Seigneur, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis.
Après l'affront cruel, & la tâche trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire ;
Je les mériterois, ſi je pouvois ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime. Il le faut expier,
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

VARUS.

Que faites-vous, hélas ! malheureuſe Princeſſe !
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſai mon devoir.

VARUS.

Quoi ! faudra-t-il toujours que Varus vous offenſe ?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran, qu'en vain vous reſpectez !
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable ;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.

C'eſt lui de qui les droits....

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints....

VARUS.

Tous vos nœuds ſont rompus...

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un Barbare.
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les deshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrez.

VARUS.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre Pere.

MARIAMNE.

Je ſai ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

VARUS.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertus rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne.
Et je cours réparer, en cherchant votre Epoux,

Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur....

SCENE III.

MARIAMNE, ÉLISE, GARDES.

MARIAMNE.

MAis il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel épargnez le ſang qu'on va répandre:
Epargnez mes Sujets, épuiſez tout ſur moi:
Sauvez le Roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ÉLISE, NABAL, GARDES.

MARIAMNE.

AH! Nabal, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes Fils, & que devient ma Mere?

NABAL.

Le Roi n'a point ſur eux étendu ſa colére.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrêmités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Varus augmente ſa furie.
Si Varus eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.

Déja même, déja le barbare Zaïès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez-vous ſécourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un Peuple qui vous aime;
Faites voir Mariamne à ce Peuple abattu;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos Prêtres.
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes Maîtres.
Madame, avec courage, il faut vaincre ou périr
Daignez....

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle,
A lever ſur ſon Prince une main criminelle.
Je rougirois de moi, ſi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avoient ſurpris mon cœur,
Si j'avois un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Nabal, en ce moment le Ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le Roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Varus & du Roi j'arrêterai les coups;
Je remettrai ma tête aux mains de mon Epoux.
Je fuyois ce matin ſa vengeance cruelle;
Ses crimes m'exilloient, ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

NABAL.

Hélas! où courez-vous! dans quel déſordre extrême....

MARIAMNE.

Je ſuis perduë, hélas! c'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ÉLISE, NABAL, IDAMAS, GARDES.

HERODE.

ILs ſe ſont vus! ah Dieu...perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la derniére fois, Seigneur, ne ſouffrez pas....

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la ſuive.

NABAL.

O juſtice éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, GARDES.

HERODE.

QUe je n'entende plus le nom de l'infidelle. Eh bien! braves Soldats, n'ai-je plus d'Ennemis?

IDAMAS.

Les Romains ſont défaits, les Hébreux ſont ſoumis:
Varus, percé de coups vous céde la Victoire.
Ce jour vous a comblé d'une éternelle gloire.
Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains,

Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenſe....

HERODE.

De la coupable enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pû gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étois trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Etoit ma ſeule tâche, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits :
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur ſur-tout ſa mémoire périſſe :
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Ouï, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pû m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos Gardes l'ont ſaiſie,
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſçû m'y forcer ;
Que l'on me venge. Allons il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurois voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, Epouſe criminelle ?

SCENE VII.

HERODE, IDAMAS, NABAL.

HERODE.

NAbal, où courez-vous ? Juſte Ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NABAL.

Seigneur....

HERODE.

Ah ! malheureux que venez-vous me dire !

NABAL.

Ma voix en vous parlant, ſur mes lévres expire.

HERODE.

Mariamne...

NABAL.

O douleur ! ô regrets ſuperflus !

HERODE.

Quoi ! c'en eſt fait ?

NABAL.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus ? grand Dieu !

NABAL.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non ſon cœur n'étoit point infidelle.
Hélas ! lorſque Varus a combattu pour elle,
Votre Epouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Voloit pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je ! ah malheureux ! ah déſeſpoir extrême !
Nabal, que m'as tu dit ?

NABAL.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſoit ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avoit preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O Monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !

Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés?
Que ton ſang, que le mien....Ah! Nabal, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NABAL.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendre le reſte!
Vos Gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueïl, & ſans montrer de crainte.
La douce Majeſté ſur ſon front étoit peinte.
La modeſte innocence & l'aimable pudeur
Régnoient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoûtoit à l'éclat de ſes charmes.
Nos Prêtres, nos Hébreux dans les cris, dans les larmes,
Conjuroient vos Soldats, levoient les mains vers eux,
Et demandoient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignoit vous-même.
L'on diſoit hautement, qu'un Arrêt ſi cruel
Accableroit vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NABAL.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſoloit tout ce Peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaut on a conduit ſes pas.
C'eſt-là qu'en ſoulevant ſes mains appéſanties
Du poids affreux des fers indignement flétries:
» Cruel, a-t-elle dit, & malheureux Epoux!
» Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.

» Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices.
» Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices ;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils,
» Aimez-les: je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre Epouſe innocente
Tend au fer des Bourreaux cette tête charmante,
Dont la Terre admiroit les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vû lever le parricide bras ;
J'ai vû tomber....

HERODE.

Tu meurs & je reſpire encore ?
Mânes ſacrés, chére Ombre, Epouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi vous me retenez? Quoi! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides !
Ma chére Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

Il tombe dans un fauteüil.

NABAL.

De ſes ſens il a perdu l'uſage :
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés !
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma Sœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez, vous n'oſez vous approcher de moi !
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton Roi ?
Qu'ai-je

Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi ſuis-je en horreur
au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ;
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amene ici.

NABAL.

Mariamne, Seigneur !

HERODE.

Ouï, je ſens que ſa vûë
Va rendre un calme heureux à mon ame éperduë,
Toujours devant les yeux que j'aime & que je
crains
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus
ſerains.
Déja même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſ-
ſent,
Déja de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent,
Qu'elle vienne.

NABAL.

Seigneur....

HERODE.

Je veux la voir.

NABAL.

Hélas !
Avez-vous pû ; Seigneur, oublier ſon trépas ?

HERODE.

Cruels ! que dites-vous ?

NABAL.

La douleur le tranſporte ;
Il ne ſe connaît plus.

HERODE.

Quoi ! Mariamne eſt morte ?
Ah ! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu
rendu ?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de
répandre,

Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre,
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes Tours,
La place où Mariamne a vû trancher ſes jours.
Quoi ! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide !
Puniſſez, déchirez ce Monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, Cieux qui la poſſédez.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

Repréſentée pour la premiére fois le mois d'Août 1725.

A MADAME

LA MARQUISE DE PRIE.

VOus, qui poſſédez la beauté
Sans être vaine ni coquette ;
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiſcrette :
Vous à qui donnerent les Dieux
Tant de lumiéres naturelles,
Un eſprit juſte, gracieux,
Solide dans le ſérieux,
Et charmant dans les bagatelles ;
Souffrez, qu'on préſente à vos yeux
L'avanture d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'Héroïne de la Piéce,
DE PRIE, eût eu votre beauté,
On excuſeroit la faibleſſe.
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel Amant ne ſeroit tenté
De parler de telle Maîtreſſe
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendreſſe ?

ACTEURS.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NERINE.

PASQUIN.

Pluſieurs Laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'Attendez pas, mon Fils, qu'avec un ton sévere
Je déploye à vos yeux l'autorité de Mere.
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, & non pas des leçons.
C'est mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la Cour,
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le Courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide ;
Pénétre ses défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même sans retour.
Craignez de ses Messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon Fils, que l'on fait dans le monde,

Eſt celui dont dépend le reſte de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impreſſion demeure. En vain croîſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage.
On ſouffre encor long-tems de ce vieux préjugé;
On eſt ſuſpect encor lorſqu'on eſt corrigé;
Et j'ai vû quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
Connaiſſez donc le monde & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne ſais, où peut tendre un ſi long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuſte & ridicule.
Vous mépriſez des ſoins pour vous bien importans,
Vous m'en croirez un jour: il n'en ſera plus tems.
Vous êtes indiſcret. Ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance;
Dans un âge plus mûr il cauſe ma frayeur:
Vous avez des talens, de l'eſprit & du cœur;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injuſtices,
Il n'eſt point de vertu qui rachete les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion,
Et qu'à la Cour, mon fils, l'Art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu, que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté;
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire,
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connais cette Cour: on peut fort la blâmer;
Mais lorſqu'on y demeure il faut s'y conformer.

Pour

Pour les femmes ſur-tout, plein d'un égard extrême.
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit,
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit :
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître,
Qui dit celui d'autrui doit paſſer pour un traître ;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot ;
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot,
Je ſuis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire ;
Ce n'eſt pas-là mon vice, & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici réproché,
Je vous avouë enfin, Madame, en confidence :
Qu'avec vous trop long-tems j'ai gardé le ſilence
Sur un fait dont pourtant j'aurois dû vous parler ;
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis Amant aimé d'une Veuve adorable.
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable.
C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez s'il étoit ſçû, de la vive douleur
De tous nos Courtiſans qui ſoupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a ſerré ce lien,
Depuis deux jours entiers, & vous n'en ſavez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étois à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'un ſi belle flâme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je ſuis ſûre, Damis, que cette confidence.
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Eh ! eh !... mais enfin entre nous,
Songez au vrai bonheur, qui vient s'offrir à vous;
Hortenſe a des appas : mais de plus cette Hortenſe
Et le meilleur parti qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſai.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des loix,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flâter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je ſais mieux, je ſai plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit ; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe ;
Mais juſques dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſur-tout de ſe voir en ſpectacle à la Cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flâte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle en un mot quel ſort vous a produit ?

Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit.
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes Seigneurs la cohuë éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne ſuis point reçû,
Je l'ai long-tems lorgnée, & grace au ciel j'ai plû.
D'abord elle rendit mes Billets ſans les lire;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux eſpoir,
Et je dois en un mot l'entretenir ce ſoir.

EUPHEMIE.

Eh bien, je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La mere d'un Amant qui nous plaît, qui nous aime,
Eſt toujours, que je crois, reçuë avec plaiſir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hymenée,
Qui fera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plûtôt & ſa main & ſa foi;
Je vous y ſervirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mere plus tendre, une amitié plus pure;
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'eſt tout ce que je vœux.

SCENE II.

DAMIS *ſeul.*

MA mere n'a point tort, je ſai bien qu'en ce monde
Il faut, pour réüſſir, une adreſſe profonde.

Hors dix ou douze amis à qui je puis parler,
Avec toute la Cour je vais diſſimuler.
Çà pour mieux eſſayer cette prudence extrême,
De nos ſecrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu ſans témoins, ſans jaloux,
Tout ce que la Fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité; mais ce n'eſt point un vice
De ſavoir ſe connaître, & ſe rendre juſtice.
On n'eſt pas ſans eſprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du Roi.
Il faut bien s'avouer que l'on eſt fait à peindre;
On danſe, on chante, on boit, on ſait parler & feindre
Colonel à treize ans, je penſe avec raiſon,
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en eſpérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortenſe.
Poſſeſſeur une fois de toutes ſes beautés
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais ſans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être ſoupçonné, ſans paraître volage,
Et mangeant en ſix mois la moitié de ſon bien,
J'aurai toute la Cour ſans qu'on en ſache rien.

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

EH! bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'eſtropie...

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſiéme fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois.
Réjouïs-toi, je ſuis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venois pour vous dire....

DAMIS.

Oh ! parbleu tu m'aſſommes
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétens pas vous réjouir auſſi.
Vous avez ſur les bras une fâcheuſe affaire.

DAMIS.

Eh ! eh ! pas ſi fâcheuſe.

TRASIMON.

Erminie & Valere
Contre vous en ces lieux déclament hautement;
Vous avez parlé d'eux un peu légerement ;
Et même depuis peu le vieux Seigneur Horace
M'a prié....

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarraſſe.
Horace eſt un vieux fou, plûtôt qu'un vieux Seigneur,
Tout charmarré d'orgueïl, & pétri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la Cour, important à la Ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour Madame Erminie, on ſait aſſez comment

Je l'ai priſe & quittée un peu trop bruſquement.
Qu'elle eſt aigre, Erminie, & qu'elle eſt tracaſſiére !
Pour ſon petit Amant mon cher ami Valere,
Tu le connais un peu ; parle ; as-tu jamais vû
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu?
A propos, on m'a dit hier en confidence,
Que ſon grand frere aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçu chez Clarice avec quelque faveur,
Que la groſſe Comteſſe en creve de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe ?

TRASIMON.

Vous ſavez, que le Sexe aſſez peu m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même, & le Sexe, ma foi,
A la Ville, à la Cour, me donne aſſez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON,

Puis-je vous y ſervir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien,
Damis, s'il eſt ainſi ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié....

TRASIMON.

C'eſt cette amitié même
Qui me fait éviter avec un ſoin extrême
Le fardeau d'un ſecret au hazard confié,
Qu'on me dit par faibleſſe, & non par amitié,
Dont tout autre que moi ſeroit dépoſitaire,
Qui de mille ſoupçons eſt la ſource ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit,

Moi d'en avoir trop ſçu, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoique tu puiſſes dire,
Pour te faire plaiſir je veux du moins te lire
Le Billet qu'aujourd'hui....

TRASIMON.

Par quel empreſſement....

DAMIS.

Ah! tu le trouvera écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puiſque vous le voulez enfin....

DAMIS.

C'eſt l'Amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras, comme on m'aime.
La main, qui me l'écrit, le rend d'un prix.... vois-tu.
Mais d'un prix.... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, pluſieurs Laquais.

Un Laquais.

MOnſeigneur?

DAMIS.

Remontez vîte à la Gallerie,
Retournez chez tous ceux que j'ai vû ce matin:
Allez chez ce vieux Duc.... ah! je le trouve enfin.

Ces Marauds l'ont mis-là par pure étourderie.
A ſes Gens.
Laiſſez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Paſquin tenant un billet à la main.*

OUï, tout le long du jour demeure en ce Jardin:
Obſerve tout, vois tout, redis-moi tout, Paſquin;
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortenſe.
Ah! je ſaurai....

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

VOici le Marquis qui s'avance.
Bon jour, Marquis.
CLITANDRE *un billet à la main.*
Bon jour.
DAMIS.
Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air ſi morne,

Que je crois....

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas ! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là ?

CLITANDRE *bas.*

Que je ſuis malheureux !

Ça, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,

Le Marquis entendra le billet de ma Belle.

CLITANDRE *bas en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle Lettre ! Hortenſe.... ah ! R. la cruelle !

DAMIS *à Clitandre.*

C'eſt un billet à faire expirer un Jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre ſort eſt doux ?

DAMIS.

Il le faut avouer, les Femmes de la Ville,
Ma foi, ne ſavent point écrire de ce ſtile.

Il lit.

» Enfin je céde aux feux dont mon cœur eſt épris;
» Je voulois le cacher, mais j'aime à vous le dire.
» Eh ! pourquoi ne vous point écrire
» Ce que cent fois mes yeux vous ont ſans doute appris ?
» Ouï, mon cher Damis, je vous aime,
» D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflâmer.
» Craignant votre jeuneſſe, & ſe craignant lui-même,
» A fait ce qu'il a pû pour ne vous point aimer.
» Puiſſai-je, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
» Ne me la jamais reprocher !
» Plus je vous montre ma tendreſſe,

» Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand soin d'obéir à la Dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une discrete flâme.

CLITANDRE.

Heureux, qui d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels Billets & ne les montre pas.

DAMIS.

Vous trouvez donc la Lettre....

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.
Que vous seriez charmés si vous saviez son nom!
Mais dans ce Monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons; mais c'est avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien dissimuler.
Je vois que vous pensez, & la Cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! croit..jusqu'à présent la chose allait fort bien:
Nous nous étions aimés, quittés, répris encore;
On en parle partout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché,
Mais, par ma foi, j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guére.

DAMIS.

La Julie eſt aimable, il eſt vrai, mais légére.
L'autre eſt ce qu'il me faut; & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez, allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce Portrait, mon cher ami Clitandre.
Ça, dis-moi, ſi jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux?
C'eſt Macé qui l'a peint, c'eſt tout dire, & je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte Ciel! c'eſt Hortenſe?

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma Couſine, & chérit ſon honneur,
Et qu'un pareil aveu....

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne,
J'ai ſix Couſines, moi que je vous abandonne;
Et je vous les verrois lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs Billets, ſans m'en inquiéter.
Il nous ſeroit beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec ſoin ſur nous l'honneur de nos Couſines.

Nous aurions trop à faire à la Cour, & ma foi,
C'eſt aſſez que chacun réponde ici pour ſoi.

TRASIMON.

Mais Hortenſe, Monſieur....

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore.
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore,
Et je l'épouſerai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvoit-on m'outrager?

DAMIS.

Nos nôces, croyez-moi, ne ſeront point ſecrettes;
Et vous n'en ſerez pas, tout Couſin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monſieur Damis, on peut vous faire voir,
Que ſur une Couſine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

QUe je hais ce Cenſeur, & ſon air pédanteſque,
Et tous ces faux éclats de vertu romaneſque!
Qu'il eſt ſec! qu'il eſt brute, & qu'il eſt ennuyeux!
Mais tu vois ce Portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je ſois maître,
Qu'il faut diſſimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être,
Qu'au coin de cette Boëte il manque un des Brillans :
Mais tu ſais, que la Chaſſe hier dura long-tems.
A tout moment on tombe, on ſe heurte, on s'accroche.
J'avois quatre portraits balottés dans ma poche.
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité,
La Boëte s'eſt rompuë, un Brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la ville,
Paſſe chez la Frenaye ; il eſt cher, mais habile:
Choiſis comme pour toi l'un de ſes Diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu; ne montre aumoins ce Portrait à perſonne.

CLITANDRE *à part.*

Ou ſuis-je ?

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne,
Sois diſcret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il ?....

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent.
Va de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Eh ! peut-on poſſéder ce que le cœur déſire,
Etre heureux, & n'avoir perſonne à qui le dire?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré ?
C'eſt n'avoir point d'amis qu'être ſans confiance.
C'eſt n'être point heureux que de l'être en ſilence.
Tu n'as vû qu'un Portrait & qu'un ſeul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah ! je fremis.

DAMIS.

Ce ſoir, pandant le Bal qu'on donne,
Je dois, ſans être vû, ni ſuivi de perſonne,
Entretenir Hortenſe, ici, dans ce Jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah ! je ſuccombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortu ?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir ?

DAMIS.

Ouï, mon cher, ſur la brune :
Mais le Soleil qui baiſſe, amene ces momens,
Ces momens fortunés déſirés ſi long-tems.
Adieu. Je vais chez toi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur ;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre avanture.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *ſeul.*

Ai-je aſſez retenu mon trouble & ma colére ?
Hélas ! après un an de mon amour ſincére,
Hortenſe en ma faveur enfin s'atendriſſoit ;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amolliſſoit.
Damis en un moment la voit, l'aime, & ſait plaire.

Ce que n'ont pû deux ans, un moment l'a ſçû faire :
On le prévient ! On donne à ce jeune éventé
Ce Portrait que ma flâme avoit tant mérité.
Il reçoit une Lettre.... Ah ! celle qui l'envoye
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joye :
Et pour combler l'affront dont je ſuis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coëffée !
Elle veut à mes yeux lui ſervir de trophée.
Hortenſe, ah ! que mon cœur vous connaiſſoit bien mal !

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENfin, mon cher Paſquin, j'ai trouvé mon Rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monſieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'eſt Damis que l'on aime ;
Oüi, c'eſt cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiſcret à mes yeux de trop d'orgueïl enflé,
Vient ſe vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce Portrait, Paſquin. C'eſt par vanité pure.
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.
C'eſt pour mieux triompher. Hortenſe ! eh ! qui l'eût cru,

Que jamais près de vous Damis m'auroit perdu?

PASQUIN.

Damis eſt bien joli.

CLITANDRE *prenant Paſquin à la gorge.*

Comment ? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat....

PASQUIN.

Aye, ouf ! il eſt vrai que peut-être....
Eh ! ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air...entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfere.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire,
Paſquin, pendant le Bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe & mon Rival doivent ici ſe voir ;
Conſole-moi, ſers moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monſieur....

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un Rival imprudent dérangeons les deſſeins.
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter :
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire ?
J'arrêterois, Monſieur, le cours d'une Riviére,
Un Cherf dans une Plaine, un Oiſeau dans les airs,
Un Poëte entêté qui recite ſes Vers,
Une Plaideuſe en feu qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré, qui court un Bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ſes coups,
Plûtôt qu'un petit Maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême ?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagême.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vû ?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien Portrait ?

CLITANDRE.

Ouï.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet qui vous écrit la Belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette Lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh ! ouï, je le ſai bien.

PASQUIN.

La Lettre eſt ſans deſſus ?

CLITANDRE.

Eh ! ouï, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte & Portrait & Lettre ;
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irois remettre
Un Portrait confié ? ....

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais....

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux....

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici Madame Hortenſe.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

NErine, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux.
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux.
Il eſt ſage, diſcret, honnête-homme, ſincére,
Je le dois eſtimer ; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux !

NERINE.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur ſi fiére ?....

HORTENSE.

Non, je ne devois pas arriver la premiére.

NERINE.

Au premier rendez-vous vous avez du dépit ?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.

Sa mere, ce jour même, a ſçû par ſa viſite
De ſon Fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour Epoux accepter mon amant.
Mais je veux en ſecret lui parler à lui-même,
Sonder ſes ſentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le croi, je le ſai. Mais je veux
Mille fois de ſa bouche entendre ſes aveux,
Voir s'il eſt en effet ſi digne de me plaire,
Connaître ſon eſprit, ſon cœur, ſon caractère,
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, ſi je puis, de lui ſans paſſion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MAdame en grand ſecret, Monſieur Damis mon Maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendroit-il pas?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah! le petit traître!

HORTENSE.

Il ne viendra point?

PASQUIN.

Non me par mon procédé,
Il vous rend ce Portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon Portrait.

PASQUIN.

Reprenez vîte la mignature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte, & de ſa part ce ſoir
J'ai deux Portraits à rendre, & deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel! quelle perfidie!
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du Théâtre.*

JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.

Il court à Damis, & le tire à part.

Vous voyez, Monſeigneur, un des griſons ſecrets,
Qui d'Hortenſe partout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de ſa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Il lit.

Liſons.

Hom... hom... » Vous méritez de me charmer.
» Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime ;
» Mais je ne ſaurais vous aimer.
Eſt-il un trait plus noir & plus abominable ?
Je ne me croyais pas à ce point ineſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la Cour,
Et j'en informerai le Monde dès ce jour.
La choſe aſſûrément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du Théâtre.*

A-t-il pû juſques-là pouſſer ſon infâmie ?

DAMIS.

Tenez ; c'eſt-là le cas qu'on fait de tes écrits.
(*Il déchire le billet.*)

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame : vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits !
(*Elle jette ſon portrait.*)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en piéces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu !
A Paſquin.
Pren ma bourſe. Di-moi, pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix beautés, dont il ſe dit l'amant,

Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également :
Mais ſur-tout à la jeune, à la belle Julie
DAMIS *s'étant avancé vers Paſquin.*
Pren ma bague, & di-moi, mais ſans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la Cour,
Ta maîtreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.
PASQUIN.
Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence ;
Mais un certain Abbé lorgne de près Hortenſe :
Et chez elle, de nuit par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Traſimon ſon couſin.
DAMIS.
Parbleu, j'en ſuis ravi. J'en apprens là de belles,
Et je veux en chanſons mettre un peu ces nouvelles.
HORTENSE.
C'eſt le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.
DAMIS.
Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.
PASQUIN *à Hortenſe.*
Vous n'avez rien, Madame, à déſirer de moi ?
A Damis.
Vous n'avez nul beſoin de mon petit emploi ?
Le Ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE *revenant.*

D'Où vient que je demeure ?

DAMIS.

Je devais être au bal, & danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas ! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encor, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuye.

DAMIS.

Fuir, & me regarder ! Ah ! quelle perfidie !
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir ?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah ! l'effort n'est pas grand, grace à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injustices.

DAMIS.

Ainsi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quéreller ?

HORTENSE.

Que ce discours, ô Ciel ! est plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

DAMIS.

Mais l'indigne billet, que de vous j'ai reçu ?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu ?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle ?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pû jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un seul mot, qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je consens de quitter le Roi, toute la Cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espére,
N'être jamais de rien, cesser partout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu;
Ce prix trop mépriſé d'un amitié trop tendre,
Le voilà: Pouvez-vous ?....

DAMIS.

Ah ! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

Vien-çà, Marquis, vien-ça. Pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

HORTENSE.

Quoi ? Clitandre ſaurait ?....

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,
C'eſt un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame :
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut....

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô Ciel ! quel étourdi !

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle.... il faut que je la ſuive.
Attends-moi.

A Hortenſe.

Demeurez. Ah ! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

JE ſuis, je l'avouerai, dans un grand embarras.
Je les croyois tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyois auſſi. J'ai bien joué mon rôle ;
Ils ſe devroient hair tous deux aſſûrément ;
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle ; Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle : on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai ; mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, & le renvoye.
Je ſens des mouvemens de chagrin & de joye,
D'eſpérance & de crainte, & ne puis déviner,
Où cette intrigue-ici pourra ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis, cher Marquis, parle d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence?
D'où vient que ſon Portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains ? Parle, répons, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Paſquin.*

Et vous, Monſieur le traître,
Vous le Valet d'Hortenſe, ou qui prétendez l'être
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *á Clitandre.*

Monſieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Eh ! Monſieur....

DAMIS.

C'eſt en vain....

CLITANDRE.

Epargnez ce Valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand intérêt peux-tu prendre à ſa vie ?

CLITANDRE.

Je vous en prie encor, & ſérieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi je différe un moment.
Çà, Maraut, apprends-moi la noirceur effroyable.

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, cette affaire eſt embrouillée en diable :
Mais je vous apprendrai de ſurprenans ſecrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monſieur, Hortenſe arrive & pourroit nous entendre.

A Clitandre.

Ah! Monſieur, que dirai-je? Hélas! je ſuis à bout.
Allons tous trois au Bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un Masque à la main, & en domino.*

TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

OUi croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment ? montrer partout, & Lettre & Portrait ?
En public ? à moi-même ? après un pareil trait.
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux ?

TRASIMON.

Il importe fort peu.
Mais qu'il vous deshonnore, il m'importe morbleu,
Et je sai l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu, que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu ? dis-moi ?

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême ;
Je devrois le haïr, peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure en pleurant, il juroit devant toi,
Qu'il m'aimeroit toujours, sans parler de moi ;
Qu'il vouloit m'adorer, & qu'il sauroit se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis-là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la derniére fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au Bal ; il faut l'aller trouver,
Déguiſe-toi. Dis-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur ;
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle,
Je ſaurai ce qu'il penſe, & de moi-même, & d'elle :
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.

A Traſimon.

Ne vous écartez point. Reſtez près de ce bois.
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous appellerai quand il en ſera tems.

SCENE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, & ſon maſque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, & ſurtout ſous le nom de Julie,
Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour ou bien de vanité ;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace :
Mais déja je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino & masquée*, DAMIS.

DAMIS *sans voir Hortense.*

C'Est donc ici la place,
Où toutes les Beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle régle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la Cour n'ait point de Belle,
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Æglé, Doris... Mais qui les peut compter!
Quels plaisirs! quelle file!

HORTENSE *à part.*

Ah! la tête légere!

DAMIS.

Ah! Julie, est-ce vous? vous qui m'êtes si chére!
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable:
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause, & le prix.

Vous êtes en ces lieux la ſeule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'eſt pas connuë encore.
Je ne voudrois jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur, qui n'eut aimé que moi.
Je veux que mon Amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ces rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente Griſons tous ſes pas ſoient comptés.
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent Beautés,
Qu'il me faſſe ſurtout de brillans ſacrifices.
Sans cela je ne puis accepter ſes ſervices.
Un Amant moins couru ne me ſauroit flâter.

DAMIS.

Oh! j'ai ſur ce pied-là de quoi vous contenter.
J'ai fait en peu de tems d'aſſez belles conquêtes:
Je pourrois me vanter de fortunes honnêtes,
Et nous ſommes courus de plus d'une Beauté,
Qui pourroient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui ſont les difficiles.
Et qui ſont avec nous paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encor?

DAMIS.

Eh!...ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie
La petite Iſabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Æglé, Doris?...

HORTENSE.

Quelle offrande eſt ce-là?
On m'offre tous les jours ces ſacrifices-là.
Ces Dames entre nous ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des Beautés, qui ſoient plus reſpectées,

Et dont je puiſſe au moins triompher ſans rougir.
Ah ! ſi vous aviez pû forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux ménages de Cour toujours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagnât les pas,
Qui ſage en ſa conduite évitât les éclats ;
Enfin qui pour vous ſeul eût eu quelque faibleſſe!

DAMIS *s'aſſeyant auprès d'Hortenſe.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine Maîtreſſe
A qui ce portrait-là reſſemble trait pour trait :
Mais vous m'accuſeriez d'être trop indiſcret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avois quelque peu de prudence,
Si je voulois parler, je nommerois Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi !
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi ;
Elle n'eſt près de vous ni touchante, ni belle,
De plus certain Abbé fréquente trop chez elle,
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon Couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du Jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie !
Contraignons-nous encor. Ecoutez, je vous prie,
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE. *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace & l'impoſture ?

DAMIS.

Non, je ne vous ments point, c'eſt la vérité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître !

DAMIS.

Eh ! ſur cela quel eſt votre ſouci ?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plûtôt....

HORTENSE.

Non, je ne ſçaurois croire,
Qu'elle vous ait cédé cette entiére victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.

Il lui donne la Lettre.

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *ſe démaſquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai reparé ma faute enfin ; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le Portrait & la Lettre,
Qu'à ces indignes mains j'avois oſé commettre.
Il eſt tems, Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE XXI.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

SI je ne vous ſuis point un objet de courroux;
Si vous m'aimez encor, à vos loix aſſervie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, à vos pieds un malheureux Amant
Devroit mourir de joye & de saisissement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avois bien dit, que je la rendrait sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste Ciel ! désormais à qui peut-on parler ?

FIN.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la premiére fois le 11. Décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

Cette Tragédie fut jouée pour la premiére fois en 1730. *C'eſt de toutes les Piéces de notre Auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux Repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de Langues, & que les Nations étrangéres aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premiéres Editions.*

DISCOURS
SUR LA
TRAGEDIE
A MYLORD,
BOLINGBROOKE.

De la Rime & de la difficulté de la verſification Françaiſe. Tragédies en proſe. Exemples de la difficulté des vers Français. La Rime plaît aux Français, même dans les Comédies. Caractère du Théâtre Anglais. Défaut du Théâtre Français. Exemple du Caton *Anglais. Comparaiſon du* Manlius *de M.* de la Foſſe, *avec* la Veniſe *de M.* Otway. *Examen du* Jules Céſar *de* Shakeſpear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienſéances & unités. Cinquiéme Acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du ſpectacle dans la Tragédie. Conſeils d'un excellent Critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, MYLORD, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des Juges très-éclairés, & d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pû rendre cet hommage. Mais vous ſavez que la Tragedie

de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Fakener*, ce digne & vertueux Citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe Anglaiſe le premier Acte de cette piéce, à-peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convénable à votre Théâtre. (*) Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente BRUTUS, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de Français auſſi-bien que d'Anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer ; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage, & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avouë, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une Tragédie Françaiſe. Je m'étais preſque accoûtumé à penſer en Anglais : je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant ; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée ; il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réüſſir dans un Art, il le faut cultiver toute ſa vie.

(*) *Il y a un* Brutus *d'un Auteur nommé* Lée ; *mais c'eſt un Ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.*

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carriére, ce fut la ſévérité de notre Poëſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos Tragédies en vers non rimés, d'allonger, & ſurtout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un Poëte Anglais, diſais-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa langue à ſon génie; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carriére vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourions jamais ſecouer le joug de la rime; elle eſt eſſentielle à la Poëſie Françaiſe. Notre langue ne comporte point d'inverſions: nos vers ne ſouffrent point d'enjambement: nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves: nos céſures & un certain nombre de pieds ne ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification; la Rime eſt donc néceſſaire aux vers Français. De plus, tant de grands Maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Deſpréaux*, ont tellement accoûtumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autres; & je le répéte encore, quiconque voudrait ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ſerait regardé avec raiſon, non pas

comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut se soutenir dans l'ancienne carriére.

On a tenté de nous donner des Tragédies en prose ; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réüssir ; qui a le plus ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au Public, Je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veronese*, quelqu'un venait placer ses desseins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces Peintres ? On est accoûtumé dans les fêtes, à des danses & à des chants ; serait-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela serait plus aisé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les Théâtres tragiques, & de plus toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un Auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant, qu'il paraisse toujours libre : & nous ne reconnaissons pour Poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé *Regnier Desmarais*, de l'Académie Française, & de celle de *la Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit

duiſit *Anacréon* en Italien avec ſuccès ; & ſes vers Français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pû être ſupportables en leur langue?

Je ſai combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant Evêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous impoſons de gayeté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, MYLORD, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non-ſeulement elle eſt néceſſaire à notre Tragédie, mais elle embélit nos Comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément ; les portraits de la vie humaine ſeront toujours plus frappans en vers qu'en proſe ; & qui dit *Vers* en Français, dit néceſſairement des vers rimés : en un mot, nous avons des Comédies en proſe du célébre *Moliere*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette maniére nouvelle.

Ne pouvant, MYLORD, hazarder ſur le Théâtre Français des vers non rimés tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avouë, que le Théâtre Anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne Tragédie ; mais en récompenſe, dans ces piéces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les Auteurs Tragiques de votre Nation, cette pureté, cette conduite réguliére, ces bienſéances de l'action & du ſtyle,

cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'Art, qui ont établi la réputation du Théâtre Français depuis le grand *Corneille*. Mais vos piéces les plus irréguliéres ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des Tragédies eſtimées, qui ſont plûtôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un évément. Un Auteur Italien m'écrivait dans une lettre ſur les Théâtres : *Un Critico del noſtro Paſtor fido diſſe che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi Madrigali, crédo, ſe viviſſe, che direbbe delle Tragedie Franceſe che ſono un riaſſunto di belle Elegie e ſontuoſi Epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de hazarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une Nation accoûtumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas d'*uſage*.

L'endroit où l'on joüe la Comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encor une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peu reprocher à quelques-unes de nos piéces. Les bancs qui ſont ſur le Théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable. Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les Anciens, ſont rarement convenables à la piéce. Il empêche ſurtout que les Acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos Théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes

gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot ? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon pere, qui s'écrie : « Heureux jeune homme, tu es mort » pour ton païs ! O mes amis, laiſſez-moi comp- » ter ces glorieuſes bleſſures ! Qui ne voudrais » mourir ainſi pour la patrie ? Pourquoi n'a-t-on » qu'une vie à lui ſacrifier ? ... Mes amis, ne » pleurez point ma perte, ne regrettez point » mon fils, pleurez Rome, la maîtreſſe du mon- » de n'eſt plus : ô liberté ! ô ma patrie ! ô ver- » tu ! &c. » Voilà ce que feu M. *Adiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joüé, traduit en Italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous hazardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déja le Parterre qui ſe recrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'Auteur de notre Tragédie de *Manlius* prit ſon ſujet de la piéce Anglaiſe de M. *Otvvay*, intitulée, *Veniſe ſauvée*. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du Marquis de *Bedemar*, écrite par l'Abbé de *St. Réal* ; & permettez-moi de dire en paſſant, que ce morceau d'hiſtoire, égale peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus de la piéce d'*Otvvay*, & de notre *Manlius*. Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'Auteur Français à déguiſer ſous des noms Romains une avanture connuë, que l'Anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au Théâtre de Londres, qu'un Ambaſſadeur Eſpagnol s'appellât *Bedemar*, & que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier*, de *Jaques-Pierre*, d'*Elliot* ; cela ſeul en France eût pû faire tomber la piéce.

Mais voyez qu'*Otvvay* ne craint point d'aſſembler tous les conjurés. *Renaud* prend leurs ſermens, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & ſoupçonneux ſur *Jaffier* dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de *St. Réal. Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie ſera bientôt funeſte aux Tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'Auteur Français ? Il a craint de hazarder tant de perſonnages ſur la ſcène ; il ſe contente de faire réciter par *Renaud* ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne ſentez-vous pas par ce ſeul expoſé combien cette ſcène Anglaiſe eſt au-deſſus de la Françaiſe, la piéce d'*Otvvay* fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe ?

Avec quel plaiſir n'ai-je point vû à Londres votre Tragédie du *Jules Céſar* ; qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre Nation ? Je ne prétens pas aſſûrément approuver les irrégularités barbares dont elle eſt remplie. Il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage compoſé dans un ſiécle d'ignorance, par un homme qui même ne ſavait pas le Latin, & qui n'eut de Maître que ſon génie ; mais au milieu de tant de fautes groſſiéres, avec quel raviſſement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du ſang de *Céſar*, aſſembler le Peuple Romain, & lui parler ainſi du haut de la Tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un

de vous qui ait été attaché à Céſar, *qu'il ſache que* Brutus *ne l'étoit pas moins : Oui, je l'aimais, Romains : & ſi vous me demandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* Céſar *vivant, & mourir ſes eſclaves, plûtôt que d'acheter votre liberté par ſa mort ? Céſar était mon ami, je le pleure ; il étoit heureux, j'applaudis à ſes triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude ? S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il quelqu'un aſſez infâme pour oublier qu'il eſt Romain ? Qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.*

CHŒUR DES ROMAINS.

Perſonne, non, Brutus, *perſonne.*

BRUTUS.

Ainſi dont je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du Directeur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au châtiment de* Céſar, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.*

LE CHŒUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, raméne inſenſiblement

ces eſprits ſuperbes ; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar*, & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excitent au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs Théâtres un chœur compoſé d'Artiſans & de Plébéïens Romains : que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la Tribune aux harangues ; c'eſt à la coûtume, qui eſt la Reine de ce Monde, à changer le goût des Nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont hazardé des ſpectacles non moins revoltans pour nous. *Hippolite* briſé par ſa chûte, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctete* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un ſang noir coule de ſa playe. *Oedipe* couvert de ſang qui dégoutte encor des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de *Clitemneſtre*, que ſon propre fils égorge, & *Electre* crie ſur le Théâtre : *Frappez, ne l'épargnez pas ; elle n'a pas épargné notre pere. Promethée* eſt attaché ſur un rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de Tragédies Grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſai bien, que les Tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'Art était dans ſon enfance à Athènes du tems d'*Æſchyle*, comme à Londres

du tems de *Shakeſpear*; mais parmi les grandes fautes des Poëtes Grecs; & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſinguliéres beautés; & ſi quelques Français, qui ne connaiſſent les Tragédies & les mœurs étrangéres que par des traductions, & ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir des couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi ſurtout les Anglais ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles, nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer, que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpear*, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire, qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encor que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent ni de Monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe, pourquoi il eſt permis à nos Héros & à nos Héroïnes de Théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Athalie* qui ſe poignarde pour ſon

amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar* ? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de ſon pere, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain ; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance Françaiſe ; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoûtumeraient-ils pas ? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois Interlocuteurs, &c. ſont des loix, qui, ceme ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des régles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des régles fondamentales du Théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inſéré dans une piéce trop d'événement, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa piéce d'un ſeul fait ; & s'il prend deux jours & deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures, & dans l'enceinte d'un Palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui hazarderait un ſpectacle horrible ſur le Théâtre ; il ne choquerait point la vraiſemblance ; & cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'Auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action, qui, ſans un ſtyle ſublime,

ſublime, ne ſerait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille* dans ſa *Rodogune*. Il fait parraître une mere, qui en préſence de la Cour & d'un Ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils & ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main; elle leur préſente la coupe empoiſonnée, & ſur leur refus & leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poiſon qu'elle leur deſtinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, & une exécution de Maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpear*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait pût faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent repétée; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les Hiſtoires. La ſeule piéce où M. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant ſur un Trône, ſa nourrice & des Prêtres qui l'environnent, une Reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle n'était que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ſerait

qu'un Décorateur, & non un Poëte Tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la Tragédie de *Monteſume* à Paris; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un Palais d'un goût magnifique & barbare; *Monteſume* paraiſſait avec un habit ſingulier; des eſclaves armés de fléches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit Grands de ſa Cour, proſternés le viſage contre terre: *Monteſume* commençait la piéce en leur diſant:

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma: mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette Tragédie.

Pour moi j'avouë, que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène Françaiſe le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans *Oedipe* un Chœur de Thébains, qui diſait:

O mort, nous implorons ton funeſte ſecours;
O mort, vien nous ſauver, vien terminer nos jours:

Le Parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvoit être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'Acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Peres de Rome, qui ſans doute devraient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire que de mettre ſur le Théâtre des aſſaſſinats, des rouës, des potences, des ſorciers & des revenans. Auſſi, la Tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à M. *Addiſſon* votre ſucceſſeur dans le Miniſtère, cette Tragédie la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre Nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la maniére ſinguliére de dire des choſes communes ; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands Poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni avanture romaneſque dans le quatriéme livre de *Virgile* ; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. M. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de *Deſpréaux* :

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage on vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages Dramatiques, que l'art d'un Acteur, & la figure & la voix d'une Actrice ont fait valoir ſur nos Théâtres. Combien de piéces mal écrites ont eu

plus de représentations que *Cinna* & *Britannicus*; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles Poëmes, au lieu qu'on sait *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes; l'ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont mépriſés, tandis que leurs Auteurs s'applaudiſſent dans leurs Préfaces.

Des Critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une Tragédie dont le titre eſt JUNIUS BRUTUS? pourquoi j'ai mêlé cette paſſion avec l'auſtére vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambaſſadeur.

On reproche à notre Nation d'avoir amolli le Théâtre par trop de tendreſſe; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiécle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matiére?

Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies me paraît un goût efféminé; l'en proſcrire toujours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le Théâtre, ſoit Tragique, ſoit Comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines; l'ambition d'un Prince eſt repréſentée dans la Tragédie; la Comédie tourne en ridicule la vanité d'un Bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intriques d'une Citoyenne; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre*; de même l'amour vous amuſe dans un Roman, & il vous tranſporte dans la *Didon* de *Virgile*. L'amour dans une Tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'*Enéide*; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal-à-propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette paſſion ſur le Théâtre d'Athènes ; premiérement, parce que leurs Tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les Poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſiéme raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de Comédiennes ; les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les Auteurs n'auraient guére entendu leurs intérêts, ni connu leur Auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos Héros de Théatre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénére quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, piéce très-ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitait d'un ton ſéduiſant l'*Eſopus* du dernier ſiécle.

Ah ! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur ont pû troubler la paix :
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,

La mienne a pris encor une force nouvelle ;
Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Veniſe ſauvée, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes aſſez indécens, juſqu'à dire qu'il eſt venu à elle *un buton d.*, déboutonné.

Pour que l'amour ſoit digne du Théâtre tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la piéce, & non qu'il ſoit amené par force pour remplir le vuide de vos Tragédies & des nôtres, qui ſont toutes trop longues ; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement tragique, regardée comme une faibleſſe, & combattuë par des remords : Il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'eſt pas invincible ; ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour d'égloguе ou de comédie.

C'eſt à vous, MYLORD, à décider ſi j'ai remplir quelques-unes de ces conditions ; mais que vos amis daignent ſurtout ne point juger du génie & du goût de notre Nation par ce diſcours, & par cette Tragédie que je vous envoye. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les Lettres en France avec moins de ſuccès ; & ſi les ſentimens, que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont déſapprouvés, c'eſt-à-moi ſeul qu'en appartient le blâme.

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, } Conſuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, Confidente de Tullie.

ARONS, Ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, Ami de Titus.

PROCULUS, Tribun Militaire.

ALBIN, Confident d'Arons.

SENATEURS.

LICTEURS.

La Scène eſt à Rome.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, LES SENATEURS.

(Le Théâtre repréſente une partie de la maiſon des Conſuls ſur le Mont Tarpeïen ; le Temple du Capitole ſe voit dans le fond. Les Sénateurs ſont aſſemblés entre le Temple & la maiſon, devant l'Autel de Mars. Brutus & Valerius Publicola, Conſuls, préſident à cette aſſemblée ; les Sénateurs ſont rangés en demi-cercle. Des Licteurs avec leurs faiſceaux ſont debout derrière les Sénateurs.)

BRUTUS.

DEſtructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & nos Loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe Toſcan qui ne parloit qu'en Maître,

Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce Tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat, & craint un Peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un Ambaſſadeur.
Arons, qu'il nous députe en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce Temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre;
Il le faut à ſon Roi renvoyer ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre Fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie;
Je ſai tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſai, qu'à votre exemple il ſauva les Romains:
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome, aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces Tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'Etat;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos Frontiéres,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes priéres.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pû nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambaſſadeur d'un Roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueïl ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur ſéduiſant langage;

Tout art t'eſt étranger, combattre eſt ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités ?
Tombe, ou punis les Rois, ce ſont-là tes Traites.

BRUTUS.

Rome ſait à quel point ſa liberté m'eſt chére,
Mais, plein du même eſprit, mon ſentiment différe.
Je vois cet Ambaſſade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux Citoyens Romains.
Accoûtumons des Rois la fierté deſpotique,
A traiter en égale avec la République,
Attendant que le Ciel rempliſſant les Décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en Sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous ſommes,
Et l'Eſclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards,
Il la verra dans vous, vous êtes ſes remparts.
Qu'il révere en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble,
Qu'il paraiſſe au Sénat, qu'il l'écoute & qu'il tremble.

Les Sénateurs ſe levent, & s'approchent un moment, pour donner leur voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis.
Rome & vous, l'ordonnez. A regret j'y ſouſcris;
Licteurs, qu'on l'introduiſe, & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts:
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers;

De notre liberté ſoutenez la quérelle ;
Brutus en eſt le pere, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(*Arons entre par le côté du Théâtre, précédé de deux Licteurs, & d'Albin ſon Confident ; il paſſe devant les Conſuls & le Sénat, qu'il ſaluë, & il va s'aſſeoir ſur un ſiége préparé pour lui ſur le devant du Théâtre.*)

ARONS.

COnſuls, & vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages ennemis ;
De voir tous ces Héros, dont l'équité ſévere
N'eut juſques aujourd'hui, qu'un reproche à ſe faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce Peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui menace & qui craint, régne & ſert en un jour,
Dont l'audace.....

BRUTUS.

Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les Citoyens de Rome ;
La gloire du Sénat eſt de repréſenter
Ce Peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous, quittez la flâterie ;
Ce poiſon qu'on prépare à la Cour d'Etrurie,
N'eſt point encore connu dans le Sénat Romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,

Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zéle
N'aſſûrer aux Romains qu'une chûte plus belle;
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du peuple Romain le Sénat eſt le pere,
Porſenna l'eſt des Rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes Autels,
Où jadis atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vû chacun de vous, brûlant d'un autre zéle,
A Tarquin votre Roi, jurer d'être fidéle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vû dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet Autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien;

Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien :
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidéle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il ſerait vrai, que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe ;
Quel homme eſt ſans erreur ? & quel Roi ſans faibleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere ;
Il détourne les yeux ; le plaint & le révére.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux ?
Nous ſommes leurs enfans ; leurs juges ſont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colére,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévere,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir Monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems : chaque Etat a ſes loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des Maîtres :
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'Univers fût eſclave comme eux.
La Grece entiére eſt libre, & la molle Ionie

Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses Souverains, mais jamais absolus.
Son premier Citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avouë, a fait un mauvais choix:
Chez les Toscans, chez vous, elle a choisi ses Rois;
Ils nous ont apporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur Cour, avec la tyrannie.

Il se leve.

Pardonnez-nous, grands Dieux! si le Peuple Romain
A tardé si long-tems à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtriéres,
De notre obéissance a rompu les barriéres.
Sous un Sceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvaient à leur tour, être las des Tyrans,

Les Consuls descendent ves l'Autel, & le Sénat se leve.

O Mars! Dieu des Héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton Autel sacré, Mars, reçoi nos sermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître,
Qui regrettât les Rois, & qui voulût un Maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens:
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom, plus odieux encore

Que le nom des Tyrans, que Rome entiére abhorre.

ARONS *avançant vers l'Autel.*

Et moi, ſur cet Autel, qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du Roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa quérelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon Pere & tous les Souverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connaiſſez bien mal, & Rome & ſon génie.
Ces peres des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cédent,
Leur gloire eſt de dompter les Rois qui les poſſédent.
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un Tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flâteurs,
Qui des enfans des Rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,

Dont

Dont la Cour des Tarquins enyvra ſa jeuneſſe.
Mais je ſai ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la renvoye,
Mon cœur même en conçoit une ſecrette joye.
Qu'aux Tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome & le courroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous ſuffire
Ma maiſon cependant eſt votre ſureté,
Jouiſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna rapportez ma réponſe
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vû dans le Senat Romain.

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre ſa tête;
Suſpendons ces Drapeaux & ces dards tout ſanglans
Que ſes heureuſes mains ont ravis aux Toſcans.
Ainſi puiſſe toujours, plein du même courage,
Mon ſang digne de vous, vous ſervir d'âge en âge,
Dieu, protégez ainſi contre nos ennemis
Le conſulat du Pere, & les armes du Fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN.

Qui ſont ſuppoſés être entrés de la Sale d'Audience dans un autre appartement de la maiſon de Brutus.

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueïl inflexible,
Cet eſprit d'un Sénat qui ſe croit invincible?
Il le ſerait, Albin, ſi Rome avoit le tems
D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur;
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de ſon cœur.
Sous le joug des Tarquins, la Cour & l'eſclavage
Amolliſſoit leurs mœurs, énervoit leur courage;
Leurs Rois trop occupés à dompter leurs Sujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix.
Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie;
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur Maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde:
Affranchiſſons la terre: & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il?...

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre.

A tout heure il y vient. Titus eſt ſon apppui.

ARONS.

As-tu pû lui parler ? Puis-je compter ſur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire ;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du païs excitait ſa valeur ;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux,
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCENE V.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GEnereux Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon Roi
Des Sénateurs Romains n'ont pû tenter la foi !
Les plaiſirs d'une Cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pû porter d'atteinte!
Ces fiers Patriciens ſont-ils autant de Dieux
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice ?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter ; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueïl foule aux pieds l'orgueïl du diadême :
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-mêmes,
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre en ſont les oppreſſeurs :
Sous les noms ſéduiſans de Patrons & de Peres,
Ils affectent des Rois les démarches altiéres.
Rome a changé de fers, & ſous le joug des Grands,
Pour un Roi qu'elle avait, à trouvé cent Tyrans.

ARONS.

Parmi vos Citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage ?

MESSALA.

Peu ſentent leur état, leurs eſprits égarés
De ce grand changement ſont encor enyvrés.
Le plus vil Citoyen dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les Rois, penſe être Roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis,
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles,
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpére ?
Serviront-ils leur Prince ?

MESSALA.

Ils ſont Prêts à tout faire :
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas,
Qu'en aveugles Sujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique,

De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zéle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un Tyran, qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup, mais devenu leur maître
Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les Grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux ;
Ils demandent un Chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage ;
Un Chef aſſez puiſſant pour obliger le Roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi ;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un Chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices ?
Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du Conſulat lui mérita l'honneur.
Je ſai, qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſai, qu'il murmure :
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure ;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.

J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer ;
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire ;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire ?
Rome, un Conſul, un pere, & la haine des Rois,
Et l'horreur de la honte, & ſurtout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflâme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait ;

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur :
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime ; & craint d'être ſenſible ;
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens & du cœur d'un ſeul homme
Qu'aujourd'hui, malgré moi depend le ſort de Rome !

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la Princeſſe, un peu d'expérience
M'a pû du cœur humain donner quelque ſcience:
Je lirai dans ſon ame, & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége, où j'attends les Romains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter un Appartement du Palais des Conſuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NOn, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié;
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
Et dit trop & trop peu, m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur,
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand Secret de Rome,
Ces plaintes d'un Héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pû devorer ſi long-tems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flâme,
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,
Eteignoit-elle en vous de ſi chers ſentimens?

Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens ?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie !

TITUS.

Ah ! j'aime avec tranſport : je hais avec furie,
Je ſuis extrême en tout, je l'avouë & mon cœur
Voudroit en tout ſe vaincre, & connaît ſon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos bleſſures,
Déguiſer votre amour & non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Meſſala ? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce Sénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire :
Je ſentais du plaiſir à parler de ma gloire.
Mon cœur, enorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte ;
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte !

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte & ce grand repentir ?
Et de quels ſentimens auriez vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Eh bien ! l'ambition, l'amour & ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce conſeil de Rois l'orgueil inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me diſpute un rang,
Brigué par ma valeur & payé par mon ſang :
Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enleve Tullie.
On te l'enleve, hélas ! trop aveugle courroux,

Tu

Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avouërai, ce feu, que j'avais ſçû contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait : elle partait ; mon cœur
De ſa funeſte flâme allait être vainqueur :
Je rentrais dans mes droits : je ſortais d'eſclavage.
Le Ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage ?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des Rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix ?
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate,
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance ?

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fai-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce Sénat de Tyrans, dont l'orgueïl nous maîtriſe ?
Non ; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi ! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, Amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir, victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pû gagner l'une, & ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flâter mon eſprit éperdu ?
Moi, j'aurais pû fléchir ſa haine ou ſa vertu ?

N'en parlons plus : tu vois les fatales barriéres
Qu'élevent entre nous nos devoirs & nos peres :
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le Ciel lui rend Juſtice;
Il l'a fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce Ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un Empire plus doux ;
Et ſans ce fier Sénat, ſans la guerre, ſans vous...
Pardonnez ; vous ſavez, quel eſt ſon héritage ;
Son frere ne vit plus, Rome était ſon partage.
Je m'emporte, Seigneur: mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr ;
Si mon ſang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, croi-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avouë, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon ;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'Ambaſſadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah ! quel funeſte honneur !
Que me veut-il ? C'eſt lui qui m'enléve Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pû pour ſauver cet Etat,
Sonffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon païs,
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous êtiez digne, & d'un prix plus auguſte;
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des Rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vû Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce Maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'appéſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui, qui s'il n'uſurpait les droits de la Courtone,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rens grace à vos ſoins, Seigneur, & mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point, ſi votre politique

Penſe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert, & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le hair:
Je le hais; mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute quérelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réünis,
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut-être,
Que l'éclat d'une Cour, & le ſceptre d'un Maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flâtez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous, la liberté m'eſt chére:
Quoique né ſous un Roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, & n'en joüiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République?
Vos loix ſont vos Tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur:
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur Eſclave.
Le Citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous

Trop d'éclat l'effarouche, il voit d'un œil ſévere,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſai bien, que la Cour, Seigneur, a ſes nauffrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon Ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flâteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un Maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſéveres Loix ſe taiſent devant nous.
Ah ! que né pour la Cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !
Je vous l'ai déja dit ; il vous aimait, Seigneur ;
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur ;
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vû ſa Cour, & je l'ai dédaignée.
Je pouvais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être Tyran ſous lui.
Grace au Ciel ! je n'ai point cette indigne faibleſſe :
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir :
Je combattrai vos Rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance;
Mais songez, que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils & son malheur,
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon Empire & ma fille.

TITUS *en se détournant.*

Sa fille ! Dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

ARONS *en regardant Titus.*

Je la raméne au Roi, que vous abandonnez :
Elle va loin de vous, & loin de sa patrie,
Accepter pour Epoux le Roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son pere, opprimez son Etat.
J'espére que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écrasées,
Du Sénat & du Peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA,

TITUS.

AH ! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse !
Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me presse !
Moi j'aurai pû !...mais non, Ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas ! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore !
Il a lû dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa Cour,
Insulter aux projets d'un téméraire amour.

J'aurais pû l'épouſer ! lui conſacrer ma vie !
Le Ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie !
Malheureux que je ſuis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole ;
Rome entiére m'appelle aux murs du Capitole.
Le Peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargé de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces Rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir ;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant ?

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonnez point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARrêtez, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire :

MESSALA.

A moi, Seigneur !

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frere,
Laiſſe éclater déja ſa jalouſe colére ;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joye, autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un Miniſtre vieilli dans l'art des Courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon Maître ;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétens ne rien craindre de lui :
Allez lui commander de partir aujourd'hui ;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout ; mon fils avec vous eſt lié,
Je ſai ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié ;
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance.
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer,

Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudriez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome, & lui plaire;
Il aime avenglément ſa patrie & ſon pere.

BRUTUS.

Il le doit; mais ſurtout il doit aimer les Loix;
Il doit en être eſclave, en portet tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vû tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le ſien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher Citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le Conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;
J'ai moi-même à mon fils refuſé mon ſuffrage.
Croyez-moi, le ſuccès de ſon ambition
Serait le premier pas vers la corruption;
Le prix de la vertu ſerait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux pere,
Trop aſſuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oiſiveté.
Le dernier des Tarquins en eſt la preuve inſigne.
Qui nâquit dans la pourpre en eſt rarement digne.
Nous préſervent les Cieux d'un ſi funeſte abus,
Berceau de la molleſſe & tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréſentez-lui mieux ſa véritable gloire;
Etouffez dans ſon cœur un orgueïl inſenſé.

C'eſt en ſervant l'Etat qu'il eſt récompenſé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;
C'eſt l'appui des Romains que dans lui je contemple :
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cet ardeur de l'eſprit d'un jeune homme :
La flâter c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats ;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs,
Si je hais les Tyrans, je hais plus les flâteurs.

SCENE V.

MESSALA *ſeul.*

IL n'eſt point de Tyran plus dur, plus haiſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueïl inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe, qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

JE commence à goûter une juſte eſpérance ;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence ;
Tout ſuccéde à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A t-on bien obſervé la Porte Quirinale ?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos Conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés?
Tarquin eſt-il content ? Crois-tu qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit ;
Il penſe de vos mains tenir ſon Diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les Dieux, ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront desdeſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux:

Ou demain ſous ſes loix Rome ſera rangée :
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un Roi, ſur le Trône remis,
Commande à des ſujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à dompter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
A Albin.
Allez, j'attens ici la Princeſſe en ſecret.
A Meſſala.
Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien ! qu'avez-vous fait ?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
Dans le parti des Rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avais trop préſumé, l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueïl, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions ;
Cependant, qui l'eût crû ? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par dégrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de Roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévere ;

Le ſeul nom des Tarquins irritait ſa colére ;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé ;
Et je hazardais trop, ſi j'avais achevé.

ARONS.

Ainſi de le fléchir Meſſala déſeſpére.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obſtacle à vous donner ſon frere,
Et j'ai du moins ſéduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déja gagné Tiberinus ?
Par quels reſſorts ſecrets, par quelle heureuſe intrigue ?

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis long-tems
De ſon frere & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces ſolemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui dans ſon ame aigrie
Echauffent le poiſon de ſa ſecrette envie.
Cependant que Titus, ſans haine & ſans courroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire;
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſçû peindre à ſes yeux,
Dans une Cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis; au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême ;
Je l'ai vû s'éblouir, je l'ai vû s'ébranler ;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la Porte Quirinale ?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins ;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du Conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du Trône avec Tullie un aſſûré partage ?

MESSALA.

Le Trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le pere ;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire ;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs ;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſai quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fiére ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre,
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui ...

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,

Que les ſubtils détours & tout l'art ſéducteur
D'un Chef de Conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des Conjurés qui ſerviront mon Roi;
C'eſt d'eux que j'attens tout; ils ſont plus forts que moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon pere, & changez ſon deſtin.

Elle lit.

» Le Trône des Romains peut ſortir de ſa cendre:
» Le vainqueur de ſon Roi peut en être l'appui.
» Titus eſt un Héros; c'eſt à lui de défendre
» Un Sceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie;
» Songe que mon deſtin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuſer le Roi de Ligurie;
» Si Titus vous eſt cher, il ſera votre Epoux.
Ai-je bien lû? .. Titus? .. Seigneur ... eſt-il poſſible?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait? ... mais d'où ſait-il? ... & comment? ...
Ah! Seigneur,

Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe ;
Ne tendez point le piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne ſai qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire,
Que le Ciel veut par vous relever cet Empire ;
Que ce Trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon pere, & ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourrait . . .

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes Rois ce Héros s'intéreſſe.
De ces Républicains la triſte auſtérité,
De ſon cœur généreux revolte la fierté ;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage ;
Il penche vers ſon Prince, achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un Diadême,
Préſenté par vos mains, embélli par vous-même ?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre pere,
Ce grand appui de Rome, & ſon Dieu tutelaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un pere, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont désarmé : tout change ; & ta justice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.
A Algine.
Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore :
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais ... n'écoutai-je point un espoir trop flâteur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sai, que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il faira tout pour moi, n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je ...
Algine sort.
Cependant ce changement extrême ...
Ce billet!.. De quels soins mon cœur est combattu!
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu :
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon pere à mes feux va devoir sa Couronne!

De Titus & de lui je ſerai le lien !
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien !
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre ?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports ;
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis; Rome, je te pardonne;
Rome, tu va ſervir, ſi Titus t'abandonne ;
Sénat, tu va tomber, ſi Titus eſt à moi ;
Ton Héros m'aime; tremble, & reconnais ton Roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MAdame, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous ?
Cet ennemi ?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux ;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi ! je ne ſerais plus l'objet de votre haine !
Ah ! Princeſſe, achevez ; quel eſpoir enchanteur
M'éléve en un moment au faite du bonheur ?

TULLIE *en donnant la Lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon pere.

Tandis qu'il lit.

Je puis donc me flâter... mais quel regard ſévére!
D'où vient ce morne accueil, & ce front conſterné?
Dieux.....

TITUS.

Je ſuis des mortels le plus infortuné.
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache ;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus ?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous ; & je n'ai déſormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ! quand ma main te donne un Diadême,
Quand tu peux m'obtenir ; quand tu vois que je t'aime ;
Je ne m'en cache plus : un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai crû ce jour le plus beau de ma vie ;
Et le premier moment où mon ame ravie

Peut de ſes ſentimens s'expliquer ſans rougir,
Ingrat, eſt le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oſes-tu parler de malheur & de crime ?
Ah ! ſervir des ingrats contre un Roi légitime,
M'opprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits;
Ce ſont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets, dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puiſſance.
Choiſi de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un Trône, & de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien ? crains-tu de me l'apprendre ?
Parle, oſe mériter ta grace ou mon courroux.
Quel ſera ton deſtin ? ....

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais....

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princeſſe :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe ;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre,
Et je mourrai plûtôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encor à toi.

TITUS.

Eh bien !, ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, & ſoyez plus que Reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des Rois,
L'amour de mon païs, & l'amour de mes Loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mere,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre pere:
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des Rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ? . . .

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare ;
Non, toute trahiſon eſt indigne & barbare.
Je ſai ce qu'eſt un pere & ſes droits abſolus.
Je ſai...que je vous aime...& ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon ſang & ma Patrie?

TULLIE.

Ta patrie ! ah barbare ! en eſt-il donc ſans moi ?

TITUS.

Nous ſommes ennemis, . . . la Nature, la Loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir ;
Tu m'aime, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MAdame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pû vous rendre à vos Dieux domestiques;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir:
Je vous privai d'un pere, & dûs vous en servir.
Allez, & que du Trône où le Ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux Loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois:
Et si de vos flâteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice,
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, & songez à Tarquin;
Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des Rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'est à vous
De la remettre aux mains d'un pere & d'un époux.

Proculus va vous ſuivre à la porte ſacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paſſion fureur déſeſpérée !

Il va vers Arons.

Je ne ſouffrirai point, non . . . permettez, Seigneur, . . .

Brutus & Tullie ſortent avec leur ſuite.

Arons & Meſſala reſtent.

Dieux ! ne mourrai-je point de honte & de douleur ?

A Arons.

. . . Pourrai-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le tems me preſſe ;
Il me faut ſuivre ici Brutus, & la Princeſſe ;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

Il ſort.

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SOrt, qui nous as rejoints, & qui nous déſunis !
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, ſi tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes ;

Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait, Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain ſcrupule à vos déſirs s'oppoſe ?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impoſe !
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrai vous ſervir!
Peuples, que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance !
J'expoſerais mon pere à ſes Tyrans cruels !
Et quel pere ? Un Héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon païs, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin !

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un Citoyen Romain :
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un Maître.
Seigneur, vous ſerez Roi dès que vous voudrez l'être:
Le Ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'Empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce Conſul, ce Héros, que l'on nomme
Le pere, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enyvre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un Trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande quérelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,

Heureux,

Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des Maîtres,
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des Rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle ;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vû tour à tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on déſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un Tyran, divin ſous un bon Roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi ?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être ?

MESSALA.

Et bien, apprenez donc, que l'on va vous ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouir,
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre ! arrête ; Dieux ! parle... qui ?

MESSALA.

Votre frere.

TITUS.

Mon frere ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi.

TITUS.

Mon frere trahit Rome ?

MESSALA.

Il ſert Rome & ſon Roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pû défendre.

TITUS.

Ciel ! perfide ;.. écoutez : mon cœur long-tems ſéduit

A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous penſez me réduire au malheur néceſſaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frere :
Mais plûtôt votre ſang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous ſervir.
Du ſang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le ſang d'un frere & d'une amante,
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du Conſulat ;
Ou moi-même à l'inſtant déclarant les complices,
Je m'en vai commencer ces affreux ſacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crain mon déſeſpoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambaſſadeur Toſcan peut maintenant vous voir,
Il eſt chez la Princeſſe.

TITUS.

...Oui, je vai chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma Patrie !
Frappez, percez ce cœur de ſa honte allarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole !
A vous, ingrats !... allons...
A Meſſalla.
Tu vois ce Capitole

Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſai. Mais . . . du Ciel qui tonne ſur ma tête
J'entens la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton païs...Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe ;
Je n'ai point de mon ſang deshonoré la ſource ;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime,
Dieux ! ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUi, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre ;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre ;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos Tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus ! oui, qu'elle parte ... ah Dieux !

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée ?

ARONS.

Hélas ! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux !

J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites ;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah ! cruel que vous êtes !
Vous avez vû ma honte, & mon abaiſſement,
Vous avez vû Titus balancer un moment :
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux Rois annoncer mes faibleſſes.
Contez à ces Tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs & ſes charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin ;
Que rien ne me ſurmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur, où vos ſens ſont plongés ;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel !

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NOn, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir.

Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſai; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Prenpitié de mes maux, courons, & que ton zéle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ſes pas.
Je prétens que dans Rome elle reſte en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au Sénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces Rois de Rome adoucir la rudeſſe;
Di-leur que l'intérét de l'Etat, de Brutus...
Hélas, que je m'emporte en deſſeins ſuperflus!

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proye,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voye;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ſentence cruelle !
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez. Daignez du moins...

TULLIE.

Barbare
Veux-tu par tes diſcours...

TITUS.

Ah ! dans ce jour affreux,
Je ſai ce que je dois, & non ce que je veux ;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie ;
Régnez donc en Tyran ſur mes ſens éperdus ;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plûtôt que je livre aux flâmes, au carnage,
Ces murs, ces Citoyens, qu'a ſauvés mon courage ;
Qu'un pere ; abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux !
La nature te parle, & ſa voix m'eſt trop chére,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un pere ;

Raſſure-toi, Brutus eſt déſormais le mien ;
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien :
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage,
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon ôtage.
Peux-tu délibérer ? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vît au Trône avec tant de regret ?
Il n'a point ſur ſon front placé le Diadême ;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas Roi lui-même?
Son régne eſt d'une année, & bientôt...mais hélas!
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas !
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars...& je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore ;
Acheve, parle, ingrat, que te faut-il de plus ?

TITUS.

Votre haine elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah ! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures,
Je te rens ton amour, dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin ; Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprens à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable ;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,

Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les Dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon ſang effaçant mes injures,
Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vai...

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous ſatisfaire
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma paſſion
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion:
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même,
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu ſans pourvoir m'aveugler;
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haiſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteſte ſes feux,
Qui va s'unir à vous ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe,
Appren que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon Maître,
Que je fais Souverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.

Souvien-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'Ambaſſadeur m'attend ; conſulte, délibére ;
Dans une heure avec moi tu reverras mon pere.
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vai.

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me ſuivant plus loin, tu hazardes ta tête ;
On peut te ſoupçonner : demeure, adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie.
Revien régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie ;
Revien, je vai me perdre, ou vai te couronner ;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala. Ma fougeuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je pers tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, ſers mon fatal amour ;
Vien, ſui-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt ; mes cohortes

Sont au Mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur Roi.
Ne perdez point de tems, déja la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens..
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fond du Théâtre s'ouvre.

Que vois-je ? c'eſt mon pere.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS.

VIen, Rome eſt en danger ; c'eſt en toi que j'eſpére.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le Héros que j'aime :
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde ; arme-toi, mon cher fils ;
Une ſeconde fois va ſauver ton païs ;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel ! . . .

BRUTUS.

Mon fils ! . . .

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains

Les faveurs du Sénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare !

TITUS.

Qui ? moi, Seigneur ?

BRUTUS.

Eh ! quoi ! votre cœur égaré
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au Conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les Loix permettent de l'attendre?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoye eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux Tyrans que tu dois ta colére :
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis pere.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toujours un Héros, ſois plus, ſois Citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carriére;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupiére ;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encor, & ſans Roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEigneur, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entens-je?

VALERIUS.

On conſpire.
Je n'en ſaurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des Citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On le ſuit. Je ſoupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partiſans des Rois & de la Tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à déſunir le Peuple & le Sénat.
Meſſala les protége; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;

La liberté, la loi, dont nous ſommes les peres,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimple ſoupçons,
C'eſt agir en Tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au Peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les Peres de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux, donnez-nous la mort plûtôt que l'eſclavage.
Que le Sénat nous ſuive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN eſclave, Seigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le ſalut en dépend.
Allons, c'eſt les trahir que tarder un moment.
A Proculus.
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende ſurtout la Porte Quirinale;
Et que la Terre avouë, au bruit de ſes exploits,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les Rois.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, LES SENATEURS, PROCULUS, LICTEURS, l'Eſclave VINDEX.

BRUTUS.

OUi, Rome n'était plus ; oui, ſous la Tyrannie
L'auguſte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvraient ; c'en était fait ; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'eſt cet Ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans,
Qui conſpiraient contr'elle, & ſervaient les Tyrans ;
Meſſala conduiſait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait ſa patrie.
Mais le Ciel a veillé ſur Rome & ſur vos jours.
Cet Eſclave a d'Arons écouté les diſcours.
(*En montrant l'Eſclave.*)
Il a prévû le crime, & ſon avis fidéle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zéle.
Meſſala, par mon ordre arrêté cette nuit,

Devant vous à l'inſtant allait être conduit.
J'attendais que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidéle arrachât ſes complices.
Mes Licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard, qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être :
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui ſait conſpirer, ſait ſe taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe, & le traître
Meurt encor en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos Gardes l'ont ſuivi ;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides :
Fuſſent-ils nos amis, nos freres, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice ;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

A l'Eſclave.

Et toi dont la naiſſance & l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, & dût faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçoi la liberté que tu m'as conſervée ;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des Tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entens ? Quelle rumeur ſoudaine ?

PROCULUS.

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, & je l'améne.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ? . . .

SCENE II.

BRUTUS, LES SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

JUſques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple revolté conſeils vraîment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les Rois dans leurs Miniſtres?
Vos Licteurs inſolens viennent de m'arrêter ?
Eſt-ce mon Maître ou moi que l'on veut inſulter?
Et chez les Nations ce rang inviolable . . .

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable ;
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

L'Ambaſſadeur d'un Roi . . .

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un Conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.
Les vrais Ambaſſadeurs, interprètes des Loix,
Sans les deshonorer ſavent ſervir leurs Rois ;
De la foi des humains diſcrets dépoſitaires,
La paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints miniſtères;
Des Souverains du Monde ils ſont les nœuds ſacrés,

Et partout bienfaiſans, ſont partout révérés.
A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconnaître ;
Mais ſi tu veux au moins rendre compte à ton Maître
Des reſſorts, des vertus, des Loix de cet Etat,
Compren l'eſprit de Rome, & connaît le Sénat.
Ce peuple auguſte & ſaint ſait reſpecter encore
Les Loix des Nations que ta main deshonore ;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons ;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les Citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi,
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie
La ſainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emméne, Licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis ſans doute, ils ſont au moins connus,
Quel ſombre & noir chagrin couvrant votre viſage ?
De maux encor plus grands ſemble être le préſage ?
Vous frémiſſez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, liſez; connaiſſez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux ? O jours abominables !
O pere infortuné ! Tibérinus ? mon fils ?
Sénateurs, pardonnez . . . le perfide eſt-il pris ?

VALERIUS.

Avec deux Conjurés il s'eſt oſé défendre ;
Ils ont choiſi la mort plûtôt que de ſe rendre ;
Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux;
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entiére, & pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entens-je ?

VALERIUS.

Reprenez cette liſte terrible,
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... je frémis, je tremble, Ciel ! Titus ?

(*Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes.
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur & d'allarmes:
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Peres conſcrits, retournez au Sénat ;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le pere, & juſques dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRands Dieux, à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis.
Dieux vengeurs de nos Loix, vengeurs de mon païs.
C'eſt vous qui par mes mains ſondiez ſur la juſtice,
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens ?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah ! que Tibérinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos Tyrans, ait trahit ſa patrie ;
Le coup en eſt affreux ; le traître était mon fils.
Mais, Titus ! un Héros, l'amour de ſon païs,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vû par un triomphe honorer ſa victoire !
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains !
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains !
Titus ! Dieux !

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté ſuprême
Eſt, que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des Conjurés, Seigneur, le reſte eſt comdamné ;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le Sénat me rend maître?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dis-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace inſigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'eſt rendu ſans daigner réſiſter,
Il pourrait...pardonnez ſi je cherche à douter ;
C'était l'appui de Rome, & je ſens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur ?

VALERIUS.

A peine elle a revû ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des ſupplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,

Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reſte infortuné de nos indignes Rois.
Si l'on nous trahiſſait, Seigneur, c'était pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle ;
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux appéſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux !

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime ;
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on améne Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire :
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire ;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y penſe encor, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.
Pour ſon pere & pour Rome il avait trop d'amour ?
On ne peut en ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte;
Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme;
Vous êtes pere enfin.

BRUTUS.

Je ſuis Conſul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du Théâtre, avec des Lictеurs.*

PROCULUS.

LE voici.

TITUS.

C'eſt Brutus! ô douloureux momens!
O Terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimais les Dieux m'avaient fait pere;

J'ai perdu l'un. Que dis je ? ah ! malheureux Titus,
Parle : ai-je encor un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Répond donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton pere au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens ?

TITUS.

Je n'ai rien résolu ;
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me devore,
Je m'ignorais moi-même, & je me cherche encore ;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment ;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon païs que j'aime il m'a fait infidelle :
Mais ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon païs.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie ;
Et ce sang en tout tems utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !
Quoi ! sous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,

Que ſon ſang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Achéve, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma rage eſt ſuivie,
Il ſe jette à genoux.
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus, ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encor, & que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon païs!
Proculus... à la mort que l'on méne mon fils.
Léve-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe:
Léve-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe:

Vien embraſſer ton pere : il t'a dû condamner ;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage :
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage ;
Va, ne t'attendri point, ſoit plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vai périr, digne encor de mon pere.

On l'emméne.

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEigneur, tout le Sénat, dans ſa douleur ſincére,
En frémiſſant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaiſſez Brutus, & l'oſez conſoler ?
Songez, qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome ſeul a mes ſoins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;
Que je finiſſe au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.

SCENE IX.

BRUTUS, PROCULUS, un SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus ?

LE SENATEUR.

C'en eſt fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre. Il ſuffit... Rendons graces aux Dieux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA MORT
DE CESAR,
TRAGEDIE.

ГЛОЛ ДЛ

ЭЗ ОЛЛЭДЭ

ЧЛЧЭВЭЛ

LETTERA
DEL SIGNOR
CONTE ALGAROTTI
AL SIGNORE
ABATE FRANCHINI
Inviato del Gran Duca di Toscana à Parigi.

IO non so per che cagione cotesti Signori si abbiano a maravigliar tanto che io mi sia per alcune settimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una Provincia come e' dicono. Ella nò che non se ne maraviglia punto; la qual pur sa à che fine io mi vada cercando varj paesi, e quali cose io m'abbia potuto trovare in questa Campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi si gode una vita condita dà piaceri della mente; e ben si può dire che a queste cene non manca nè *Lambert* nè *Moliere*. Io do l'ultima mano à miei *Dialoghi*, i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella *Emilia*, come del dotto *Voltaire*; è quasi direi allo specchio di essi io vò studiando i bei modi della culta conversazione che vorrei pur transferire nella mia

Operetta. Ma che dira ella ſe dal fondo di queſta Provincia io le manderò coſa che dovriano pur tanto deſiderare coteſti Signori *inter beata fumum & opes ſtrepitumque Romæ*? Queſta ſi è il *Ceſare* del noſtro *Voltaire* non alterato o manco, ma quale è uſcito delle mani dell' Autore ſuo. Io non dubito che ella non ſia per prendere, in leggendo queſta Tragedia, un piacer grandiſſimo; e credo che anch' ella vi rawiſerà dentro un nuovo genere di perfezione à che ſi può recare il Teatro Tragico Franceſe. Benchè un gran paradoſſo parrà coteſto a coloro che credono ſpenta la fortuna di quello inſieme con *Cornelio* e *Racine*, e nulla ſanno immaginare ſopra le coſtoro produzioni. Ma certo niente pareva, non ſono ancora molti anni paſſati, che ſi aveſſe a deſiderare nella Muſica vocale dopo *Scarlatti*, o nella ſtrumentale dopo *Corelli*. Pur nondimeno il *Marcello* e il *Tartini* ne han fatto ſentire che vi avea così nell' una come nell' altra alcun termine più là. Intantochè egli pare non accorgerſi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacni nelle Arti ſe non dopo occupati. Così interverrà nel Theatro; e la Morte di *Giulio Ceſare* moſtrerà *neſcio quid majus quanto* al genere delle Tragedie Franceſi. Che ſe la Tragedia, a diſtinzione della Commedia, è la imitazione di un'azione che abbia in ſe del terribile e del compaſſionevole, è facile à vedere, quanto queſta che non è intorno à un matrimonio o à un amoretto, ma che è intorno à un fatto atrociſſimo e alla piu gran rivoluzione che ſia awenuta nel più grande imperio del mundo, è facile dico à vedere quanto ella venga ad eſſere piu diſtinta dalla Commedia delle altre Tragedie Franceſi, e monti dirò così ſopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò

che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum & urbes* per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio quando egli hanno à combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle Provincie scientifiche. L'Amore che è Signor dispotico delle scene Francesi vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; e non sò come una Tragedia dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono *Mitridate* fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono *Cesare* medesimo che novello *Orlando* si vanta di aver fatto giostra con *Pompeo* in Farsaglia per i belli occhi di *Cleopatra*. E forse che il *Cesare* del *Voltaire* potrà correre la medesima fortuna à Parigi che *Temistocle*, *Alcibiade* e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la Terra e sbanditi à un tempo medesimo della patria loro.

Como sia, il *Voltaire* ha preso in questa Tragedia ad imitare la severità del Teatro Inglese, e segnatamente *Sakespeare* uno de' loro Poeti, in cui dicesi, e non à torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable and thoughts inimitable*. Del che il suo *Cesare* medesimo ne fà pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro Poeta ha fatto quell' uso di *Sakespeare* che *Virgilio* faceva di *Ennio*. Egli ha espresso in Francese le due scene ultime della Tragedia Inglese, le quali, toltone alcune mende, sono come quelle due di *Burro* e di *Narciso* con *Nerone* nel *Britannico*, due

ſpecchi cioè di eloquenza nel perſuadere altrui le coſe le più contrarie tra loro ſullo ſteſſo argomento. Ma chi ſa ſe anche da queſto lato, voglio dire a cagion della imitazione di *Sakeſpeare*, queſta Tragedia non ſia per piacere meno che non ſi vorrebbe? A ninno è naſcoſto come la Francia e l'Inghilterra ſono rivali nella Politica, nel Commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

Littora littoribus contraria fluctibus unda.

E ſi potrebbe dare il caſo la Poeſia Ingleſe foſſe accolta a Parigi allo ſteſſo modo della Filoſofia che è ſtata loro recata dal medeſimo paeſe. Ma certo dovranno ſapere i Franceſi non picciolo grado a chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnaſſo di una ſorgente novella. Tanto più che grandiſſima è la diſcrezione con che ad imitare gl' Ingleſi s'è fatto il noſtro Poeta, come colui che ha traſportato nel Teatro di Francia la ſeverità delle loro Tragedie ſenza la ferocità. Nella quale idea d'imitazioni egli ha di gran lunga ſuperato *Addiſſono*, il quale nel ſuo *Catone* ha moſtrato a' ſuoi non tanto la regolarità del Teatro Franceſe quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto a corrompere uno de' pochiſſimi Drammi moderni, in cui lo ſtile ſia veramente tragico, e in cui i Romani parlino Latino, à dir così, e non Spagnuolo.

Ma un romore ſenza dubbio grandiſſimo ella ſentirà levarſi contro à queſta Tragedia, perchè ella ſia di tre Atti ſolamente. *Ariſtotile* egli è il vero, parlando nella Poetica della lunghzza dell' azione teatrale non ſi ſpiega così chiaramente ſopra queſta tal diviſione in cinque Atti, ma ognuno ſa quei verſi della Poetica Latina:

Neve minor neu sit quinto productior actu
Fabula qua posci vult & spectata reponi.

Il qual precetto da *Orazio* per la Commedia egualmente che per la Tragedia. Ma se pur vi ha delle Commedie di *Moliere* di trè Atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona Tragedia che sia di tre Atti, e non di cinque.

——————— Quid autem
Cacilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque?

E forse che sarebbe per lo migliore se la maggior parte delle Tragedie di oggidì si riducessero à trè Atti solamente; dacchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli Autori sono pur stati costretti ad appiccarvi degli Episodi, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando come fanno l'azione principale. E il *Racine* medesimo per somiglianti ragioni compose gia l'*Ester* di tre Atti e non più. Che se i Greci nelle loro Tragedie benchè semplicissime furono religiosi osservatori della divisione in cinque Atti, è da far considerazione, oltre che per lo più gli Atti sono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandissima parte del Dramma.

Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di Poesia con esso lei che ne potrebbe esser maestro come ella ne è talora leggiadrissimo artefice. *Pollio & ipse facit nova carmina.* Sicchè ella bien saprà scorgere la bellezza di questa Tragedia, molti versi della quale hanno di gia occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonan dentro in

maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chichesia se il *Voltaire* siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera così ancora ne sia giunto alla metà. Ma che non vien ella medesima à Cirey à communicarci le dotte sui riflessioni? ora massimamente che ne assicurano essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente allora quì mancherebbe al desiderio mio, e à niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una Provincia.

Cirey 12. *Ottobre* 1735.

ACTEURS.

JULES-CESAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Conſul.

JUNIUS BRUTUS, Préteur.

CASSIUS,
CIMBER,
DECIMUS,
DOLABELLA,
CASCA,
} Sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

La Scène eſt à Rome au Capitole.

LA MORT DE CESAR, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CEsar, tu vas régner ; voici le jour auguſte,
Où le peuple Romain, pour toi toujours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon appui, ſon vengeur, & ſon Roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains ;
Content d'être ſous toi le ſecond des humains,

Plus fier de t'attacher ce nouveau Diadême,
Plus grand de te ſervir que de régner moi-même.
Quoi ! tu ne me répons que par de longs ſoupirs !
Ta grandeur fait ma joye, & fait tes déplaiſirs !
Roi de Rome & du Monde, eſt-ce à toi de te plaindre ?
Céſar peut-il gemir, ou Céſar peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur ?

CESAR.

L'amitié, cher Antoine ; il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, & le deſtin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vai venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Boſphore ;
Et mes braves ſoldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raiſon Céſar peut entreprendre
D'attaquer un païs qu'a ſoumis Alexandre.
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains.
J'oſe au moins le penſer ; & ton ami ſe flâte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet eſpoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas :
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée ;
Il peut quitter Céſar, ayant trahi Pompée ;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu, quarante années ;
Du Monde entre mes mains j'ai vû les deſtinées ;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le deſtin des Etats dépendait d'un moment.

Quoi

Quoi qu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;
Je vaincrai ſans orgueïl, ou mourrai ſans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié ;
Que Rome par mes mains défenduë, & conquiſe,
Que la Terre à mes fils, comme à toi, ſoit ſoumiſe :
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté derniére.
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de pere.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans ;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déja pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur :
Mais je ne comprens point ta bonté qui m'outrage,
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage ?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix :
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévére ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait pere,

D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du ſang dont les Dieux l'ont fait naître?

CESAR.

Ecoute: Tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques loix ce défenſeur auſtére,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie;
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus! il ſe pourrait...

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tien, lis.

ANTOINE.

Dieux! la ſœur de Caton, la fiére Servilie!

CESAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me hair, ô Ciel! était-il reſervé?
Mais lis: tu ſauras tout par cet écrit funeſte,

ANTOINE. *Il lit.*

Céſar, je vais mourir. La colére céleſte
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souvien-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour.
Adieu. Puiſſe ce fils éprouver pour ſon pere

L'amitié qu'en mourant te conſervait ſa mere !

Servilie.

Quoi ! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi ?

CESAR.

Il a d'autres vertus ; ſon ſuperbe courage
Flâte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même,
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & pere, un charme ſéducteur,
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur ;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie ;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus ? Si Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un Maître.
J'ai penſé comme lui, dès mes plus jeunes ans ;
J'ai déteſté Sylla, j'ai haï les Tyrans.
J'euſſe été Citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Croi-moi, le Diadême à ſon front deſtiné,
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune ;
Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche :
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la Nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux Stoïque,
Ce Héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié ;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre,

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper !
Que m'as-tu dit ?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le tems ammollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en déſeſpére.

CESAR.

Quoi, ſa haine !...

ANTOINE.

Croi-moi.

CESAR.

N'importe ; je ſuis pere,
J'ai chéri, j'ai ſauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils ;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,

Voir la Terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins :
Tu m'as prêté ton bras, pour dompter les humains ;
Dompte aujourd'hui Brutus, adouci ſon courage !
Prépare par dégrés cette vertu ſauvage
Au ſecret important qu'il lui faut revéler,
Et de mon cœur encor héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'eſpérance.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CEſar, les Sénateurs attendent audience ;
A ton ordre ſupréme il ſe rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé long-tems ... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis ſur leur front de dépit & de haine !

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CESAR *aſſis.*

VEnez, dignes ſoutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Céſar. Approchez, Caſſius,

Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le Ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le Trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est tems d'ajoûter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la Terre.
Tout est prêt, tout prévû pour ce vaste dessein :
L'Euphrate attend César, & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie :
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la Mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les Rois assujettis.
Je donne à Décimus la Gréce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des Nations,
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de Dictateur,
Marius fut Consul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier ; & c'est assez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire ;
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'Univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la Terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre ;
Qu'un Roi seul peut les vaincre & leur donner la loi :
César va l'entreprendre, & César n'est pas Roi.
Il n'est qu'un Citoyen fameux pour ses services,
Qui peut du peuple encor essuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir,

Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces Sceptres, ces Couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'Univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du Peuple, & du Sénat jaloux.
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité ſur leur peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois?
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté...

CESAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême.
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du Monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans;
Je ſonge à ton pouvoir; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand: mais que Rome ſoit libre.
Dieux! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'Univers!
Et qu'on l'appelle Reine, alors qu'elle eſt aux fers!

Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu
braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre
avis.

CESAR.

Et toi, Brutus, auſſi?

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace:
Voi ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CESAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon cour-
roux
Retenu trop long-tems s'eſt arrêté ſur vous:
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla, garderiez le ſilence;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez ſçû vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavouë, & nul en Theſſalie.
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir:
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colére aucun de nous n'échappe:

Commence

Commence ici par moi; si tu veux régner, frappe.

CESAR.

Ecoute... & vous sortez. * Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse-là du Sénat l'indiscrete furie.
Demeure. C'est toi seul qui peux me désarmer.
Demeure. C'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse.
Si tu n'es qu'un Tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine & toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, & qu'il demande un Roi.

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amolir une ame, & si fiére, & si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pése à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte;
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis: je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'orgueil du Diadême:

* *Les Sénateurs sortent.*

Deſcen donc de ce rang, où je te vois monté;
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome eſt ſous tes loix, & Caſſius t'outrage!
Quoi Cimber! quoi Cinna! ces obſcurs Sénateurs.
Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent!

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux; mes armes les vainquirent;
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CESAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſçû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices;
Il en était l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſai quel eſt le peuple, on le change en un jour;
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flâter encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint: c'eſt ainſi que l'on régne.

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE

Le Peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

Le Peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté.
Voi ce Temple que Rome éléve à ma clémence.

ANTOINE.

Crain qu'elle n'en éleve un autre à la vengeance:
Crain des cœurs ulcérés, nourris de déſeſpoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Caſſius allarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit ſur ton front mettre le Diadême.
Déja même à tes yeux on oſe en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'aſſurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurais punis, ſi je les pouvais craindre.
Ne me conſeille point de me faire hair.
Je ſai combattre, vaincre, & ne ſai point punir.
Allons, & n'écoutant ni ſoupçon, ni vengeance,
Sur l'Univers ſoumis régnons ſans violence.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, & surtout sa puissance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaisance:
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr:
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah! je frémis déja; mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave;
Je sai tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave.
Vous voulez un Monarque! & vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare:
Tu veux être un Héros, mais tu n'est qu'un Barbare:

Et ton farouche orgueïl, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu, pour la faire hair.

SCENE II.

BRUTUS *ſeul.*

QUelle baſſeſſe, ô Ciel ! & quelle ignominie !
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte patrie !
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Decius,
Et toi, vengeur des Loix, toi mon ſang, toi Brutus !
Quels reſtes, juſtes Dieux ! de la grandeur Romaine !
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne.
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vû périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'apperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des Héros du ſang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un Tyran ravit au nom Romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta ſtatuë ?
Quel billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vuë ?
Liſons : (*) *Tu dors, Brutus, & Rome eſt dans les fers* !
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toujours ouverts ;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.

(*) *Il prend le billet.*

Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
Céſar! tremble, Tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus. Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai, Romains; ou vous ſerez ſans Maître.
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente:
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la derniére fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des Loix.
De Céſar déſormais je n'attens plus de grace;
Il ſait mes ſentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix, Rome eſt anéantie;
De l'Univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des Rois, ce Sceptre de la Terre,
Six cent ans de vertus, de travaux & de guerre:
Céſar jouit de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiécles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour ſervir ſous un Maître?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quel bruit vient frapper mes eſprits?

BRUTUS.

Laiſſe-là ce vil peuple, & ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ? . . . Mais quoi . . . le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

CASSIUS.

AH ! Cimber, eſt-ce toi ? parle, quel eſt ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vû ?

CIMBER.

La honte de l'Etat.
Céſar était au Temple, & cette fiére idole
Semblait être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt-là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein,
D'aller joindre la Perſe à l'Empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la Terre :
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueïl imprudent
Voulait un autre titre & n'était pas content.
Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégreſſe,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la preſſe,
Il entre: ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la Couronne, & le Sceptre à la main.
On ſe tait: on frémit : lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la Couronne ;
Et ſoudain devant lui ſe mettant à genoux,

Céſar, régne, dit-il, ſur la Terre & ſur nous :
Des Romains à ces mots les viſages pâliſſent ;
De leurs cris douleureux les voûtes retentiſſent.
J'ai vû des Citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur ſon viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens long-tems étudiés,
Jette & Sceptre & Couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proye
Au fol enyvrement d'un indiſcrete joye.
Antoine eſt allarmé : Céſar feint, & rougit ;
Plus il céle ſon trouble, & plus on l'applaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime :
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas,
Qu'on appludit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir ſa colére,
Il ſort du Capitole avec un front ſévére.
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'Etat.
De ce Sénat ſacré la moitié corrompuë,
Ayant acheté Rome, à Céſar l'a venduë ;
Plus lâche que ce peuple, à qui dans ſon malheur,
Le nom de Roi du moins fait toujours quelque horreur.
Céſar, déja trop Roi, veut encor la Couronne :
Le peuple la refuſe, & le Sénat la donne ;
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flâté ma patrie.
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reſte fidelle ;

Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos Dieux ... Pompée & Scipion,
En regardant leurs ſtatuës.
Il eſt tems de vous ſuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple :
C'eſt nous, braves amis, que l'Univers contemple;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avait crû, plus juſte en ſa furie,
Sur Céſar expirant il eût perdu la vie ;
Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faiſant tout pour la glore, il ne fit rien pour Rome,
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un Tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah ! Je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des Tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rens à moi-même, & je t'en dois l'honneur ;

C'eſt-là ce qu'attendaient ma haine & ma colére
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands:
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des Tyrans.
Lavons mon cher Brutus, l'opprobre de la Terre;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie.
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés Juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop long-tems la main qui nous opprime;
Et quand ſur un Tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Ciceron qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence;
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'Orateur, qui charme ſa patrie,

Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le Tyran doit ſe rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Partout du Capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le hair.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable.
Mais qu'une telle mort eſt noble & déſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands,
De voir couler ſon ſang dans le ſang des Tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa derniére heure!
Mourons, braves amis, pouvû que Céſar meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole:
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes ſacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins,
Jurez par tous les Dieux, vengeurs de la patrie,
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner :
Fuſſent nos propres fils, nos freres, ou nos peres :
S'ils ſont Tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai Républicain n'a pour pere & pour fils
Que la vertu, les Dieux, les Loix & ſon païs.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le ſalut de l'Etat nous a rendu parens.
Scélon notre union du ſang de nos Tyrans.

Il s'avance vers la ſtatuë de Pompée.

Nous le jurons par vous, Héros, dont les images.
A ce preſſant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous ;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous : c'eſt trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

DEmeure. C'eſt-ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la Tyrannie.

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achéve, & pren ma vie.

CESAR.

Brutus, ſi ma colére en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais finis leurs cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fiére ingratitude
Se fait de m'offenſer une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins;
Avec ceux qui tantôt ont oſé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colére.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, Céſar; & leurs avis,
Si les Dieux t'inſpiraient, ſeraient encor ſuivis.

CESAR.

Je ſouffre ton audace, & conſens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à deſcendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le ſang des Nations, ton païs ſaccagé:
Ton pouvoir, tes vertus, qui ſont tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices;
Ta funeſte bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un appas pour tromper l'Univers.

CESAR.

Ah! c'eſt ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,
Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine;
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine ?
Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR. *Il lui préſente la lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le ſang que tu m'oppoſes,
Voi qui tu peux haïr, & pourſui ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je ? Qu'ai-je lû ? me trompez-vous, mes yeux ?

CESAR.

Eh bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon pere ! grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le ſuis, ingrat : Quel ſilence farouche !
Que dis-je ? Quels ſanglots échappent de ta bouche ?
Mon fils...Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La Nature t'étonne & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpére !
O ſermens ! ô patrie ! ô Rome toujours chére !
Céſar !... Ah, malheureux ; j'ai trop long-tems vécu.

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu !
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence ?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe !
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang !

Ah ! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine ?
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Céſar....

CESAR.

Eh bien, mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parlar.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de pere ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique priére.

CESAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CESAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je careſſe !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurci ma tendreſſe !
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel Citoyen,
Mon cœur déſeſpéré prend l'exemple du tien ;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la Nature.
Va, Céſar n'eſt pas fait pour te prier envain ;
J'apprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,

Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tranquille, à mon courroux je vai m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe:
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

ENfin donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La Maîtresse du monde est aujourd'hui sans Maître.
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le Tyran n'est plus.
Ce que n'ont pû Caton, & Pompée, & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'Univers.
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A servir le Sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore,
Lui, ce fier ennemi du Tyran qu'il abhorre?
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous,
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître? ...
Mais le voici. Grands Dieux! qu'il paraît abattu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les Conjurés.

CASSIUS.

BRutus quelle infortune accable ta vertu ?
Le Tyran fait-il tout ? Rome eſt-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, Céſar ne ſait point qu'on va trancher ſa vie.
Il ſe confie à vous.

DECIME.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du Tyran c'eſt la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr ; mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête ;
Je vai t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels ; & j'avais choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis ;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils !

CASSIUS.

De Céſar !

DECIME.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie.
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie ;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un Tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte & véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les Maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez Stoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baiſſez les yeux !
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux !
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Caſſius ! & prompt à t'étonner...

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un Citoyen vulgaire,
Je te dirais, Va, ſers, ſois Tyran ſous ton pere ;
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir ;
Rome aura déſormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce Héros armé contre la Tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que Céſar t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça ſa patrie :

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;
Si lorſque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce Monſtre & nous forcé de décider,
Parle, qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du Sénat, Rome eſt en ſûreté.
Mais di, ſens-tu ce trouble, & ce ſecret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la Nature;
Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton païs, ton devoir & ta foi?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? En es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?
Toi, ſon fils! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mere?
Chacun des Conjurés n'eſt-il donc plus ton frere?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Eléve de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un Tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour?
Laiſſe-là les erreurs, & l'hymen de ta mere;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton pere:
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui:
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui:

Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde,
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus, qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée ?
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous céle rien, ce cœur c'eſt ébranlé,
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment, que vous m'avez vû faire,
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon pere,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voyant en lui mon pere, un coupable, un grand homme,
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il eſt le ſeul Tyran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point; ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de Tyran l'emporte ſur le reſte,
Le Sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du Monde entier me parle contre un Roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à vos yeux; mais je vous ſuis fidelle.
Céſar me va parler que ne puis-je aujourd'hui

L'attendrir, le changer, ſauver l'Etat & lui !
Veuillent les Immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche !
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon païs pour mon pere :
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté ſévére,
Qu'à l'Univers ſurpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration :
Mon eſprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne conſidére point le reproche ou la gloire ;
Toujours indépendant, & toujours Citoyen.
Mon devoir me ſuffit, tout le reſte n'eſt rien.
Allez, ne ſongez plus qu'à ſortir d'eſclavage,

CASSIUS.

Du ſalut de l'Etat ta parole eſt le gage.
Nous comptons tous ſur toi. Comme ſi dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos Dieux.

SCENE III.

BRUTUS *ſeul.*

VOici donc le moment, où Céſar va m'entendre ;
Voici ce Capitole, où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !
Rendez, s'il ſe peut, Rome à ſon grand cœur plus chére,
Et faites qu'il ſoit juſte, afin qu'il ſoit mon pere,
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O Mânes de Caton, ſoutenez ma vertu,

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

EH bien, que veux-tu ? Parle. As-tu le cœur
d'un homme ?
Es-tu fils de Céſar ?

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'es de Rome

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'inſulter?
Quoi! tandis que ſur toi mes faveurs ſe répandent,
Que du monde ſoumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur ?
De quel œil vois-tu donc le Sceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même.
Mais peux-tu me hair ?

BRUTUS.

Non, Céſar, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu.
Je me ſuis plaint aux Dieux de voir qu'un ſi
grand homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteſte Céſar avec le nom de Roi :
Mais Céſar Citoyen ſerait un Dieu pour moi :
Je lui ſacrifierais ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc hair en moi ?

BRUTUS.

La Tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la Terre,
Jouir d'un droit plus ſaint que celui de la guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que Céſar ?

CESAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la Terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au Diadême.

CESAR.

Ah ! que propoſes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même
Long-tems dans notre ſang Sylla s'était noyé ;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du Trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner ; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes ?
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes :
Alors plus qu'à ton rang nos cœur te ſont ſoumis !
Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain ?

CESAR.

Rome demande un Maître ;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos Citoyens plus puiſſans que des Rois.
Nos mœurs changent ; Brutus ; il faut changer nos Loix.
La liberté n'eſt plus le droit de ſe nuire :
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.

Ce

Ce Coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'Univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les Loix, Rome, l'Etat, ſont des noms ſuperflux.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat & toi.
Fai céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton pére qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, ren-moi ton cœur;
Pren d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la Nature.
Tu ne me répons rien : tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez ſur moi grands Dieux !
Céſar . . .

CESAR.

Quoi ! tu t'émeus ? ton ame eſt amollie ?
Ah ! mon fils . . .

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein ?
Il ſe jette à ſes genoux.
Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie allarmé te parle par ma bouche :
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds.
Céſar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfére au monde, & Rome ſeule à toi,

Ne me rebutes pas.

CESAR.

Malheureux, laisse-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Croi-moi, ne sois point insensible.

CESAR.

L'Univers peut changer; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse ?

CESAR.

Oui, tout est résolu,
Rome doit obéir, quand Césat a voulu.

BRUTUS *d'un air consterné.*

Adieu, Césat.

CESAR.

Eh, quoi ! d'où viennent tes allarmes ;
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes ?
Quoi! Brutus peut pleurer! Est ce d'avoir un Roi?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma République!

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton ordre au Temple est arrivé :
On n'attend plus que toi, le Trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs suffrages,

Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains ;
Le Sénat va fixer leurs esprits incertains.
Mais si César croyait un vieux soldat qui l'aime ;
Nos présages affreux, nos Devins, nos Dieux même,
César différerait ce grand événement.

CESAR.

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la Nature
Conspire à t'avertir, par un sinistre augure.
Le Ciel qui fait les Rois redoute ton trépas.

CESAR.

Va, César n'est qu'un homme, & je ne pense pas,
Que le Ciel de mon sort à ce point s'inquiéte,
Qu'il anime pour moi la Nature muette,
Et que les élémens paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis.
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance?

CESAR.

Ils n'auseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive ;
Dans le Sénat au moins permets que je te ſuive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'avançons point, ami, le moment arrêté ;
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHers Citoyens, quel Héros, quel courage,
De la Terre & de vous méritait mieux l'hommage ?
Joignez vos vœux aux miens, Peuples, qui l'admirez,
Confirmez les honneurs qui lui ſont préparés.
Vivez pour le ſervir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs ! ô Ciel ! quels cris ſe font entendre !

LES CONJURÉS *derrière le Théâtre.*

Meurs, expire, Tyran. Courage, Caſſius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le ſauver.

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'En eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples imitez-moi, vous n'avez plus de Maître.
Nations de Héros vainqueurs de l'Univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce Grand-Homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain, qui veut avoir un Roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimiez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un Tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du Monde entier, de Rome heureux enfans,

Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſai que devant vous Antoine va paraître ;
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon Maître ;
Qu'il a ſervi ſous lui, dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des Tyrans.
Il vient juſtifier ſon Maître & ſon Empire ;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix :
Telle eſt la loi de Rome ; & j'obéis aux loix.
Le Peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole ;
Brutus eſt au Sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeller la juſtice, & nos Dieux exilés ;
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruïnes.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux,
Ne vous trahiſſez pas ; c'eſt tout ce que je veux ;
Redoutez tout d'Antoine, & ſurtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

SCENE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAis Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céſar.

ANTOINE.

Montant à la Tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains ;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas ! vous avez tous penſé comme moi-même ;
Et lorſque de ſon front ôtant le Diadême,
Ce Héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer ſa mémoire ;
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire ;
Mais de mon déſeſpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verſer quand Rome avait un Maître.
Céſar fut un Héros ; mais Céſar fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puiſqu'il était Tyran, il n'eut point de vertus,
Et nous approuvons tous Caſſius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire ;

C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il fallait bien que Céſar fût coupable;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appéſanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes ?
Des dépouilles du Monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des Nations, qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos allarmes :
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice, il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le Monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus... où ſuis-je ? ô Ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je ſuccombe, & mes ſens interdits...
Brutus ſon aſſaſſin ! ... ce Monſtre était ſon fils.

ROMAINS.

Ah Dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos viſages.
Oui, Brutus eſt ſon fils, mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ſes enfans dans ſon cœur adoptés.
Hélas ! ſi vous ſaviez ſa volonté derniére !

ROMAINS.

Quelle eſt-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon héritiére.
Ses tréſors ſont vos biens ; vous en allez jouir ;
Au-delà du tombeau Céſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimait, c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il allait prodiguer ſa fortune, ſa vie.
O Romains, diſait-il, peuple Roi que je ſers,
Commandez à Céſar, Céſar à l'Univers.
Brutus ou Caſſius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les déteſtons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Céſar fut en effet le pere de l'Etat.

ANTOINE.

Votre pere n'eſt plus ; un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce Grand-Homme,
L'honneur de la Nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher
Ce pere, cet ami, qui vous était ſi cher ?
On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du Théâtre s'ouvre ; des Licteurs apportent le corps de Céſar, couvert d'une robe ſanglante, Antoine deſcend de la Tribune, & ſe jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O ſpectacle funeſte !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce Dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ſes aſſaſſins même adoraient à genoux ;
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faiſait trembler la Terre,
Qui devait enchaîner Babylone à ſon char ;
Amis, en cet état connaiſſez-vous Céſar ?
Vous le voyez, Romains, vous touchez ces bleſſures,
Ce ſang qu'ont ſous vos yeux verſé des mains parjures.
» Là, Cimber, l'a frappé ; là, ſur le grand Céſar
» Caſſius & Décime enfonçaient leur poignard.
» Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
» A ſouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
» Céſar le regardant d'un œil tranquille & doux,
» Lui pardonnait encor en tombant ſous ſes coups.
» Il l'appellait ſon fils, & ce nom cher & tendre
» Eſt le ſeul qu'en mourant Céſar ait fait entendre:
» O mon fils ! diſait-il.

UN ROMAIN.

O Monſtre, que les Dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils ſont proche.*

Dieux ! ſon ſang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix? réveillez-vous, Romains;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins ;
Ce ſont-là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,

Embraſons les Palais de ces fiers Conjurés :
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous ſuivrons vos pas,
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconſtant & facile;
Entraînons-le à la guerre, & ſans rien ménager,
Succédons à Céſar, en courant le venger.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

SAMSON,

OPERA.

AVERTISSEMENT.

MOnſieur Rameau, *le plus grand Muſicien de France, mit cet Opéra en muſique vers l'an* 1732. *On était prêt de le jouer, lorſque la même cabale, qui fit ſuſpendre depuis les repréſentations de* Mahomet *ou du* Fanatiſme, *empêcha qu'on ne repréſantât l'Opéra de* SAMSON *; & tandis qu'on permettait que ce ſujet parût ſur le Théâtre de la Comédie Italienne, & que* Samſon *y fit des miracles conjointement avec* Arlequin, *on ne permit pas que ce même ſujet fût annobli ſur le Théâtre de l'Académie de Muſique.*

Le Muſicien employa depuis preſque tous les airs de Samſon *dans d'autres compoſitions lyriques, que l'envie n'a pas pû ſupprimer.*

On publie le Poëme dénué de ſon plus grand charme, & on le donne

ſeulement comme une eſquiſe d'un genre extraordinaire. C'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impriſſion d'un ouvrage fait plûtôt pour être chanté que pour être lû. Les noms de Venus *& d'*Adonis *trouvent dans cette Tragédie une place plus naturelle qu'on ne croirait d'abord. C'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe.* Ciceron, *dans ſon excellent livre* de la Nature des Dieux, *dit, que la Déeſſe* Aſtarté, *réverée des Syriens, était* Venus *même, & qu'elle épouſa* Adonis. *On ſait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis *chez les* Philiſtins. *Ainſi ce qui ſerait ailleurs un mêlange abſurde du profane & du ſacré, ſe place ici de ſoi-même.*

ACTEURS.

SAMSON.

DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRÊTRE.

LES CHŒURS.

SAMSON,

SAMSON,

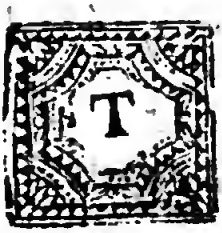
OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre repréſente une campagne. Les Iſraélites, couchés ſur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captiveté.*)

DEUX CHORIPHÉES.



Ribus captives,
Qui ſur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'Univers.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'Univers.

UN CHORIPHÉE.

Ainſi depuis quarante hivers
Des Philiſtins le pouvoir indomptable
Nous accable,
Leur fureur eſt implacable;

Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'Univers.

UN CHORIPHÉE.

Race malheureuse & divine,
Tristes Hébreux, frémissez tous :
Voici le jour affreux qu'un Roi puissant destine
A placer ces Dieux parmi nous.
Des Prêtres mensongers, pleins de zéle & de rage,
Vont nous forcer à plier les génoux
Devant les Dieux de ce climat sauvage.
Enfans du Ciel, que ferez-vous ?

CHŒUR.

Nous bravons leurs courroux.
Le Seigneur seul a notre hommage.

CHORIPHÉE.

Tant de fidélité sera chére à ses yeux.
Descendez du Trône des Cieux,
Fille de la clémence,
Douce espérance,
Trésor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Descendez, douce espérance.

SCENE II.

SECOND CHORIPHÉE.

AH ! déja je les vois, ces Pontifes cruels,
Qui d'une Idole horrible entourent les Autels.

LES PRETRES DES IDOLES *dans l'enfoncement autour d'un Autel couvert de leurs Dieux.*

Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices ;

Fuyons ces Monſtres adorés.
De leurs Prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez :
Demeurez, votre Roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorſqu'il vous abandonne :
Adorez les Dieux ſes vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainſi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, & toujours inſolens :
Obéiſſez, il en eſt tems,
Connaiſſez les Dieux de vos Maîtres.

CHŒUR.

Tombe plûtôt ſur nous la vengeance du Ciel !
Plûtôt l'Enfer nous engloutiſſe !
Périſſe, périſſe
Ce Temple, & cet Autel !

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des Nations, vous déclarez la guerre
Aux Dieux, aux Pontifes, aux Rois ?

CHŒUR.

Nous mépriſons vos Dieux, & nous craignons les loix
Du Maître de la Terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*
Les Perſonnages de la Scène précédente.

SAMSON.

QUel ſpectacle d'horreur !
Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces Monſtres qu'ils adorent ?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos Tyrans implorent.
Soutien mon zéle, inſpire-moi,
Venge ta cauſe, venge-toi.

LE GRAND-PRETRE.

Profane, impie, arrête !

SAMSON.

Lâches ! dérobez votre tête
A mon juſte courroux ;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous.
Tombez, Dieux ennemis ! ſoyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas,
Que le Dieu des combats
Arme le Ciel vengeur, & lance ici ſa foudre ;
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis ! ſoyez reduits en poudre.

(*Il renverſe les Autels.*)

LE GRAND-PRETRE.

Le Ciel ne punit point ce ſacrilége effort ?
Le Ciel ſe tait, vengeons ſa quérelle.
Servons le Ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRETRES.

Servons le Ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, LES ISRAÉLITES.

SAMSON.

VOs esprits étonnés sont encor incertains ?
Redoutez-vous ces Dieux renversés par mes mains ?

CHŒUR DES FILLES ISRAÉLITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un Roi le Tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces Rois la grandeur périssable,
Faibles Tribus, demandez son appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous serez redoutés du reste de la Terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous sommes, hélas ! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez, tous vos maux vont finir.
Dieux m'a prêté sa force, sa puissance :
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir :
En domptant les lions, j'appris à vous servir :
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les Tyrans qui sont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur premiére,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumiére,
Du sein de la pouſſiére,
Et ranimera l'Univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle;
Tu nâquis pour elle;
Repren tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

Autre Air.

L'hyver détruit les fleurs & la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la Nature,
Et lui rend ſa beauté;
L'affreux eſclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Releve ſa grandeur, & nourrit ſa fierté,
Liberté! liberté!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre repréſente le périſtyle du Palais du Roi : on voit à travers les colonnes des forêts & des collines : dans le fond de la perſpective le Roi eſt ſur ſon Trône entouré de toute ſa Cour habillée à l'Orientale.)

LE ROI.

Ainſi ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon Roi léve un front indocile.
Du ſein de la pouſſiére il brave mon pouvoir :
Sur quel roſeau fragile
A-t-il mis ſon eſpoir ?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon les ſéduit & vous brave :
Sans doute il eſt armé du ſecours des Enfers ?

LE ROI.

L'inſolent vit encor ? Allez, qu'on le ſaiſiſſe ;
Préparez tout pour ſon ſupplice :
Courez, ſoldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils ſont les ennemis & le rebut du monde,
Et déteſtés partout, déteſtent l'Univers.

CHŒUR DES PHILISTINS *derriére le Théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage,

Les Enfers ſecondent ſa rage.

LE ROI.

J'entens encor les cris de ces Peuples mutins :
De leur Chef odieux va-t-on punir l'audace ?

UN PHILISTIN (*entrant ſur la Scène.*)

Il eſt vainqueur, il nous menace.
Il commande aux deſtins :
Il reſſemble au Dieu de la guerre,
La mort eſt dans ſes mains.
Vos ſoldats renverſés enſanglantent la Terre ;
Le peuple fuit devant ſes pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un ſeul homme, un Barbare,
Fait fuir mes indignes ſoldats ?
Quel démon pour lui ſe déclare ?

SCENE II.

LE ROI (*les Philiſtins autour de lui.*) SAMSON (*ſuivi des Hébreux, portant dans une main une maſſuë, & de l'autre une branche d'olivier.*)

SAMSON.

ROi, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce ſigne heureux de la paix bienfaiſante,
Dans cette main ſanglante,
Qui vous peut immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un Roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage.
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver ?

SAMSON.

SAMSOM.

Je ne ſuis qu'un mortel ; mais le Dieu de la Terre,
Qui commande aux Rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel eſt ce Dieu? quel eſt le témoignage,
Qu'il daigne s'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi qu'au ſang Philiſtin je faſſe un tel outrage ?
Moi mettre en liberté ces peuples odieux ?
Votre Dieu ſerait-il plus puiſſant que mes Dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver : voyez, ſi la Nature
Reconnaît ſes commandemens.
Marbres, obéiſſez, que l'onde la plus pure
Sorte de ſes rochers, & retombe en torrens.

(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHŒUR.

Ciel ! ô Ciel ! à ſa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis !
Les élémens lui ſont ſoumis !
Eſt-il le Souverain du Monde ?

LE ROI.

N'importe ; quel qu'il ſoit, je ne peux m'avilir
A recevoir des loix de qui doit me ſervir.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Iſraélites.

SAMSON.

VOus que le Ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux Palais des Tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce Héros, l'arbitre des combats :
Il eſt le ſeul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les ſoldats.
Il va finir notre eſclavage.
Pour nous eſt l'avantage,
La gloire eſt à ſon bras ;
Il fait trembler ſur leur Trône
Les Rois Maîtres de l'Univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux Dieux au fond des Enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de ſa gloire,
Sonnez, annocez ſa victoire.

Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paiſibles jours
Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres ſourds :
Le berger ſe repoſe, & ſa flûte ſoupire

Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire.
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Fin du ſecond Acte.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE ROMA

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre repréſente un boccage & un Autel, où ſont Mars, Vénus & les Dieux de Syrie.)

LE ROI, LE GRAND-PRETRE de Mars, DALILA Prêtreſſe de Vénus, CHŒUR.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Aux pieds de vos Autels.
Eveillez-vous puniſſez la furie
De votre eſclave criminel.
Votre peuple vous prie,
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats,
Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

ROMA

DALILA.

O Vénus, Déeſſe charmante,
Ne permets pas, que ces beaux jours,
Deſtinés aux amours,
Soient Profanés par la guerre ſanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samſon nous a domptés; ce glorieux Empire
Touche à ſon dernier jour;
Fléchiſſez ce Héros, qu'il l'aime, qu'il ſoupire,
Vous n'avez d'eſpoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire:
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs.
Apprends-nous à ſemer des fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaiſirs, daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire:

DALILA.

D'Adonis c'eſt aujourd'hui la fête,
Pour ſes jeux la jeuneſſe s'apprête.
Amour, voici le tems heureux,
Pour inſpirer & pour ſentir tes feux.

CHŒUR DES FILLES.

Amour, voici le tems, &c.
Dieu des plaiſirs, &c.
Il vient plein de colére, & la terreur le ſuit;
Retirons-nous ſous cet épais feuillage.
(*Elle ſe retire avec les filles de Gaza & les Prêtreſſes.*)
Implorons le Dieu qui ſéduit
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSOM *seul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;
Devant lui tout tremble, & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de carnage
Que son nom seul en a produit.
Chez le Philistin plein de rage,
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils sont tombés, la mort est leur partage.
(*On entend une harmonie douce.*)
Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asyles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*Il s'endort sur un lit de gazon.*)

SCENE III.

DALILA, SAMSON,

Chœur des Prêtresses de Vénus *revenant sur la Scène.*

DALILA.

PLaisirs flâteurs, amollissez son ame,
Songes charmans, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire son reveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flâme.

DALILA.

Vénus inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce-là ce cruel, ce vainqueur homicide ?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta Cour.
Armé, c'eſt le Dieu Mars ; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible.
Que ce cœur farouche invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce Héros terrible.

SAMSON *ſe réveille entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je ? en quels climats me vois-je tranſporté?
Quels doux concerts ſe font entendre ?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité ?

DALILA (*à Samſon.*)

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;
L'amour en ordonna les jeux,
C'eſt l'amour qui les apprête ;
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux !

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour ?

DALILA.

C'était un Héros indomptable,
Qui fut aimé de la mere d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable avanture.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter :
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiſeaux, & toute la Nature,
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA *ſe met à côté de Samſon. Le Chœur ſe range autour d'eux. Dalila chante cette Cantatille, accompagnée de peu d'inſtrumens qui ſont ſur le Théâtre.*

Vénus dans nos climats ſouvent daigne ſe rendre,
C'eſt dans nos bois qu'on vient apprendre
De ſon culte charmant tous les ſecrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'Univers aima dans le ſein du loiſir.
Vénus donnait au Monde
L'exemple du plaiſir.

SAMSON.

Que ſes traits ont d'appas! que ſa voix m'intéreſſe!
Que je ſuis étonné de ſentir la tendreſſe!
De quel poiſon charmant je me ſens pénétré!

DALILA.

Sans Vénus, ſans l'amour, qu'aurait-il pû prétendre?
Dans nos bois il eſt adoré.
Quand il fut redoutable; il était ignoré.
Il devint Dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O Ciel! ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur ſauvage, & je ne le ſuis plus.
Je ſuis changé, j'éprouve une flâme naiſſante.
(*à Dalila.*)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des amours cette Reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flâter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux, qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis!
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la Déeſſe.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens.

LES HEBREUX.

NE tardez point, venez, tout un peuple fidéle
Eſt prêt à marcher ſous vos loix :
Soyez le premier de nos Rois ;
Combattez & régnez, la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah!... quel charme puiſſant m'arrête!
Ah! différez du moins, différez quelque tems
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHŒUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats ;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire ;
L'amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'amour dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;

Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas,
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le Trône des Rois, pour ce grand eſclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-tems gémir de votre abſence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience:
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCENE V.

DALILA (*ſeule.*)

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame,
Partout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflâme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

O mere des plaiſirs, le cœur de ta Prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflâmer.

O Vénus, ma ſeule Déeſſe,
La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.

Echo, voix errante,
Légére habitante
De ce beau ſéjour,
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faibleſſe au Héros qui m'enchante.
Favoris du Printems, de l'amour & des airs,
Oiſeaux, dont j'entens les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidéle des échos,
Répétez à jamais, je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

OUi, le Roi vous accorde à ce Héros terrible,
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au Monde ſurpris.
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? il m'aime :
L'indifférent ſeul eſt diſcret :
Samſon me parlera, j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de ſecret.

SCENE II.

DALILA *ſeule.*

SEcourez-moi, tendres amours,
Aménez la paix ſur la Terre ;
Ceſſez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeſte guerre ;

Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire :
Qu'à j'amais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres, amours,
Aménez la paix ſur la Terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'Ai ſauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras,
Et vous ſauvez par vos appas
Votre peuple & votre Roi même :
C'eſt pour vous mériter, que j'accorde la paix.
Le Roi m'offre ſon Diadême,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux ; on s'empreſſe à vous plaire.
Vous régnez ſur vos ennemis ;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON & DALILA *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes,
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels ;
Que tardez-vous encore ?
Venez, qu'un pur amour vous améne aux Autels.

Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au Temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie, & ma Loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce Temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'est plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le Temple de l'Univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le Temple de l'Univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœur de différens Peuples, de Guerriers, de Pasteurs.

(*Le Temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.*)

AIR.

AMour, volupté pure,
Ame de la Nature,
Maître des élémens,
L'Univers n'est formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaisans.
Tendre Vénus, tout l'Univers t'implore,
Tout n'est rien sans tes feux.
On craint les autres Dieux, c'est Vénus qu'on adore :
Ils régnent sur le Monde, & tu régnes sur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit :
Tu nous déſarmes.
Nous rendons les armes.
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRETRESSE.

Chantez, oiſeaux, chantez, votre ramage tendre
Et la voix des plaiſirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre ;
Sur les aîles des vents portez-lui nos ſoupirs.
Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour ;
La fraîcheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour :
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus, le charme qui m'obsède
Tyranniſe mon cœur, enyvre tous mes ſens :
Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſſéde,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez, vous vous troublez.....

DALILA.

.....Ciel ! que vai-je lui dire !

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

SAMSON.

Ah ! devant vous c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

. . . . . Cet amour qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'aſſûre de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout ſera poſſible.
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux
Par quel pouvoir ſecret cette force invincible?...

SAMSON.

Que me demandez-vous? C'eſt un ſecret terrible
Entre le Ciel & moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez & m'aimez ! . . .

SAMSON.

. . . . . Mon cœur eſt trop ſenſible ;
Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel ! quel injuſte refus !
Notre hymen en dépend ; nos nœuds ſeraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous ? . . . . . .

DALILA.

. . . . . Parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien ! vous le voulez ; l'amour me juſtifie ;
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès long-tems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans :
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens :
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ? . . . . .

SAMSON.

. . . . . Qu'ai-je dit ? malheureux !
Ma raiſon revient, je friſſonne.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La Terre mugit, le Ciel tonne,
Le Temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit,
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour ! fatale volupté !
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

Les Philiſtins, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

VEnez, ce bruit affreux, ces cris de la Nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſûre,
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, Peuple parjure ?

SAMSON.

Quoi ! de mes ennemis je ſuis environné ?

(*Il combat.*)

Tombez, Tyrans. . . . . .

LES PHILISTINS.

. . . . . Cédez, eſclave.

Enſemble.

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels ! artêtez,
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, Tyrans. . . . . .

LES PHILISTINS *combattans.*

. . . . . Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah ! quelle mortelle langueur !
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu ! ma valeur eſt trompée ;
Dieu retire ſon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave :
Il eſt vaincu ; cédez, eſclave

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches ! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous ;
C'eſt Dieu, qui me livre à vos coups.

(*On l'emméne.*)

SCENE VI.

DALILA *seule.*

O Déſeſpoir ! ô tourmens ! ô tendreſſe !
Roi cruel ! Peuples inhumains !
O Vénus, trompeuſe Déeſſe !
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne :
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trône, tombez, brûlez, Autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puiſſe un Dieu plus puiſſant écraſer de ſa foudre
Vous, & vos peuples criminels !

CHŒUR *derrière le Théâtre.*

Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice
A nos Dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager ſon ſupplice.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre repréſente un ſallon du Palais.)

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PRofonds abîmes de la Terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Ecraſez-moi !
Mon bras a refuſé de ſervir mon courage ;
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage ;
Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des Cieux ;
Lumiére, tu fuis de mes yeux.
Lumiére, brillante image
D'un Dieu ton Auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur.
Douce lumiére,
Nature entiére,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triſte paupiére.
Profonds abîmes, &c.

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

HElas ! nous t'aménons nos Tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race,
Mon bras relevait ta grandeur ;
Ma faiblesse a fait ta disgrace.
Quoi ! Dalila me fuit ! Chers amis, pardonnez
A de si honteuses allarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau !
Ce que j'adore est au tombeau ?
Profonds abîmes de la Terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi.

SAMSON ET DEUX CHORIPHÉES.

Trio.

Amour, Tyrans que je déteste,
Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas :
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeste !

UN CHORIPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux ;

ils viennent insulter au destin qui nous presse,
Ils osent imputer au pouvoir de leurs Dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCENE III.

Le Roi, Chœur de Philistins, SAMSON, Chœur d'Hébreux.

Le Roi & le Chœur.

LE ROI.

ELevez vos accens vers vos Dieux favorables,
Vengez leurs Autels, vengez-nous.

LE CHŒUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens, &c.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne sont point coupables;
Tourne sur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos Dieux favorables.
Vengeons leurs Autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu.... pardonne.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment:
Que le trait de la mort suspendu sur sa tête
Le menace encor & s'arrête;
Que Samson dans sa rage entende notre fête,
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraélites, le Roi, les Prêtreſſes de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRETRESSE.

TOus nos Dieux étonnés, & cachés dans les Cieux,
Ne pouvaient ſauver notre Empire :
Vénus avec un ſourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle :
Sur ſon char tout ſanglant,
La victoire immortelle
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un Peuple infidelle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur Chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon Autel.

LE ROI.

Eh bien ! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ;
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il céde à ma puiſſance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les Deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel :
On inſulte ton Nom, ton Culte, ton Autel ;
Lève-toi, venge ton ouvrage.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins ;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable Empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il eſt tems ;
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon Peuple & du Dieu que je ſers :
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'Univers.

LE ROI.

Parles, apprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux

Sortent de ta préſence, & de ce Temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La Cour qui t'environne,
Tes Prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux! que tes murs ſe traverſent,
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce Peuple en fureur.

CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

PANDORE,

OPERA.

PERSONNAGES.

PROMETHE'E, fils du Ciel & de la Terre, demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

Nymphes.

Titans.

Divinités Céleſtes.

Divinités Infernales.

PANDORE,

OPERA.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre repréſente une campagne, & des montagnes dans le fond.)

SCENE PREMIERE.

PROMETHÉE *ſeul*, Chœur, PANDORE *dans l'enfoncement couchée ſur une eſtrade.*

PROMETHÉE.

PRodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes appas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas ſenſible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppoſe à tous mes vœux un obſtacle invincible;
Ta beauté fait mon déſeſpoir.

Quoi ! toute la Nature autour de toi reſpire !
Oiſeaux, tendres oiſeaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ſes appas languir inanimés ;
La mort les tient ſous ſon empire.

SCENE II.

PROMETHÉE, les Titans, ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

Enfant de la Terre & des Cieux,
Tes plaintes & tes cris ont ému ce boccage.
Parle, quel eſt celui des Dieux
Qui t'oſe faire quelque outrage ?

PROMETHÉE (*en montrant Pandore.*)

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des Autels ;
Il ne peut ſans courroux voir la Terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refuſé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'eſt lui, qui formerait nos ames ?
L'uſurpateur des Cieux peut être notre appui ?
Non : je ſens que la vie & ſes divines flâmes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE (*en montrant Typhon ſon frere.*)

Nous avons pour ayeux la nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle nuit ;
Elle eſt avant le jour qui luit.
Que l'Olympe céde au Ténare.

TYPHON.

Que l'Enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous

Le germe éternel de la vie :
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETHÉE & LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos Aſtres nouveaux contemplez la clarté ;
Accourez du centre du Monde :
Rendez féconde
La Terre, qui m'a porté ;
Animez la beauté ;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETHÉE.

Au ſéjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la Terre tremble.
Le Monde eſt ébranlé, l'Erèbe ſe raſſemble.
(*Le Théâtre change, & repréſente le Cahos. Tous les Dieux de l'Enfer viennent ſur la Scène.*)

CHŒUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumiére éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encor, & que nous haiſſons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flâmes du Tartare,
Doivent tout ravager !
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare ?

PROMETHÉE.

Je veux ſervir la Terre, & non pas l'opprimer.
Hélas ! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain, qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire,

Notre pouvoir eſt de nuire ;
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le Ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes malfaiſans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funébres,
Replongez-vous dans les ténébres,
Ennemis funébres,
Laiſſez le Monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crain notre retour,
Crain Pandore & l'Amour.
Le moment ſuprême
Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner les Démons des combats ;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(*Les Dieux des Enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les Nymphes des bois & des campagnes ſont de chaque côté du Théâtre.*)

PROMETHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,
Dans ces champs fortunés, & ſous un Ciel ſi doux,
Ces ennemis de la Nature?
Que l'éternel cahos élève entre eux & nous
Une barriére impénétrable.
L'Enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai ſçû former?
Un Dieu favorable

Le doit enflâmer.

ENCELADE.

Puiſque tu mets ainſi la grandeur de ton être
A verſer des bienfaits ſur ce nouveau ſéjour,
Tu méritais d'en être le ſeul Maître.
Monte au Ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleſte flâme:
Oſe former une ame,
Et ſois Créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'Amour eſt dans les Cieux: c'eſt-là qu'il faut me rendre:
L'Amour y régne ſur les Dieux.
Je lancerai ſes traits; j'allumerai ſes feux.
C'eſt le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à ſon Trône éternel:
Sur les aîles des vents l'Amour m'enlève au Ciel.
(*Il s'envole.*)

CHŒUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs & pénétrez l'enceinte
Des Palais éternels;
Ramenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte;
En répandant des biens, méritez des Autels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théâtre repréſente la même campagne.* Pandore *inanimée eſt ſur une eſtrade. Un char brillant de lumière deſcend du Ciel.*)

PROMETHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs, &c.

UNE DRYADE.

CHantez, Nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu, qui commande à la Terre :
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux ſéjour
Du ſéjour brillant du tonnerre ?
Il revole en ces lieux ſur le char de l'Amour.

CHŒUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève ſur nous ?
Terre jeune encore ?
Embelliſſez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommet des ſuperbes montagnes,
Qui diviſez les airs, & qui portez les Cieux ;
O nature naiſſante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ſes yeux.

PROMETHÉE (*descendant du char le flambeau à la main.*)

Je le ravis aux Dieux, je l'apporte à la Terre,
Ce feu sacré du tendre amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour

LE CRŒUR DES NYMPHES.

Fille du Ciel, ame du Monde,
Passez dans tous les cœurs.
L'air, la Terre & l'Onde
Attendent vos faveurs.

PROMETHÉE (*approchant de l'estrade où est Pandore.*)

Que ce feu précieux, l'Astre de la Nature,
Que cette flâme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, sois attentive à ces heureux instans:
Léve-toi, cher objet, c'est l'amour qui l'ordonne:
A sa voix obéis toujours;
Léve-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore se léve sur son estrade & marche sur la Scène.*)

CHŒUR.

Ciel! O ciel! elle respire!
Dieu d'amour, quel est ton Empire!

PANDORE.

Où suis-je? & qu'est-ce que je voi?
Je n'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?
J'ai passé du néant à l'être;
Quels objets raviſſans semblent nés avec moi!
(*On entend une symphonie.*)
Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles;
Mes yeux sont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas?
Ah! d'où vient qu'il ne paraît pas?
De moment en moment je pense & je m'éclaire.

Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mere,
Un Dieu ſans doute eſt mon Auteur ;
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.
(*Elle s'aſſied au bord d'une fontaine.*)
Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage,
Le cryſtal de cette onde eſt le miroir des Cieux.
La Nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NYMPHES & TITANS.

(*On danſe autour d'elle.*)
Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flâme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
[*On danſe.*]

PANDORE (*appercevant Promethée au milieu des Nymphes.*)
Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie !
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMETHÉE.

Vos beaux yeux ont ſçû m'enflâmer,
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer :
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés.
Vous m'aimez ! & je vous dois l'être.
La Terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez !
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître,
Et je ne puis connaître,
Si ma bouche en dit trop, on n'en dit pas aſſez.

PROMETHÉE.

Vous n'en sauriez trop dire, & la simple nature
Parle sans feinte & sans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainsi le nom d'amour.

(*Ensemble.*)

Charmant amour, éternelle puissance,
Premier Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence,
C'est l'empire du bonheur.

PROMETHÉE.

Ciel, quelle épaisse nuit, quels éclats de tonnerre
Détruisent les premiers instans
Des innocens plaisirs que possédait la Terre!
Quelle horreur a troublé mes sens!

[*Ensemble.*]

La Terre frémit, le Ciel gronde,
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces Astres naissans.
Quel pouvoir ébranle le Monde
Jusqu'en ses fondemens?

[*On voit descendre un char, sur lequel sont Mercure, la Discorde, & Némésis, &c.*]

MERCURE.

Un Héros téméraire a pris le feu céleste;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au sein des Dieux.

PROMETHÉE.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeste!
Larmes, que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéissez, montez aux Cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le Ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETHÉE.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMETHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux Cieux, partez ;
Jupiter commande ;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux Cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, & déployez vos aîles ;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

[*Le char disparaît.*]

PROMETHÉE.

On l'enlève, Tyrans jaloux.
Dieux, vous m'arrachez mon partage ;
Il était plus divin que vous ;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur, qui fut mon ouvrage ;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux ;
J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieu jaloux, respecte nos chaînes.
O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Eternel persécuteur.
De l'infortuné créateur,
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir :
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*Le Théâtre repréſente le Palais de* Jupiter *brillant d'or & de lumiére.*)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vû cet objet ſur la Terre animé,
Je l'ai vû, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent;
Le Ciel eſt dans ſes yeux, les graces l'environnent;
Je ſens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible.
Vous allez éblouir ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant & terrible!
Je commande à l'Olympe, à la Terre, aux Enfers.
Les cœurs ſont à l'Amour. Ah! que le ſort m'outrage!
Quand il donna les Cieux, quand il donna les Mers,
Quand il diviſa l'Univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous! Pandore à peine a vû le jour,

Et d'elle-même encor à peine a connaiſſance :
Aurait-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance ?

JUPITER.

L'amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore ! Elle eſt femme, elle eſt belle.
La voilà, jouiſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux, & parlez à ſon cœur ;
Vous déploîrez en vain ma gloire & ma ſplendeur,
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.

[*Il ſe retire.*]

PANDORE *ſeule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant,
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort.
Je l'ai connuë hélas ! cette mort menaçante.
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la Terre, & mon obſcurité,
Ce boccage, où j'ai vû l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait deux fois donné l'être.
Je reſpirais, j'aimais, quelle felicité !
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(*Tous les Dieux avec tous leurs attributs entrent ſur la Scène.*)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les aſtres ſe réjouiſſent,
Que tous les Dieux applaudiſſent
Au Dieu de l'Univers.
Devant lui les Soleils pâliſſent.

NEPTUNE,

NEPTUNE.

Que le ſein des Mers,

PLUTON.

Le fond des Enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les Mondes divers
Retentiſſent
D'éternels concerts.
Que les aſtres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entens conſpire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême.
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Régnez dans ſon Empire;
La Terre vous déſire,
Le Ciel eſt votre Cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, & tout m'étonne.
Mes déſerts avaient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie;
Mon amant ne vous voit pas:
(On entend une ſymphonie.)
Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.

(Le Chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la Nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la Terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu ſacré du Ciel.
C'eſt pour les Dieux que vous venez de naître
Commencez à jouir de la Divinité.

Goûtez auprès de votre Maître
L'heureuſe immortalité.

PANDORE.

Le néant, d'où je ſors à peine,
Eſt cent fois préférable à ce préſent cruel ;
Votre immortalité, ſans l'objet qui m'enchaîne,
N'eſt rien qu'un ſupplice immortel.

JUPITER.

Quoi ! méconnaiſſez-vous le Maître du tonnerre ?
Dans les Palais des Dieux regrettez-vous la Terre ?

PANDORE.

La Terre était mon vrai ſéjour ;
C'eſt-là que j'ai ſenti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaiſſez qu'une image infidéle,
Dans un Monde indigne de lui.
Que l'Amour tout entier, qu'ſa flâme éternelle,
Dont vous ſentiez une éteincelle,
De tous ſes traits de feu nous embraſe aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous ſentis, du moins j'oſe le croire ;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah ! vous avez pour vous la grandeur & la gloire ;
Laiſſez les plaiſirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous ſuffire ;
Vous êtes Dieu, comblez mes vœux.
Conſolez tout ce qui reſpire ;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, & par vous je veux l'être.
Plaiſirs, qui ſuivez votre Maître,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres Dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ſes beaux yeux.
Plaiſirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(*Les Plaiſirs danſent autour de Pandore en chantant ce qui ſuit.*)

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la Terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légére & vaine,
Elle échappe & le dégoût la ſuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclorre;
Un ſeul jour les forme & les détruit.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux eſt le ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelle
Ne ſont qu'en nos champs.
L'amour & le tems
Ici n'ont point d'aîles.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaiſirs, vous redoublez ma flâme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, ſi c'eſt vous qui faites le bonheur,
Allez au Maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel! ô Ciel! quoi mes ſoins ont ce ſuccès fatal?
Quoi! j'attendris ſon ame, & c'eſt pour mon rival!

MERCURE (*arrivant ſur la Scène.*)

Jupiter, arme-toi du foudre;
Pren tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.

Promethée eſt armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des Cieux;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable.
Déja leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul je ſuffis contre eux.

PANDORE.

Quoi, vous le puniriez, vous qui cauſez ſa peine?
Vous n'êtes qu'un Tyran jaloux & tout-puiſſant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel! ayez pitié de mon mortel effroi;
Jugez de mon amour, puiſque je vous implore.

JUPITER (*à Mercure.*)

Pren ſoin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur eſt déſolé!
J'éprouve les horreurs qui menacent le Monde.
L'Univers repoſait dans une paix profonde;
Une beauté paraît: l'Univers eſt troublé.
[*Il ſort.*]

PANDORE *ſeule.*

O jour de ma naiſſance! ô charmes trop funeſtes!
Déſirs naiſſans, que vous étiez trompeurs!
Quoi! la beauté, l'amour, & les faveurs céleſtes,
Tous les biens ont fait mes malheurs?
Amour, qui m'as fait naître, appaiſe tant d'allarmes;
N'es-tu pas Souverain des Dieux?
Vien ſecher mes larmes,
Enchaîne & déſarmes
La Terre & les Cieux.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

(*Le Théâtre repréſente les Titans armés, & des montagnes dans le fond ; pluſieurs Géans ſont ſur les montagnes, & entaſſent des rochers.*)

ENCELADE.

OUi, nos freres & nous, & toute la Nature,
Ont ſenti ta cruelle injure.
La terrible veangeance eſt déja dans nos mains ;
Vois-tu ces monts pendans en précipices ?
Vois-tu ces rochers entaſſés ?
Ils ſeront bientôt renverſés
Sur les barbares Dieux, qui nous ont offenſés.
Nous punirons les injuſtices
De ces Tyrans jaloux, par nos mains terraſſés.

PROMETHÉE.

Terre, contre le Ciel apprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la premiére fois vos ſons ſe font entendre ;
Eclatez, guidez nos pas.
(*On marche au ſon des trompettes.*)
Le Ciel ſera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétens que Pandore & ſa foi.
Laiſſez-moi ce juſte partage ;
Marchez, Titans, & ſuivez-moi.

CHŒUR DE TITANS.

Courons aux armes

Contre ces Dieux cruels ;
Répandons les allarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'Univers.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(*Un char, qui porte les Dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Promethée continuë.)*

Jupiter quitte ses retraites ;
La foudre a donné le signal :
Commençons ce combat fatal.

(*Les Géans montent.*)

CHŒUR DE NYMPHES *qui bordent le Théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous ?
Vous confondez, par vos terribles coups.
Les Enfers, le Ciel & la Terre.

(*Bruit du tonnerre, & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, Tyrans de l'Univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, Tyrans,

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux Enfers.

PANDORE.

Terre, Ciel, ô douleur profonde !
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du Monde ;
Terre, Ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renverſons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruiſons la Terre.

Enſemble. { Tombez, deſcendez dans nos fers ;
Précipitez-vous aux Enfers.

(*Il ſe fait un grand ſilence. Un nuage brillant deſcend. Le Deſtin paraît au milieu du nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez, le Deſtin, qui vous commande à tous,
Veut ſuſpendre vos coups

(*Il ſe fait encor un ſilence.*)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,
Souverain des Tems,
Dicte à nos Tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

O Deſtin, parle, explique-toi.
Les Dieux fléchiront ſous ta loi

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui ſe raſſemblent autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte,
Ce jour forme un autre Univers.
Souverains du ſéjour céleſte,
Rendez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui juſqu'au Ciel avez porté la guerre,
Malheureux, ſoyez terraſſés ;
A jamais gémiſſez
Sous ces monts renverſés,
Qui vont retomber ſur la Terre.

(*Les rochers ſe détachent & retombent. Le char des Dieux deſcend ſur la Terre. On remet* Pandore à Promethée.)

JUPITER.

O Deſtin, le Maître des Dieux
Eſt l'eſclave de ta puiſſance.
Eh bien! ſois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la Terre & des Cieux.
Néméſis, ſors des ſombres lieux.
(*Néméſis ſort du fond du Théâtre, & Jupiter continuë.*)
Sédui le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offenſe.
Pandore, connai ma vengeance,
Juſques dans mes dons précieux.
Que cet inſtant commence
Le divorce éternel de la Terre & des Cieux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

(*Le Théâtre répreſente un bocage ; à travers lequel on voit les débris des rochers.*)

PROMETHÉE, PANDORE.

PANDORE, (*tenant la boëte.*)

EH quoi, vous me quittez, cher amant, que j'adore ?
Etes-vous ſoumis ou vainqueur ?

PROMETHÉE.

La victoire eſt à moi, ſi vous m'aimez encore.
L'Amour & le Deſtin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi, vous me quittez, cher amant, que j'adore ?

PROMETHÉE.

Les Titans ſont tombés, plaignez leur ſort affreux.
Je dois ſoulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A ſecourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du Souverain des Dieux.
Ouvrons.

PROMETHÉE.

Que faites-vous ? Hélas ! daignez me croire.

Je crains tout d'un rival, & ces ſoins curieux
Sont des piéges nouveaux, que vous tendent les Dieux.

PANDORE.

Quoi vous penſez ? ....

PROMETHÉE.

Songez à ma priére ;
Songez à l'intérêt de la Nature entiére,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez ? il faut vous ſatisfaire.
Je ſoumets ma raiſon ; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours,
De vous croire toujours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez ?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en eſt aſſez, je pars, & je ſuis raſſuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zéle,
Chantez cet Univers détruit & réparé.
Que tout s'embelliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.

(*Il ſort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le ſiécle d'or, voici le tems de plaire.
Doux loiſir ! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La Nature eſt votre mére,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La diſcorde, la triſte guerre
Ne viendrait plus nous affliger
Le bonheur eſt né ſur la Terre ;
Le malheur était étranger.

Les fleurs commencent à paraître ;
Quelle main pourrait les flétrir ?
Les plaisirs s'empressent de naître ;
Quels Tyrans les feraient périr ?

LE CHŒUR *repéte.*

Voici le siécle d'or, &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure ;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du Maître des Dieux,
La paix de la Nature.

(*Les Nymphes se retirent.* Pandore *s'avance avec* Néméſis, *qui paraît ſous la figure de* Mercure.)

NEMESIS.

Je vous l'ai déja dit, Promethée est jaloux ;
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon Roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des Dieux ?

PANDORE.

Il craint tout ; son amour est tendre,
Et j'aime à complaire à ses vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore ;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore ;
Pouvait-il mieux m'embellir ?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boëte myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux,
Il ſera ſoumis & facile
Craignez un Tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

PANDORE.

Non, il eſt mon amant, il doit l'être à jamais;
Il eſt mon Roi, mon Dieu, pourvû qu'il ſoit fidelle.
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'eſt pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah! c'eſt trop vous en défendre;
Je ſers vos tendres amours;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence?
Auriez-vous tant de cruauté?

NEMESIS.

Ah qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colére,
Si je pouvais déplaire

Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la Nature entiére,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom emporte, & je vous crois;
Ouvrons.

(*Elle ouvre la boëte. La nuit ſe répand ſur le Théâtre, & on entend un bruit ſouterrain.*)

Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour & troublé tous mes ſens?
Dieu trompeur! Miniſtre implacable!
Ah quels maux affreux je reſſens!
Je me vois punie & coupable!

NEMESIS.

Fuyons de la Terre & des Airs.
Jupiter eſt vengé, rentrons dans les Enfers.

(*Néméſis s'abîme. Pandore eſt évanouïe ſur un lit de gazon.*)

PROMETHÉE *arrive du fond du Théâtre.*

O ſurpriſe! ô douleur profonde!
Fatale abſence! horribles changemens!
Quels aſtres malfaiſans
Ont flétri la face du Monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! mais hélas! de l'infernale rive
Les monſtres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DEMONS.

accourans ſur le Théâtre.

Les tems ſont remplis;
Voici notre Empire;
Tout ce qui reſpire,
Nous ſera ſoumis.
La triſte froidure
Glace de la Nature
Dans les flancs du Nord.

La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le ſombre remord,
La guerre ſanglante,
Arbitre du ſort;
Toutes les furies
Vont avec tranſport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMETHÉE.

Quoi! la mort en ces lieux s'eſt donc fait un paſſage?
Quoi, la Terre a perdu ſon éternel Printems,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'Enfer & du Tems?
Ces Nymphes de leurs pleurs arroſent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie & mon image.
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

Ah! je ſuis indigne de vous;
J'ai perdu l'Univers. J'ai trahi mon époux.
Puniſſez-moi: nos maux ſont mon ouvrage.
Frappez!

PROMETHÉE.

Moi la punir!

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuſe,
Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous doi.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grace à tant de beauté;
L'excès de ſa fragilité,

Ne ſaurait égaler ſes charmes.

PROMETHÉE.

Quoi! malgré ma priére, & malgré vos ſermens,
Vous avez donc ouvert cette boëte odieuſe?

PANDORE.

Un Dieu cruel, par ſes enchantemens,
A ſéduit ma raiſon faible & trop curieuſe.
O fatale crédulité!
Tous les maux ſont ſortis de ce don déteſté:
Tous les maux ſont venus de la triſte Pandore.

L'AMOUR *deſcendant du Ciel.*

Tous les biens ſont à vous, l'amour vous reſte encore.

(*Le Théâtre change, & repréſente le Palais de l'Amour.*)

L'AMOUR *continuë.*

Je combattrai pour vous le Deſtin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;
Ils ne ſeront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour Maître.

PANDORE.

Conſolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous, qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame;
Puniſſez Jupiter en redoublant la flâme,
Dont vous nous embraſez tous deux.

PROMETHÉE & PANDORE.

Le Ciel en vain ſur nous raſſemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous ſouffrirons enſemble,
Et c'eſt ne point ſouffrir.

L'AMOUR.

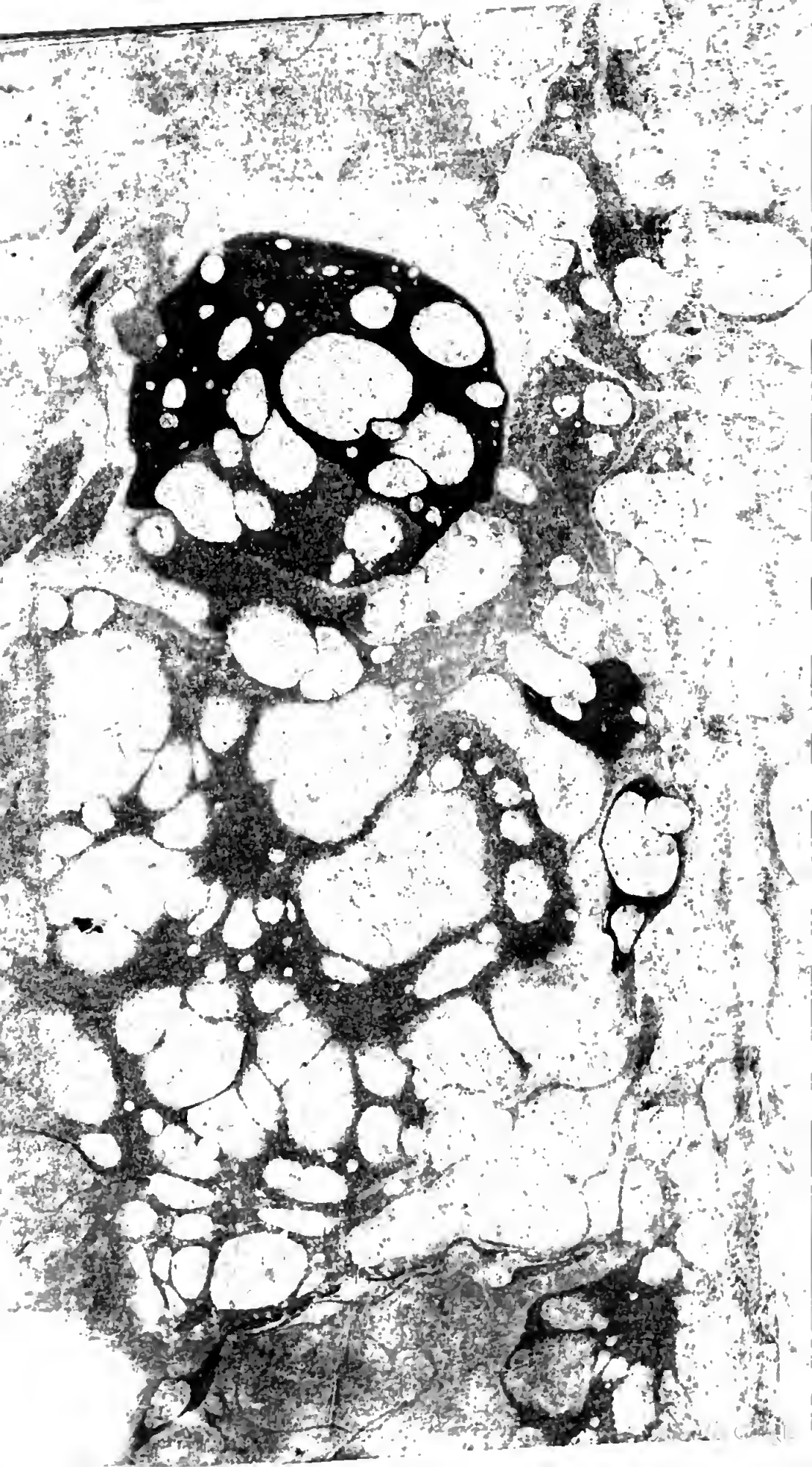
Deſcendez, douce eſpérance,
Venez, déſirs flâteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ſerez leur jouïſſance.
Fuſſiez-vous trompeurs,

C'eſt vous qu'on implore,
Par vous on jouit,
Au moment qui paſſe & qui fuit,
Du moment qui n'eſt pas encore.

PANDORE.

Des deſtins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs :
Mais l'eſpoir à jamais ſecourable,
De ſes mains viendra ſécher nos pleurs.

Dans nos maux il ſera des délices,
Nous aurons de charmantes erreurs,
Nous ſerons au bord des précipices,
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du V. Acte & du Tome premier.

MAG 2022084